No. B 3575
CLASSICS
DEPARTMENT OF
871 L9. Fp
1893
LIBRARY OF
University of Illinois.
Books are not to be taken from the Library Room.
CLASSICS

UNIVERSITY OF
LIBRARY
ILLINOIS.

LUCRÈCE

DE LA NATURE

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard.

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY

LUCRÈCE

DE LA NATURE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

M. PATIN

Doyen de la Faculté des lettres de Paris
Secrétaire perpétuel de l'Académie française

DEUXIÈME ÉDITION

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1893

Tous droits réservés.

871
I.9. Fp
1893

871
89.Fp
1893

AVANT-PROPOS

M. Patin, professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris de 1832 à 1876, qui fit son cours sans interruption pendant trente-trois ans jusqu'en 1865, année où il fut nommé doyen, prenait quelquefois pour sujet de ses leçons le *Poème de la nature*, qu'il commentait dans le dernier détail, vers par vers, avec autant de grâce littéraire que d'autorité. Naturellement il traduisait à mesure qu'il expliquait le fond de la doctrine et les formes du langage. Plus d'un ancien auditeur de la Sorbonne se rappelle encore le solide agrément du commentaire et la finesse de la traduction. Cette traduction, trouvée après sa mort dans les manuscrits du savant professeur, nous a paru digne d'être conservée, et nous avons d'autant moins de scrupule à la livrer au public, que M. Patin lui-même, nous le savons, avait l'intention de la publier, qu'il attendait le moment où il aurait le loisir de composer une grande introduction sur Lucrèce, dont il avait depuis longtemps préparé les matériaux, travail de prédilection qu'il se réservait pour sa vieillesse, mais que d'autres travaux plus urgents ne lui ont pas permis d'accomplir.

B 3515

Il est plus d'une manière de traduire un poète tel que Lucrèce, et c'est se hasarder beaucoup que de prétendre, comme on fait souvent, qu'il n'y en a qu'une qui soit la bonne. Le système change nécessairement avec le temps, selon le but qu'on se propose, selon les besoins des esprits auxquels on s'adresse. Tel traduira pour mettre surtout en lumière le sens philosophique de l'auteur, comme a fait par exemple Lagrange au XVIIIe siècle, sans beaucoup d'efforts pour reproduire l'éclat poétique; tel autre marquera surtout la suite logique des idées, dût-il rompre le cours des périodes dont la longueur lui paraîtra embarrassée et confuse; un autre enfin, plus sensible aux charmes du style, se mettra en frais pour trouver des expressions de poète. Comme une véritable image du texte est chose impossible, on peut dire que chacun, ne pouvant remplir toutes les conditions d'une œuvre parfaite, a raison de faire du moins ressortir ce qui est l'objet de sa préoccupation et sert le plus à son dessein. M. Patin, traduisant pour des auditeurs qui avaient le texte à la main, devait mouler la phrase française sur la phrase latine; il suivait tous les détours, les méandres de la période la plus longue, conservant de son mieux l'ordre des mots, afin que l'auditeur comprît toujours de point en point, à mesure qu'il avançait dans sa lecture, que ce qu'il entendait de la bouche du professeur correspondît à ce qu'il lisait lui-même dans le livre, que son oreille et

ses yeux fussent sans cesse d'accord. C'était là assurément un grand soulagement pour l'attention de l'auditoire. Si, de cette façon, la période française était souvent un peu longue et sinueuse, pour mieux ressembler à celle de Lucrèce, les intonations du professeur marquaient les temps d'arrêt et comme les étapes de la pensée. On retrouvait ainsi dans la traduction l'ampleur des démonstrations de Lucrèce, les plis compliqués de sa phrase souvent mal ajustée, la succession, pour nous un peu bizarre, des formules logiques les plus sèches et des expressions poétiques les plus charmantes, enfin les incertitudes et les manquements d'un art qui n'était pas encore parvenu à la nette et sobre précision virgilienne. C'était une fidélité de plus.

Cette traduction, si bien accommodée aux besoins d'un auditoire, offrira aux lecteurs des avantages analogues, en leur permettant de faire facilement ce qu'on appelle dans les classes le mot à mot. Elle sera particulièrement utile à ceux qui tiennent à connaître non seulement la philosophie de Lucrèce, mais encore les habitudes et les formes de son exposition. Ce volume sera donc un commode instrument de travail.

Nous devons prévenir que cette traduction, composée depuis longtemps, ne répond pas en tout au texte de Lucrèce, tel qu'il a été établi par Lachmann et ses disciples. Elle a été faite sur les textes autrefois en crédit de Creech, de Wakefield

et plus particulièrement sur celui de la collection Lemaire, encore aujourd'hui très répandu en France. Les changements proposés par une nouvelle et savante école de critique n'étant pas tous acceptés, n'étant pas non plus tous importants, on peut dire que la traduction de M. Patin s'adapte à toutes les éditions ou du moins qu'il sera toujours facile de reconnaître les endroits où elle s'en éloigne. Pour nous, nous avons cru devoir ne rien changer à l'œuvre de l'excellent professeur, par la crainte de lui imposer de notre propre autorité des leçons, et par suite, des interprétations qu'il eût peut-être repoussées de son vivant. Il est bon d'ailleurs qu'une œuvre posthume reste ce qu'elle est. Celle de M. Patin marquera une date dans l'histoire de la traduction et, en laissant voir où en était sur Lucrèce la science du temps, montrera aussi quel était le système alors adopté par ceux qui étaient justement regardés comme les maîtres dans l'art de traduire.

LUCRÈCE

DE LA NATURE

LIVRE I

Mère d'Énée et de sa race, volupté des hommes et des dieux, bienfaisante Vénus, qui, sous la voûte du ciel et ses signes errants, peuples la mer aux vaisseaux rapides, la terre aux riches moissons; car c'est par toi que tout ce qui respire, que toutes les espèces vivantes sont conçues, et arrivant à l'existence, voient la lumière du soleil. Devant toi, ô déesse, à ta seule approche, fuient les vents, fuient les nuages; sous tes pas la terre étend la douce variété de ses tapis de fleurs, les flots de la mer te sourient, et dans le ciel plus serein se répand et resplendit la lumière.

Quand s'est manifestée la première apparence d'un jour de printemps; que, longtemps captive et engourdie, se ranime l'haleine féconde du zé-

phir, les habitants de l'air, d'abord, les oiseaux, ô déesse, témoignent de tes atteintes, frappés au cœur par ta puissance. Ensuite s'emportent les troupeaux qui bondissent dans les gras pâturages, ou qui traversent les fleuves rapides; cédant à ton charme, à tes doux attraits, toute la nature animée te suit avec ardeur dans la voie où tu l'entraînes. Enfin dans les mers, sur les montagnes, au sein des fleuves impétueux, sous les feuillages qu'habitent les oiseaux, parmi les herbes des prairies, atteignant tous les cœurs des doux traits de l'amour, tu inspires à chaque espèce l'ardeur de se perpétuer.

Puis donc que seule tu gouvernes la nature, que sans toi rien n'aborde aux rivages de la lumière, rien ne se produit de doux et d'aimable, je te voudrais pour compagne dans le travail de ces vers où je m'efforce d'expliquer la nature à mon cher Memmius, qu'en tout temps, ô Déesse, et en toutes choses, tu as comblé de tes dons. Daigne donc, ô Déesse, en sa faveur surtout, prêter à mes paroles un charme éternel.

Fais, cependant, que sur toutes les mers, sur toute la terre, cessent les travaux guerriers, que leur fureur s'assoupisse et s'apaise. Car toi seule peux rendre aux mortels le repos, le bonheur de la paix, puisque, ces travaux guerriers, Mars y préside, le dieu puissant des armes, qui souvent

vient tomber dans tes bras, vaincu par son amour, succombant à son éternelle blessure. Alors, les yeux élevés vers toi, de la couche où repose sa tête, il repaît de ta vue ses regards avides, et suspend son souffle à ses lèvres. Ah! lorsqu'ainsi, ô déesse, il repose près de ton corps sacré, entoure-le de tes bras, et que ta bouche se répandant en douces paroles lui demande le repos de la paix pour les humains. Car, moi-même, je ne pourrais, parmi les embarras de la patrie, donner à ce travail un esprit libre, ni l'illustre rejeton des Memmius manquer, en de telles conjonctures, au salut commun.

Prête-moi donc, Memmius, une oreille libre et attentive, donne-toi, dégagé des soucis de la vie, à l'étude des vrais principes; ce don que te prépare le zèle de ma fidèle amitié, ne va pas, avant d'en avoir compris la valeur, le dédaigner, le délaisser. Car c'est d'un système qui comprend et le ciel et les dieux que je vais commencer à t'entretenir; ce sont les commencements des choses que je vais te découvrir; je te dirai de quoi la nature les crée, les entretient, les nourrit; à quoi, après leur destruction, la nature les ramène; désignant ces éléments par les noms de matière, de corps générateurs, de semences, les appelant aussi premiers corps, parce que c'est d'eux premièrement que tout procède.

Les dieux en effet, de leur nature, doivent jouir nécessairement d'une durée immortelle, dans une souveraine paix, séparés, éloignés de nous et de ce qui nous touche. A l'abri de toute douleur, de tout péril, puissants par leurs propres forces, sans aucun besoin de nous, nous ne pouvons ni capter, par nos mérites, leurs bonnes grâces, ni exciter leur colère.

Lorsque, spectacle honteux, la vie humaine gisait à terre, accablée sous le poids d'une religion, qui, des régions du ciel, montrait sa tête aux mortels, et les effrayait de son horrible aspect, le premier, un homme de la Grèce, un mortel, osa lever vers le monstre un intrépide regard, le premier il engagea la lutte. Ni les récits qu'on faisait des dieux, ni leurs foudres, ni le ciel, avec ses menaçants murmures, ne purent le réduire ; Son ame généreuse n'en fut que plus animée du désir de rompre la première les étroites barrières de la nature. La force de son intelligence vainquit donc et s'avança bien loin hors des murs enflammés du monde. Il parcourt par la pensée l'espace immense, et de là, nous rapporte vainqueur la connaissance de ce qui peut se produire et ne le peut, de la puissance départie à chaque être et du terme inébranlable qui la limite. La superstition est à son tour terrassée, foulée aux pieds, noble victoire qui nous égale aux dieux.

Mais ici j'éprouve une crainte. Peut-être vas-tu croire qu'on t'initie à des doctrines d'impiété, qu'on t'ouvre la voie du crime, lorsque, au contraire, c'est la superstition qui a enfanté tant d'actes criminels et impies. C'est ainsi qu'à Aulis, l'autel de Diane, de la chaste déesse, fut hideusement souillé du sang d'Iphigénie par l'élite de l'armée grecque, ses chefs, ses héros. Quand le bandeau funèbre eut enveloppé les parures virginales de la jeune princesse et fut retombé également des deux côtés de son visage, qu'elle comprit que son triste père était là, devant l'autel, et, près de lui, les prêtres dérobant aux yeux la vue du couteau, et tout autour le peuple fondant en larmes à son aspect, alors, muette de terreur, elle fléchit, et ses genoux allaient chercher la terre. La malheureuse! que lui servait en un tel moment d'avoir la première donné à un roi le nom de père? Des mains d'hommes la saisissent et, tremblante, l'emportent à l'autel; non, pour que les cérémonies saintes accomplies, un éclatant cortége la conduise à la maison d'un époux, mais pour que, sa pureté blessée par un contact profane, au temps même de l'hymen, elle tombe, triste victime, immolée par un père, dont il faut bien que la flotte obtienne des dieux un heureux, un fortuné départ. Tant la superstition a pu conseiller d'horreurs!

Toi-même, en bien des circonstances, vaincu par les effrayants discours des poëtes, des devins, tu chercheras à m'échapper. Que de songes, en effet, ils peuvent imaginer capables de renverser tout le plan de ta vie, de troubler par la crainte ta fortune prospère. Et ce n'est pas sans raison : car si les hommes voyaient un terme assuré à leurs peines, ils auraient quelque moyen de résister à la superstition et aux menaces des devins : aujourd'hui point de résistance possible, s'il faut craindre, dans la mort, des châtiments éternels

On ne sait en effet quelle est la nature de l'âme. Naît-elle avec le corps, ou y entre-t-elle au moment de la naissance? périt-elle avec nous par la dissolution qui suit le trépas, ou va-t-elle visiter les ténèbres de l'enfer et ses vastes marais? Faut-il croire que les dieux l'envoient animer d'autres êtres, comme l'a chanté notre Ennius, qui, le premier, des riants sommets de l'Hélicon, rapporta au milieu des peuples de l'Italie une couronne d'un éclat immortel? Et, toutefois, dans ses impérissables vers, il nous parle des demeures de l'Achéron, où ne descendent ni nos âmes, ni nos corps, mais de certains fantômes d'une pâleur étrange. C'est de là, dit-il, que vint lui apparaître la figure d'Homère, à l'éternelle jeunesse, versant des larmes amères et lui dévoilant les secrets de la nature.

Si donc il nous faut rendre compte des choses d'en haut, de ce qui produit les mouvements du soleil et de la lune, de ce qui gouverne toutes choses sur la terre ; il nous faut aussi, au moyen d'une pensée pénétrante, rechercher quelle est la nature de l'esprit et de l'âme ; ce que c'est que ces objets effrayants qui s'offrent à nous, même éveillés, dans la maladie, ou ensevelis dans le sommeil, quand nous croyons voir et entendre ceux qui ont subi la mort et dont la terre recouvre les os.

Je ne me cache point que les systèmes obscurs des Grecs, il est bien difficile de les rendre clairement dans nos vers latins, surtout lorsqu'il faut user de tant de mots nouveaux, à cause de l'indigence de la langue et de la nouveauté des sujets. Et, toutefois, l'attrait de la vertu, la douceur espérée de contenter une amitié si chère, m'engagent à surmonter toutes les fatigues, à veiller, sans relâche, durant les nuits sereines, cherchant, par quelles paroles et dans quels vers je pourrai faire luire à ton esprit une lumière qui éclaire pour lui les plus profonds secrets de la nature.

Or ces terreurs de l'âme, ces ténèbres, il faut, pour les dissiper, non pas les rayons du soleil, les traits lumineux du jour, mais l'image fidèle de la nature, les vues de la raison.

Le point de départ sera pour nous cette vérité première que rien ne peut être engendré de rien par la volonté et la puissance divine. Car si une crainte superstitieuse tient comme enchaînés tous les mortels, c'est parce que sur la terre et dans le ciel ils sont témoins de bien des faits dont ils ne peuvent, en aucune sorte, apercevoir les causes, et qu'ils les regardent comme provenant d'une action de la divinité. Quand donc nous aurons vu que rien ne peut recevoir l'être de rien, alors ce que nous cherchons se montrera plus directement à nos regards; nous saurons de quoi chaque chose peut recevoir l'être, comment toutes choses se forment, sans l'opération des dieux.

Si de rien pouvait venir quelque chose, de tout indifféremment pourraient naître toutes les races; à nulle il ne faudrait de semence. Ainsi de la mer les hommes pourraient tirer leur origine, de la terre les races qui portent écailles ou qui volent, du ciel s'élanceraient les grands troupeaux, le petit bétail, tandis que les bêtes sauvages, selon le hasard de la naissance, occuperaient ou les régions habitées, ou les déserts. On ne verrait point constamment les mêmes fruits sur les mêmes arbres; cet ordre changerait, tous pouvant également tout produire. Comme il n'y aurait point pour chaque être d'éléments générateurs, comment chacun pourrait-il avoir une mère à part? Mais,

dans la vérité, comme les êtres ont tous leur semence propre, ils naissent et arrivent à la lumière, quand se trouve réunie la matière de chacun, ses éléments premiers ; et, si tous ne peuvent s'engendrer de tous, c'est à cause des propriétés distinctes de ces éléments.

En outre, pourquoi voyons-nous se répandre au printemps les roses, au temps de la chaleur les blés, avec l'humide automne les fruits de la vigne, sinon parce qu'il y a un moment marqué, où les germes affluant tous ensemble, la voie s'ouvre à la création des êtres divers, quand la saison est venue, quand la terre vivifiée peut exposer sans crainte ses tendres productions à la lumière. Que si elles sortaient du néant, elles apparaîtraient tout à coup, à des époques indéterminées, et dans des parties de l'année peu favorables. Il n'y aurait plus de premiers principes dont une saison contraire pût arrêter le concours fécond.

Pour l'accroissement des êtres il ne serait plus besoin du temps qui suit la réunion de leur semence, s'ils pouvaient se faire de rien. Ils deviendraient jeunes en un moment, sortis à peine de leur première enfance ; de la terre s'élanceraient tout à coup des arbres déjà grands. Or il est clair que rien de cela n'arrive, que toutes choses au contraire se développent par degrés, comme il est naturel venant d'un germe déterminé, et que dans

ce développement le caractère de l'espèce se conserve; d'où l'on peut reconnaître que chaque être a sa matière à part qui le fait grandir, qui l'entretient.

Ajoutons que, sans le secours assuré des pluies annuelles, la terre ne pourrait produire au jour ses riantes productions. Les animaux eux-mêmes, privés de nourriture, ne pourraient propager leur espèce et maintenir leur existence.

On concevrait plutôt des éléments communs à plusieurs êtres, comme le sont aux mots les lettres, que l'existence d'un être sans éléments premiers.

Enfin, pourquoi n'a-t-il pas été donné à la nature de produire des hommes tellement grands, qu'ils pussent traverser à pied la mer comme un gué, écarter de leurs mains les montagnes, et par la longue durée de leur vie dépasser de nombreuses générations, sinon parce qu'une somme déterminée de matière a été attribuée à la production de chaque être et que de là résulte tout ce qui peut arriver à la naissance. Il faut donc avouer que nulle chose ne peut provenir de rien, puisqu'il faut à toutes une semence de laquelle elles reçoivent l'être, pour se développer ensuite au sein de l'air qui les reçoit.

Enfin, puisque nous voyons les lieux cultivés l'emporter sur les lieux incultes, et, par l'effort de nos mains, rendre de meilleurs fruits, il y a, nous

devons le croire, dans la terre, des germes primitifs, que nous, ensuite, retournant avec le soc la glèbe féconde et domptant le sol, nous appelons à la naissance. S'il n'y en avait pas, on devrait voir, sans notre travail, toutes choses se produire d'elles-mêmes et beaucoup mieux.

Ajoutons que la nature réduit chaque tout en ses parties élémentaires, mais ne le fait point périr, ne l'anéantit point.

S'il y en avait de mortels en toutes leurs parties, les choses disparaîtraient tout à coup à nos yeux et cesseraient d'exister; il ne serait, en effet, besoin d'aucune force pour en séparer les parties, pour en délier les nœuds. Tandis qu'étant formées d'une semence éternelle, jamais, jusqu'au moment où il se rencontre une force qui les heurtant au dehors, ou les pénétrant au dedans par les intervalles du vide, en détruit l'assemblage, la nature ne nous en laisse voir la fin.

En outre tout ce qu'à force de durée éloigne de nos yeux le cours des âges, s'il le détruisait tout entier, s'il en consumait toute la matière, comment pourrait Vénus amener successivement à la lumière de la vie les générations des animaux; la terre, à la riche parure, nourrir, développer ces générations nouvelles, offrant à chacune la pâture convenable? Comment les pures fontaines, les fleuves errants suffiraient-ils à l'entretien de la

mer; l'éther à la nourriture des astres? des êtres au corps mortel, la longueur infinie du temps écoulé, des jours accomplis, devrait les avoir entièrement consumés. Que si, dans ce vaste espace du passé, il n'a pas manqué d'éléments propres à réparer sans cesse l'ensemble des choses, il faut bien que ces éléments soient doués d'une énergie immortelle. Il ne se peut donc pas que quoi que ce soit retourne au néant.

Tous les êtres, enfin, succomberaient à l'action d'une même cause, si une matière éternelle ne maintenait par des nœuds plus ou moins serrés leur assemblage. Le contact seul serait pour eux une cause suffisante de mort. N'étant point formés d'éléments éternels, toute rencontre pourrait en rompre le tissu. Mais il en est autrement : des nœuds de diverse sorte lient leurs parties élémentaires, ces parties sont faites d'une matière éternelle, ils subsistent donc dans leur intégrité, jusqu'à ce qu'il survienne quelque atteinte trop forte pour leur tissu. Ainsi nulle chose ne retourne au néant, toutes retournent, après leur dissolution, à la masse de la matière.

Les pluies semblent se perdre quand le père des dieux l'Éther les a précipiteés dans le sein de la mère commune, la terre. Mais du sol s'élèvent les florissantes moissons, sur les arbres verdissent les rameaux; eux-mêmes, les arbres croissent et

se courbent sous le poids des fruits. De là la nourriture de notre espèce et des animaux ; de là tous ces enfants qui font comme fleurir les villes réjouies ; tous ces oiseaux, nouvellement éclos, qui font chanter le feuillage des forêts ; de là ce gras bétail qui repose dans les abondants pâturages son corps fatigué d'embonpoint et dont la mamelle gonflée distille une blanche liqueur ; de là ces jeunes rejetons des troupeaux, se jouant, faibles encore et tout tremblants, parmi les herbes, quand le lait maternel a comme enivré leurs âmes naissantes.

Rien donc ne se perd, ne périt tout à fait de ce qui semblait périr, puisque d'un être la nature tire un être nouveau, et qu'elle ne permet pas qu'aucun puisse prendre vie sans l'aide de quelque mort.

Tu sais maintenant, je te l'ai enseigné, que les choses ne s'engendrent point du néant, et qu'une fois produites, elles n'y retournent point. Mais comme il pourrait t'arriver d'en douter par cette raison que leurs parties élémentaires échappent à nos yeux, je vais te citer des corps dont il te faut bien confesser l'existence bien qu'on ne les puisse voir.

D'abord c'est le vent qui, de ses coups redoublés, frappe la mer, renverse les vaisseaux, disperse les nuages ; qui, d'autres fois, promenant un tourbillon rapide dans les plaines, les jonche de

grands arbres renversés, ou bien tourmente de son souffle, fléau des forêts, le sommet des montagnes; tant sévit sa force frémissante, au menaçant murmure! Les vents sont donc des corps invisibles, qui balayent et la terre et la mer et les nuages du ciel, enveloppant, emportant tout dans leur tourbillon. Leur cours, par lequel se propage au loin la ruine, n'est pas autre que celui de cette eau d'abord paisible qui tout à coup se précipite en flots abondants, grossie qu'elle est par les torrents descendus des montagnes, et entraîne avec elle les débris des forêts, des arbres même tout entiers. Point de ponts, de digues si solides, qui puissent soutenir sa subite violence; le fleuve, aux ondes turbulentes et troubles, vient se heurter avec trop de force contre leurs masses ébranlées; il les fait crouler à grand bruit, il en roule les immenses pierres dans ses eaux; il renverse tout ce qui fait obstacle à son cours. Ainsi doit s'emporter le souffle du vent : partout où il s'abat à la manière d'un fleuve impétueux, il heurte violemment ce qu'il rencontre, il le renverse par ses assauts répétés; quelquefois il le saisit dans l'étreinte de son onde, il l'emporte dans la fuite de son rapide tourbillon. Les vents sont donc, je le répète, des corps invisibles, puisque par leurs actes, leurs procédés, ils rivalisent avec les grands fleuves, corps visibles à nos yeux.

La variété des odeurs se fait sentir à nous et cependant nous ne les voyons pas arriver à nos narines; nos yeux ne perçoivent pas davantage la chaleur, le froid, les sons, toutes choses qui doivent être de nature corporelle puisqu'elles affectent les sens. Car toucher, être touché, nulle autre chose que le corps ne le peut.

Sur le rivage où brisent les vagues, si l'on suspend des vêtements, ils deviennent humides; étendus au soleil ils sèchent, et l'on ne voit ni de quelle manière l'humidité y pénètre, ni de quelle manière elle s'en retire. Il faut donc qu'elle soit divisée en parties très-petites, que les yeux ne peuvent d'aucune façon apercevoir.

Avec le cours des années, l'anneau que nous portons au doigt s'amincit par dessous; la chute répétée d'une goutte d'eau creuse la pierre; le fer du soc recourbé décroît insensiblement dans le sillon; sous les pas de la foule on voit s'user les pierres qui pavent les rues; et les statues d'airain placées à la porte des villes nous montrent des mains usées aussi au contact des passants qui les adorent. Si donc ces objets s'usent, c'est, nous le voyons, qu'ils souffrent une diminution. Mais quels corps s'en retirent à tout instant? La nature nous en a envié le spectacle.

Enfin, de tout ce que les jours et la nature ajoutent peu à peu aux choses, pour les faire

croître par degrés, il n'est rien que l'effort de notre vue puisse atteindre. Nos yeux n'aperçoivent pas davantage ce que leur enlève le temps en les maigrissant, les vieillissant. Les rochers suspendus au-dessus de la mer, sans cesse rongés par le sel de ses eaux, font à tout instant des pertes, que nous ne voyons pas. C'est donc au moyen de corps invisibles que la nature agit et gouverne.

Ne crois pas, cependant, qu'il n'y ait partout que des choses de nature corporelle, pressées les unes contre les autres; il y a encore du vide. C'est là une connaissance qui te sera utile en bien des cas; qui ne te permettra plus d'erreurs, de doutes, d'incertitudes sur l'ensemble des choses, de défiance à l'égard de nos paroles. (Posons donc en principe qu'il y a un lieu intangible, inoccupé, qu'il y a du vide.) S'il n'y en avait point, les choses ne pourraient absolument se mouvoir; cette propriété qu'ont les corps de s'opposer, de résister, ferait, à tout moment, obstacle à tous; rien n'avancerait parce que rien ne commencerait à céder. Au contraire, et la mer, et la terre, et les hauteurs du ciel contiennent des corps sans nombre qui se meuvent de mille manières à nos yeux : que s'il n'existait point de vide, ils ne connaîtraient point ces mouvements, cette agitation; bien plus, ils ne seraient point arrivés à

l'existence, l'amas universel de la matière demeurant dans son repos.

En outre, bien que les corps nous paraissent denses, on peut juger qu'en réalité ils sont rares.

A travers les rochers, les parois des cavernes, pénètre l'humidité des eaux, qui, de toutes parts, y dégouttent en larmes abondantes. Par tout le corps des animaux se distribue la nourriture. Les arbres croissent et, le temps venu, versent leurs fruits en abondance, parce qu'eux-mêmes, la nourriture les renouvelle tout entiers, montant de l'extrémité de leurs racines à leurs troncs, et se répandant jusque dans leurs derniers rameaux. La voix passe à travers les clôtures, et les murailles des maisons n'arrêtent point son vol. Le froid se fait sentir jusqu'à nos os. Or s'il n'y avait point de vide qui livrât passage à la matière, rien de tout cela ne serait possible.

Enfin, pourquoi remarquons-nous une différence de poids entre des choses qui ne diffèrent point par la figure? Un flocon de laine, une masse de plomb, de même volume, devraient peser également; puisque c'est une propriété de la matière de tendre en bas par sa gravité, tandis que le vide est sans pesanteur? concluons que si une chose égale à une autre en grandeur semble plus légère, elle fait connaître par là qu'il y a en elle plus de

vide. Est-elle plus lourde, c'est un clair indice qu'elle renferme moins de vide avec plus de matière.

Il se mêle donc aux choses, le raisonnement nous en fait suivre la trace, ce que nous nommons le vide.

Ici, je dois aller au-devant d'une raison que plusieurs imaginent et qui pourrait t'écarter du vrai. Les eaux, disent-ils, cèdent à l'effort de la race qui porte écailles, et lui ouvrent un liquide chemin, parce que derrière il reste un espace libre où, dans leur retraite, elles peuvent refluer. On doit donc admettre que d'autres choses encore peuvent se mouvoir entre elles et changer de place, bien que le tout soit plein. Mais c'est d'un faux raisonnement qu'on tire cette conséquence : comment, en effet, les poissons iraient-ils en avant, si les eaux ne leur faisaient place; et comment se retireraient les eaux, si les poissons n'avançaient pas ? il faut donc refuser le mouvement aux corps, ou reconnaître qu'il s'y mêle ce vide nécessaire pour que le mouvement commence.

Enfin, si, après s'être rencontrés, deux corps à surface plane se repoussent, se séparent tout à coup, il faut que tout l'air qui s'introduit entre eux prenne possession du vide. Or cet air, quelle que soit la rapidité de son souffle, ne peut, en un mo-

ment, remplir l'espace entier : il doit en occuper d'abord les parties extrêmes, puis les autres successivement. Que si quelqu'un pense que, quand les deux corps se repoussent et se séparent, cela vient de ce que l'air se condense, il est dans l'erreur ; car alors il se fait un vide, qui n'était pas auparavant, et le vide d'abord existant se remplit ensuite. Ce n'est pas ainsi que l'air peut se condenser ; et, la chose serait-elle possible, il ne pourrait, je pense, sans vide, se ramasser en lui-même, ramener à un tout ses diverses parties. Il vous faut donc, quelque retard que vous y apportiez par vos difficultés, arriver à cette conclusion, que dans les choses il y a du vide.

Je pourrais encore, par bien des arguments, que me fournirait ma mémoire, gagner à mes discours ton assentiment. Mais, pour ton esprit pénétrant, il suffit de ces quelques traces, qui l'amèneront de lui-même à la connaissance du reste. Quand le limier poursuit sur les montagnes la bête fauve, son odorat lui fait trouver le repaire caché dans le feuillage, une fois qu'il a mis les pieds sur une piste certaine. Ainsi tu pourras, de toi-même, aller dans cette étude, de conséquence en conséquence, pénétrer ses profondeurs, ses obscurités, et en tirer la vérité qui s'y cache.

Que si ton zèle se ralentit, s'il hésite à poursuivre, voici ce que je puis, en pleine assurance,

te promettre, ô Memmius. La source où je puise est si abondante et, de mon esprit enrichi, s'épancheront, par ma bouche harmonieuse, de tels trésors de doctrine, que la vieillesse, je le crains, se sera glissée dans mes membres engourdis, y relâchant les barrières de la vie, avant que, sur chaque point, mes vers aient porté à ton oreille toute la suite de mes preuves. Mais il m'en faut reprendre le tissu commencé.

La nature entière, comme nous la concevons, s'est donc formée de deux choses; elle comprend des corps et ce vide où ils se placent et se meuvent. L'existence des corps; le sens commun suffit pour nous l'attester, et sans ce premier fondement de notre foi, nous ne pourrions, à l'égard de ce qui se cache à notre vue, appuyer notre jugement sur quoi que ce soit. Quant au lieu, à l'espace que nous nommons vide, s'il n'était pas, il n'y aurait pour les corps ni place, ni moyen quelconque de mouvement, comme je te l'ai montré tout à l'heure.

En outre, il n'est rien que tu puisses dire exister à part de toute espèce de corps, à part du vide, rien en quoi tu puisses t'imaginer avoir découvert comme un troisième ordre d'êtres. Quelque chose que ce fût, encore lui faudrait-il, pour être quelque chose, des dimensions grandes ou petites; or, si le toucher pouvait l'atteindre, même le moins

du monde, on devrait le compter au nombre des corps, l'ajouter à leur masse. Le supposerait-on intangible, incapable d'opposer dans quelqu'une de ses parties la moindre résistance au passage des corps, alors ce serait ce que nous nommons le vide.

De plus, toute chose par soi-même existante devrait être ou active, ou à l'égard d'autres choses, passive, ou bien encore capable de contenir en soi des existences, des actes. Mais agir et être l'objet d'une action n'est point possible sans corps, et contenir n'appartient qu'à l'espace, au vide. Donc, en dehors du vide et des corps, il n'y a point un troisième ordre d'êtres existant par eux-mêmes, qu'on puisse y ajouter ; il n'y en a point qui, à aucun moment, tombe sous les sens ou qu'atteigne la pensée.

Dans tous ceux qu'on pourrait alléguer on ne doit voir que des propriétés ou des accidents soit du vide, soit des corps. Une propriété c'est ce qu'on ne peut détacher, séparer d'une chose sans que ce déchirement n'entraîne sa perte, comme le poids pour la pierre, la chaleur pour le feu, la fluidité pour l'eau, comme la tangibilité pour les corps, l'intangibilité pour le vide. Quant à l'esclavage, à la pauvreté, à la richesse, à la liberté, à la guerre, à la concorde, à tout ce dont la présence ou l'absence laisse subsister les choses dans leur

intégrité, c'est là ce qu'on appelle, et qu'on doit appeler du nom d'accident.

Mais le temps? Il n'est point par lui-même. Ce sont les choses qui rendent sensibles le passé, le présent, l'avenir. A personne, il le faut avouer, le temps ne se fait sentir indépendamment du mouvement des choses ou de leur repos.

Enfin si, nous parlant d'événements, comme le rapt d'Hélène, la défaite, la soumission de la nation troyenne, on nous dit *qu'ils sont*, gardons-nous d'avouer *qu'ils soient* par eux-mêmes, puisque les générations, auxquelles ils appartiennent comme accidents, ont été irrévocablement emportées par le cours des âges. Il n'y a point d'acte, de fait qui, à l'égard ou du lieu, ou des hommes, ne puisse être dit accident.

Si à la production des faits avait manqué la matière, comme aussi ce lieu, cet espace, où toutes choses s'accomplissent, jamais la flamme amoureuse allumée par la beauté de la fille de Tyndare, et nourrie au sein du phrygien Pâris, n'eut allumé l'incendie d'une cruelle guerre, et ce cheval qui dans l'ombre de la nuit, pour la perte des Troyens, enfantait des guerriers grecs, n'eût point brûlé Pergame. On peut voir par là que les faits du passé, sans exception, ne sont point, n'ont point d'existence propre comme les corps, comme le vide, mais qu'on doit bien plutôt les regarder, à

juste titre, comme des accidents et des corps et du vide, de ce lieu où ils s'accomplissent.

Les corps sont d'une part les principes simples des choses, d'autre part les composés formés par eux. Pour les principes simples, il n'est aucune force qui puisse les altérer; leur solidité résiste à toute atteinte. Ce n'est pas qu'il soit facile d'admettre que parmi les corps il y en ait de parfaitement solides.

La foudre, en effet, traverse les remparts de nos maisons, comme les cris, comme les sons de la voix : le fer blanchit, s'amollit dans la fournaise, les pierres se dissolvent sous l'action d'une chaleur brûlante, la dureté de l'or cède elle-même à cette atteinte, elle en est ébranlée et détruite : l'airain, poli et froid comme la glace, se fond comme elle, vaincu par la flamme : le chaud et le froid pénètrent à travers l'argent jusqu'à nos mains, quand, dans la solennité des festins, elles tiennent la coupe, où l'on verse la liqueur des libations. Rien enfin dans les corps ne nous paraît parfaitement solide. Toutefois, puisque la vraie philosophie, puisque la nature elle-même oblige de l'admettre, laisse-moi te dire en quelques vers qu'il y a des êtres au corps solide et éternels, semences, principes des choses, selon nous, desquels résulte tout l'ensemble des choses créées.

D'abord, puisqu'il a été reconnu que la nature

est double, composée de deux choses fort dissemblables, de la matière et du lieu où tout s'accomplit, il faut que chacune de ces deux choses s'appartienne à elle-même, entièrement, sans mélange. Partout où s'étend l'espace inoccupé que nous appelons vide, il n'y a point de matière ; partout où se tient la matière, le vide non plus ne peut exister. Les corps élémentaires sont donc solides ; ils n'admettent point le vide.

De plus, puisque dans les agrégations passagères il y a du vide, il faut qu'il y ait à l'entour de la matière solide. Le raisonnement ne saurait établir que du vide y est caché et contenu, si, pour le contenir on ne reconnaissait la présence de quelque chose de solide. Ce ne peut être qu'un assemblage d'éléments matériels qui cache ainsi, qui contienne le vide. Il y a donc des éléments matériels, doués de solidité ; et ils peuvent être éternels, tandis que tout le reste se dissout.

S'il n'y avait rien d'inoccupé, le tout serait solide ; et, d'autre part, sans de certains corps remplissant le lieu qu'ils occupent, l'espace tout entier resterait inoccupé. La matière est donc distincte du vide, puisqu'il n'y a absolument ni plein ni vide, et il existe de certains corps auxquels il appartient d'opérer cette distinction.

Ces corps, nul choc extérieur ne les dissout ; rien ne les pénètre et n'en rompt le tissu ; aucune

atteinte quelconque ne les ruine, comme je te l'ai montré tout à l'heure. Car, sans la présence du vide, une chose ne peut être ou brisée, ou séparée en plusieurs parties; elle ne peut donner accès à l'humidité, au froid, au feu, qui viennent à bout de tout; plus au contraire elle contient de vide, plus ces causes destructives l'atteignent profondément, et l'ébranlent. Si donc les corps élémentaires sont solides, sans mélange de vide, et je te l'ai fait voir, il faut, de nécessité, qu'ils soient éternels.

Sans cette éternité de la matière, les choses seraient de bonne heure retournées au néant, et du néant seraient nées à leur tour celles que nous voyons. Mais puisque, tu t'en souviens, rien de ce qui prend naissance, ne vient de rien et ne retourne à rien, il faut que les premiers principes soient des corps immortels, qui se séparent dans les composés mortels à l'heure suprême de la dissolution, et par qui soit fournie sans cesse une matière suffisante à la réparation des choses. Les premiers principes sont donc simples et solides; autrement ils ne pourraient se conserver à travers les âges et pourvoir à la réparation des choses pendant des temps infinis.

Enfin si la nature n'avait point mis de terme à la division des corps, les éléments de la matière seraient réduits à un tel état par l'action dissol-

vante des siècles antérieurs, que rien, après un certain intervalle, n'en pourrait naître, et parcourir jusqu'au bout les divers degrés de l'existence. Toute chose se détruit plus promptement qu'elle ne se rétablit : aussi, ce que la longue et infinie durée du temps précédemment écoulé aurait dissous jusqu'à ce moment, à force de le disperser et de le rompre, ne pourrait, dans toute la suite des siècles, se réparer. Mais, au contraire, il a été mis un terme, et un terme assuré à la dissolution des êtres, puisque nous les voyons tous se reformer et que, dans chaque espèce, un temps déterminé leur a été donné pour atteindre à la fleur de leur âge.

Ajoutons que, malgré l'extrême solidité des éléments de la matière, il peut s'en former des corps mous, tels que l'air, l'eau, la terre, les vapeurs, de quelque manière qu'ait lieu cette formation et que les choses se passent, dès qu'une fois à ces composés il se mêle du vide. Si au contraire les principes étaient mous, d'où proviendrait la dureté des caillous et du fer? On ne pourrait s'en rendre compte. Il manquerait à tous les êtres de la nature un premier fondement. Il y a donc des corps doués de simplicité, de solidité, dont l'assemblage plus ou moins dense produit dans les êtres la densité et la force.

Si l'on ne reconnaît point de terme à la division des corps, il faut que, cependant, à travers l'éter-

nelle durée du temps, il s'en soit conservé jusqu'à ce moment, que n'ait point encore atteints le danger. Mais s'ils sont de nature fragile, il répugne qu'ils aient pu, pendant une éternité, se maintenir contre les innombrables chocs qui les ont assaillis.

Dans les diverses classes d'êtres, un terme a été assigné à leur croissance et à leur vie; par les lois de la nature a été réglé ce que chacun peut, ou ne peut pas; aucun ne change; bien plus, chez tous, il y a une telle constance, que les oiseaux, au plumage bigarré, montrent toujours sur leur corps, d'après un ordre invariable, les taches distinctives de leur espèce. Il faut donc que leurs éléments matériels soient eux-mêmes soustraits au changement. Car si ces éléments changeaient sous l'action de quelque cause victorieuse, alors deviendraient incertains ce qui peut se produire et ne le peut, la puissance départie à chaque être, le terme inébranlable qui la limite; et, dans les générations successives ne se renouvelleraient pas tant de fois les formes, les mouvements, les habitudes, le caractère des pères.

Chaque corps élémentaire aboutissant à un point extrême, que nos sens ne peuvent distinguer, cette extrémité n'offre point de parties et est de nature infiniment petite; elle n'a point d'existence à part, et n'en aura jamais; elle appartient à un

composé dont elle est la première et la dernière partie : associée à d'autres parties semblables, elle forme avec elles par leur agrégation étroite la matière du corps. Comme ces parties ne peuvent exister seules, il faut qu'elles s'unissent dans un tout dont on ne puisse les séparer.

Il y a donc des corps premiers solides et simples, formés par l'étroite cohésion de parties minimes. Ils ne résultent pas d'une rencontre, d'un concert ; leur simplicité est éternelle ; rien n'en peut être retiré, retranché. La nature ne le permet pas, les tenant en réserve pour être la semence de toutes choses.

S'il n'y a point de dernier degré dans la division des corps, les plus petits se composeront de parties à l'infini, la moitié pouvant toujours se résoudre en deux moitiés, sans aucun terme au partage. En quoi différeront donc le plus grand et le le plus petit? En rien assurément ; comme le grand tout lui-même, le plus menu corpuscule sera infini étant aussi composé d'une infinité de parties. Mais la droite raison réclame ; elle nie que l'esprit puisse admettre rien de semblable : il te faut donc te rendre et convenir qu'il y a des corps dépourvus de parties et de dimension minime, et s'il y en a, tu dois en même temps les reconnaître comme solides et éternels.

Sans la dissolution des êtres en minimes élé-

ments, la nature créatrice n'en pourrait tirer des êtres nouveaux, les choses qui ont des parties n'étant pas susceptibles de ce qui rend la matière féconde, connexions diverses, pesanteurs, chocs, rencontres, mouvements, enfin de ce qui sert à tout produire.

Aussi, ceux qui ont pensé que la matière du monde c'était le feu, que du feu seul était résulté l'ensemble des êtres, me semblent s'être donné beaucoup de peine pour s'écarter du vrai système. Héraclite marche le premier en tête de leur bataillon, ce philosophe qui doit son éclat à l'obscurité de sa langue, qu'ont célébré, chez les Grecs, plutôt les esprits frivoles, que ces graves esprits auxquels le vrai est nécessaire. Il en est en effet qui dans leur stupidité n'admirent et n'aiment que ce qui se cache et qu'ils croient apercevoir sous des paroles détournées de leur sens; qui ne reconnaissent pour la vérité que ce qui flatte leurs oreilles, ce qui se présente à eux fardé par d'agréables sons.

D'où viendraient, je le demande, des êtres à ce point divers, si le feu, le feu seul, les avait produits. En vain on imaginerait de le condenser, de le raréfier; les parties n'ayant pas une autre nature que le tout lui-même. Une ardeur plus vive succéderait seulement à la concentration des parties, une plus languissante à leur séparation, à

leur dispersion. Rien de plus, croyez-le bien, ne résulterait de telles causes, bien loin que la diversité des êtres pût provenir du feu plus ou moins condensé et raréfié.

Et encore, il leur faut admettre, dans la composition des corps, le mélange du vide, s'ils veulent que le feu se condense et se raréfie. Mais le sentiment qu'ils ont de ce qui dans leur système peut leur être opposé, leur répugnance à laisser au vide sa place dans les corps, tout cela, par crainte des difficultés, les écarte de la vraie voie; et cependant ils ne voient pas que, le vide retiré, tout se condense et ne forme plus qu'un seul corps, d'où rien ne peut s'échapper, comme s'échappent du feu la lumière et la chaleur, ce qui montre bien qu'il ne se compose pas de parties entièrement adhérentes.

S'ils croient possible, de quelque manière, que, dans la composition des corps, le feu s'éteigne et change de nature, s'ils ne reculent pas devant cette supposition, le feu alors périt tout entier et devient un néant, c'est du néant que proviennent toutes les créations. Car le changement qui fait sortir un être de ses limites est véritablement la mort de son état antérieur. Il faut donc qu'il reste dans le feu quelque chose d'inaltérable, pour que tout ne s'en aille pas au néant, pour que du néant ne renaisse pas, ne germe pas, tout ce qui existe.

En réalité, puisqu'il y a de certains corps, qui conservent toujours la même essence, dont la retraite, l'accession, l'ordre modifié produisent les changements qui ont lieu dans les choses, il est clair que ces parties élémentaires ne sont point ignées. Qu'importerait que quelques-unes se retirassent, passassent ailleurs, se disposassent dans un nouvel ordre, si toutes, gardant leur nature, n'étaient jamais que du feu? Ce serait du feu que tout ce qui s'en formerait. Mais voici, je pense, la vérité : il y a de certains corps qui par leurs rencontres, leurs mouvements, leur ordre, leur situation, leur figure, produisent le feu, ou la combinaison étant changée, des choses d'une autre sorte. Ils ne ressemblent point au feu, ni à rien de ce qui frappe nos sens par ses émanations, de ce qui nous fait sentir son contact.

Dire que toutes choses se réduisent au feu, ne vouloir compter que le feu au nombre des choses réelles, comme fait ce même Héraclite, me paraît le comble de la folie. Il part des sens et il lutte contre les sens; il les ruine, eux de qui dépendent toutes nos croyances, par qui précisément lui est connu ce qu'il nomme le feu. Il croit en effet que les sens nous donnent la connaissance du feu, mais non pas du reste, qui cependant n'a pas une moindre évidence. Cela me paraît bien déraisonnable et même bien insensé. A quoi re-

courir, en effet? quel témoignage pour nous plus sûr que celui des sens? comment reconnaître autrement ce qui est vrai, ce qui est faux?

En outre, est-on plus fondé à écarter toutes choses pour ne laisser subsister que le feu, qu'on ne le serait à nier l'existence du feu, pour admettre le reste? C'est égale folie, ce me semble, d'avancer l'un ou l'autre.

Aussi, ceux qui ont pensé que la matière universelle c'était le feu, et que du feu pouvait se composer le grand tout; ceux qui ont assigné pour principe à la naissance des êtres l'air; ceux auxquels il a semblé que l'eau était par elle-même capable de tout produire, que la terre suffisait à toutes les créations, se convertissait en chaque nature particulière, ceux-là ont pris bien de la peine pour s'écarter bien loin du vrai.

Ajoutez ici ceux qui accouplent, deux à deux, ces principes, l'air avec le feu, la terre avec l'eau; ou bien qui se persuadent que toutes choses peuvent résulter du mélange des quatre, du feu, de la terre, de l'air, de l'eau.

Parmi ceux-ci, et avant tous, est le philosophe d'Agrigente, Empédocle, qu'a porté, entre ses trois rivages, cette île à l'entour de laquelle bouillonne la mer Ionienne, y creusant des golfes spacieux et faisant jaillir la rosée amère de ses flots azurés; cette île, dont un étroit passage, un courant rapide,

sépare les côtes de la terre d'Éolie. Là est la profonde Charybde, et là les menaçants murmures de l'Etna font craindre que sa colère depuis longtemps amassée ne vomisse encore, de ses gouffres béants, des tourbillons de flammes, n'envoie de nouveau vers le ciel ses éclairs et ses tonnerres. Mais malgré tout ce qui fait de cette contrée, pour les races humaines, un si merveilleux spectacle, quelle que soit la richesse de ses productions, la multitude et la force de ses défenseurs, il ne semble pas, cependant, qu'elle ait jamais rien possédé de supérieur à un tel homme, de plus saint, de plus étonnant, de plus précieux. Et voilà que ses vers, expression d'un esprit tout divin, nous font entendre encore sa grande voix, nous exposent ses illustres découvertes. A peine peut-on croire qu'il soit sorti d'une souche mortelle.

Il s'est trompé cependant, lui et ceux dont je parlais tout à l'heure, qui lui cèdent à tant de titres et lui sont si inférieurs, bien que, souvent, leur esprit inspiré ait découvert le vrai, et que de cette sorte de sanctuaire soient sorties des réponses plus saintes et plus sûres que n'en fait entendre la Pythie sur le trépied et sous le laurier de Phébus. Au sujet des premiers principes, tous sont tombés dans l'erreur, et là ces grands hommes n'ont trouvé que l'occasion d'une grande et lourde chute. D'abord ils supposent le mouvement, tout

en supprimant le vide; ils admettent des corps tendres et rares, air, soleil, feu, terre, animaux, moissons, sans que le vide y soit mêlé. Ils veulent ensuite qu'il n'y ait point de fin à la division de la matière, de terme à sa ruine; point d'infiniment petit qui persiste. Et cependant nous apercevons dans les choses une partie extrême que nos sens jugent infiniment petite; d'où l'on peut inférer l'existence, hors de la portée de la vue, de quelque autre partie extrême infiniment petite et persistante.

Autre difficulté : les principes qu'ils supposent sont des corps de nature molle, c'est-à-dire, pensons-nous, mortelle, qui ont pris naissance et périssent entièrement. Or, dans cette supposition, l'ensemble des choses devrait retourner au néant, et sortir de nouveau du néant, et tu sais, Memmius, combien l'un et l'autre s'éloignent de la vérité.

Ensuite ce sont des principes ennemis, ils sont les uns pour les autres comme des poisons; lors donc qu'ils se rapprocheront, ils périront, ou fuiront de toutes parts, comme on voit fuir, quand la tempête s'est amassée, et les tonnerres, et les pluies et les vents.

Si de quatre éléments sont formées toutes choses pour se résoudre ensuite en ces mêmes éléments, pourquoi reconnaître comme principes, et appeler ainsi les uns plutôt que les autres? Ils s'engendrent

tour à tour, échangeant leur couleur (leur forme extérieure), leur nature entière, de toute éternité. Si, au contraire, vous pensez que s'unissent ensemble et le feu, et la terre, et le souffle de l'air, et la fluidité de l'eau, de telle sorte que dans cette union ne s'altère en rien leur nature, de ces éléments nulle chose ne pourra se former, ni animée, ni au corps inanimé, comme est un arbre; chacun, dans cet assemblage confus et disparate, laissera voir sa nature; l'air y paraîtra mêlé avec la terre, le feu avec l'eau, mais subsistant toujours. Il faut, au contraire, que, dans les générations des êtres, les principes apportent une nature cachée et invisible, de peur qu'il ne se rencontre quelque chose de dominant qui combatte, qui fasse obstacle, et qu'ainsi une existence propre manque aux êtres créés.

De plus, leur point de départ c'est le ciel et ses feux; ils supposent que, d'abord, le feu se change en air, que de l'air s'engendre la pluie, que de la pluie se forme la terre, puis que, dans un ordre inverse, la terre ramène toutes choses, l'eau d'abord, ensuite l'air, enfin le feu, qu'il y a une perpétuelle transformation de ces éléments les uns dans les autres, un perpétuel passage du ciel à la terre, de la terre aux astres du ciel : mais des principes ne peuvent, en aucune manière, se comporter ainsi. Il faut qu'il reste quelque chose d'im-

muable pour que le tout ne soit pas entièrement réduit au néant, car le changement qui fait sortir un être de ses limites est véritablement la mort de son état antérieur. Ainsi, puisque ces éléments dont nous parlions tout à l'heure en viennent à ces mutuelles transformations, il faut qu'ils se composent eux-mêmes d'autres éléments incapables de se transformer, sans quoi l'ensemble des choses serait entièrement réduit au néant; ou plutôt il faut admettre certains corps de telle nature, que si, par exemple, ils donnent naissance au feu, ils puissent aussi, par le retrait ou l'addition d'un petit nombre d'entre eux, par une autre disposition, un autre mouvement, produire l'air, et de même toutes les métamorphoses qui s'opèrent dans les êtres.

Mais, dis-tu, il est visible, manifeste que, s'élevant dans les airs de la terre qui les porte, toutes choses tirent d'elle leur accroissement, leur nourriture; que pourtant si la saison ne donne libéralement ses pluies au moment favorable, si les nuages se fondant ne font ployer les arbres, si le soleil, pour sa part, ne contribue de sa bienfaisante chaleur, rien ne peut plus croître, ni moisson, ni plantes, ni animaux. Oui, sans doute; et nous-mêmes, à moins que des aliments secs et une humide boisson ne nous viennent en aide, notre corps se perd et la vie tout entière se dé-

tache de tous nos nerfs, de tous nos os. Nous sommes aidés, en effet, cela n'est point douteux, nous sommes nourris par de certaines choses, et de certaines choses aussi aident et nourrissent chacun des autres êtres; mais c'est parce que dans la multitude des êtres se mêle diversement une multitude de principes communs à tous. Voilà pourquoi avec la variété des êtres varie la nourriture. Dans l'association de ces éléments primordiaux sont de grande importance la nature de ceux auxquels ils s'unissent, la position qu'ils prennent, les mouvements qu'ils communiquent ou qu'ils reçoivent. Les mêmes peuvent former le ciel, la mer, la terre, les fleuves, le soleil, ou bien encore les blés, les arbres, les animaux. Mais leurs mouvements les distribuent, les agrégent diversement.

Bien plus, dans nos vers mêmes, vous voyez nombre de parties élémentaires, de lettres communes à bien des mots; et cependant ces vers, ces mots, vous devez convenir que pour le sens, et pour le son, ils diffèrent beaucoup entre eux. Tant ont de puissance les parties élémentaires, quand seulement l'ordre en est changé! Mais nos principes apportent bien plus d'éléments à la formation, à la diversité des êtres.

Il nous faut maintenant approfondir aussi *l'Homéomérie* d'Anaxagore, comme l'appellent les

Grecs par une expression que ne nous permet pas de traduire l'indigence de notre langue. Quant à la chose elle-même il est facile de faire comprendre par des paroles ce que c'est que ce principe des choses qu'il appelle *Homéomérie*. Pour lui un os est un assemblage de petits os, comme un viscère un assemblage de petits viscères; le sang est formé par un grand nombre de gouttes de sang qui se rapprochent et se mêlent; l'or résulte de paillettes d'or, la terre de parties terreuses, le feu de parties ignées, l'eau de parties liquides; tout le reste il le compose de même, sans accorder qu'il y ait du vide dans les corps, ni reconnaître un terme à la division des corps. Or, sur ces deux points d'abord, il me paraît dans une erreur pareille à celle des philosophes dont j'ai parlé plus haut.

Ajoutez qu'il suppose des principes trop faibles, si l'on peut appeler principes des parties de même nature que leur composé, s'altérant, périssant de même, n'étant par rien retenues sur cette pente fatale. Laquelle, en effet, s'il survient un choc violent, pourra durer assez pour échapper à la mort, étant déjà placée sous sa dent? Est-ce dans le feu, dans l'eau, dans l'air qu'elle se trouvera? ou bien encore dans le sang, dans les os? Dans rien, je pense; toutes choses n'étant pas moins mortelles que ce que nous voyons sous nos yeux succomber à quelque atteinte. Mais les êtres ne

peuvent retourner au néant, comme ils n'en peuvent sortir; j'en atteste les preuves que j'en ai déjà données.

De ce que les aliments accroissent notre corps en le nourrissant on peut conclure que nos veines, notre sang, nos os, nos nerfs sont faits de parties hétérogènes. Si l'on dit que tout aliment est un corps mixte, contenant des parcelles d'os, de veines, de sang, alors, il faudra le croire, et l'aliment solide, et l'aliment liquide se trouveront eux-mêmes composés de parties hétérogènes; ce sera un mélange d'os, de nerfs, de veines, de sang.

Si tout ce que la terre fait croître est d'abord dans la terre, il faut que la terre se compose de ces choses hétérogènes qui naissent de la terre. Transporte ailleurs l'argument, tu pourras le reproduire dans les mêmes termes. Si dans le bois se cachent la flamme, la fumée, la cendre, il faut que le bois se compose de ces choses hétérogènes qui naissent du bois.

Reste ici, pour échapper à la conclusion, une faible ressource, dont use Anaxagore. Il imagine que les choses de toutes sortes sont mêlées ensemble et que, dans leur mélange, celle-là seule nous apparaît, qui s'y rencontre en plus grand nombre et plus près de la surface. Mais c'est ce que repousse bien loin la vérité. Alors, en effet, il pourrait quelquefois arriver que le blé, sous la

redoutable pierre qui le brise, fît paraître du sang, ou quelqu'une des autres choses qu'il nourrit dans notre corps. De même on verrait quelquefois s'échapper de l'herbe des gouttes de même saveur que celles qui s'expriment des mamelles de la brebis. Voilà ce qui arriverait ; comme aussi dans la glèbe rompue s'apercevraient quelquefois les traces éparses des herbes, des grains, des feuillages, que contient en petit la terre ; ou dans le bois s'apercevraient cette cendre, cette fumée, ce feu, qu'il contient en petit. Mais puisque, bien évidemment, rien de tout cela n'arrive, on doit reconnaître qu'il n'y a point dans les choses le mélange dont on parle, mais bien, en grand nombre et diversement mêlés, des éléments communs à tous les êtres.

Mais, dis-tu, dans les hautes forêts que couvrent les grandes montagnes, il arrive fréquemment que, les arbres se heurtant par leur faîte, sous l'effort continu des vents, le frottement y fait comme fleurir l'éclat de la flamme. Oui, sans doute : mais ce n'est pas que dans le bois existe déjà le feu, c'est plutôt qu'il contient en grand nombre les éléments du feu, lesquels, par suite du frottement qui les rassemble, produisent l'incendie. Si la flamme toute formée était recelée dans le bois, elle n'y pourrait un moment rester cachée, elle embraserait et consumerait aussitôt arbres et forêts.

Par là tu peux voir, dès à présent, combien importe, ainsi que je te le disais il n'y a pas longtemps, dans l'association des mêmes éléments primordiaux, la nature, la position de ceux avec lesquels ils sont mis en contact, les mouvements qu'ils communiquent ou qu'ils reçoivent. Tu vois que les mêmes, au moyen d'un léger changement, font sortir de ce qui est ligneux ce qui est igné. C'est aussi un léger changement dans les parties élémentaires, dans les lettres, qui nous fait distinguer ces mots eux-mêmes *ligneux et igné*.

Enfin, si tout ce qui se découvre à vos sens, dans les choses, ne peut être compris de vous, sans la supposition de parties matérielles de même nature que ce qu'elles composent, ces parties, avec un tel système, cessent d'être des principes. Elles devront (chez l'homme, comme la personne elle-même) être ébranlées par la convulsion du rire, ou baigner leur visage de larmes amères.

Poursuivons, d'autres vérités me restent à te dévoiler. Je n'ignore pas quelle en est l'obscurité; mais, d'un coup de son thyrse a frappé mon cœur transporté le grand espoir de la gloire; il m'a pénétré du doux amour des muses; ainsi animé, fortifié, je parcours, dans le domaine des Piérides, des lieux écartés, où nul pied encore n'a imprimé sa trace : j'aime à m'approcher de sources vierges et à m'y abreuver; j'aime à cueillir des fleurs nou-

velles et à en former pour mon front une couronne dont jamais les muses n'aient ombragé le front d'aucun mortel. D'abord j'enseigne de grandes choses et travaille à dégager les âmes des liens étroits de la superstition ; ensuite, sur un sujet obscur, je compose des vers brillants de clarté, où tout s'empreint par mon art de l'agrément des muses. Cela même ne semble pas dépourvu de toute raison. Les médecins, lorsqu'ils présentent aux enfants et veulent leur faire accepter la noire absinthe, commencent par enduire les bords du vase d'un miel doré et plein de douceur, pour que l'imprévoyance de leur âge s'y trompe, que, par leurs lèvres abusées, pénètre la potion amère, que leur erreur les préserve, et qu'ils reviennent à la santé : Ainsi moi-même, sachant bien que ces doctrines sont peu attrayantes pour quiconque y est nouveau, que le vulgaire les redoute et s'en détourne, j'ai voulu te les exposer dans le doux langage des muses, les imprégner pour ainsi dire de leur miel ; heureux, si par mes vers je pouvais te tenir attentif au spectacle de la nature et de ses combinaisons.

J'ai enseigné que la matière se compose de corpuscules d'une solidité parfaite, toujours volant, sans que rien les puisse vaincre pendant toute la durée des âges. Voyons maintenant si leur nombre est fini ou ne l'est pas ; si le vide, dont nous avons

reconnu l'existence, si cet espace, ce lieu, où tout s'accomplit, est fini lui-même, ou bien s'il s'étend sans limites dans ses dimensions, dans l'abîme de sa profondeur.

Le tout n'est limité par rien; autrement, il aurait une extrémité, et une extrémité n'est possible que s'il y a plus loin une limite, une limite visible et au delà de laquelle ne puisse aller le regard. Hors de l'ensemble des choses il n'y a rien, on en conviendra; il n'a donc point d'extrémité, par conséquent point de fin, point de terme; et peu importe le point que vous y occuperez, puisque, hors de ce point où vous vous serez placé s'étend en tous sens l'infini.

Si on limite l'espace, et qu'on se suppose arrivé jusqu'à son extrémité et de là lançant une flèche, cette flèche, sous l'implusion d'une main puissante, volera-t-elle au loin, dans la direction qui lui aura été donnée, ou bien préfères-tu qu'elle rencontre en chemin quelque obstacle qui l'arrête? L'un ou bien l'autre doit arriver, il t'en faut convenir; il te faut, de toute nécessité, choisir entre deux aveux dont chacun te ferme toute retraite, te contraignant d'enlever cette borne où tu renfermais l'espace. Car, soit qu'il y ait obstacle et impossibilité d'atteindre le but, soit que le passage reste libre, son point de départ ne pouvait être ta borne prétendue. C'est ainsi que je veux

te suivre sans relâche : en quelque endroit que tu t'arrêtes pour y placer une limite, je te demanderai ce qu'il advient de la flèche. Il adviendra que nulle borne fixe ne pourra être établie, et qu'au vol de la flèche toujours s'ouvrira l'espace.

En outre, si cet espace qui entoure tout l'ensemble des êtres était renfermé dans des limites, était borné, la masse de la matière, entraînée par son poids, se serait de toutes parts précipitée en bas; rien ne se produirait plus sous la voûte du ciel, il n'y aurait plus de ciel, de lumière du soleil; toute la matière se serait accumulée, en un monceau inerte, depuis un temps infini, s'affaissant, s'abaissant toujours. Mais, au contraire, il n'y a pas de repos pour ses éléments, parce qu'il n'y a point de fond où ils se précipitent et puissent se fixer. C'est toujours et partout un perpétuel mouvement; sans cesse se succèdent, venus en foule de l'espace infini, de nouveaux éléments.

Enfin, nos yeux nous font voir que les choses se servent mutuellement de bornes. L'air se termine aux collines, et les collines à l'air; la terre à la mer et la mer à la terre. Pour le grand tout, il n'a rien, hors de lui, qui le limite. Il y a donc une région, un espace d'une infinie profondeur, que les fleuves célèbres pourraient traverser pendant l'éternelle durée des âges sans en atteindre le terme, sans que jamais, à force de couler, ils

eussent moins de chemin à faire. Tant est immense le champ ouvert à la nature, tant il s'étend sans limites et de toutes parts.

Que l'ensemble des choses puisse s'arrêter de soi-même à un dernier terme, la nature ne le permet pas ; elle veut que la matière soit bornée par le vide, le vide par la matière, et qu'au moyen de ces alternatives le tout soit infini. S'ils ne se limitaient mutuellement, si, toujours simples, ils s'étendaient sans fin, ni la mer, ni la terre, ni la voûte brillante du ciel, ni la race mortelle, ni les corps sacrés des dieux, ne pourraient subsister un moment. Arrachée à son assemblage toute la matière serait emportée à travers l'immense espace, comme en poussière ; ou plutôt, jamais elle ne se serait combinée pour former des corps, nulle force ne pouvant rappeler, réunir ses éléments dispersés.

Car ce n'est pas certainement en vertu d'un dessein arrêté, par l'inspiration d'une pensée intelligente que les premiers principes des choses sont venus occuper leur place ; les mouvements qu'ils devaient accomplir, ils ne les ont pas réglés par un contrat. Mais comme ils sont nombreux, sujets à un grand nombre de changements, soumis dans l'espace, pendant l'infinie durée du temps, à des rencontres, à des chocs, ils arrivent enfin à une disposition telle qu'il en peut résulter l'en-

semble des choses créées; et cet ensemble se maintenant durant de longues années, du moment où ont concouru à le former des mouvements convenables, il se fait que la mer aride est incessamment réparée par les eaux qu'y apporte le cours des fleuves, que la terre échauffée par les feux du soleil renouvelle ses productions, qu'à sa surface fleurissent comme des moissons d'êtres animés, que la vie des feux errants de l'éther est elle-même entretenue. Or, cela ne pourrait être, si la matière ne fournissait sans cesse, à l'infini, de quoi réparer les pertes.

Car de même que sans nourriture la nature animale se fond et n'a plus de corps, de même toutes choses se dissolvent, quand cesse de fournir à leur entretien la matière détournée de sa voie.

Des chocs extérieurs ne suffisent pas pour conserver uni l'assemblage déjà formé. Ils peuvent bien, par leur action répétée, le maintenir en partie jusqu'au retour d'autres chocs et lui permettre de se compléter. Bien souvent, cependant, le rejaillissement qui les suit donne aux parties élémentaires et l'espace et le temps nécessaires pour s'échapper, pour s'emporter librement loin de leur centre de réunion. Il faut donc, encore une fois, que ces parties élémentaires soient incessamment fournies en grand nombre, et pour suf-

fire aux choses elles-mêmes il est besoin d'une masse infinie de matière affluant de toutes parts.

Et, à ce sujet, Memmius, garde-toi bien de croire que toutes choses tendent, comme ils disent, vers un centre commun; que le monde subsiste ainsi sans qu'il soit besoin de chocs externes, sans que ses parties supérieures et inférieures puissent s'en détacher, s'appuyant toutes également sur le centre. Comment croirais-tu qu'une chose soit à elle-même son fondement, que sous la terre des corps pesants se dressent dans l'air, sans cesser de reposer sur le sol, ainsi que nous voyons dans les eaux les images des objets? C'est pourtant ainsi qu'ils supposent des êtres qui marchent renversés, et auxquels il n'est pas plus possible de quitter la terre pour tomber au-dessous d'eux dans le ciel, qu'à nos corps de s'envoler d'eux-mêmes vers la voûte céleste; des êtres qui voient le soleil quand se découvrent à nous les astres de la nuit, qui partagent avec nous les vicissitudes du ciel, ayant des jours égaux à nos nuits.

Ce sont là de vaines imaginations qu'aura suggérées l'erreur à des insensés fourvoyés d'abord dans une fausse route et obstinés à la suivre. Il ne peut exister de centre dans un espace infini, et ce centre existerait, qu'il n'y aurait pas de raison pour que rien s'y arrêtât plutôt qu'à tout autre point.

Cet espace, que nous nommons vide, doit livrer passage à des corps pesants, et par son centre, et par ce qui ne serait pas son centre, partout où les portent leurs mouvements. Il n'y a pas un seul point où les corps, perdant leur pesanteur, puissent s'appuyer sur le vide; d'autre part, ce qui est vide ne peut servir d'appui à quoi que ce soit et cesser d'être, selon sa nature, pénétrable. Si donc l'assemblage des choses se maintient, ce n'est pas de la façon qu'on suppose, par l'attrait puissant du centre.

En outre, à ce qu'ils s'imaginent, ce ne sont pas tous les corps qui tendent vers le centre, mais ceux qui se composent de terre et d'eau, comme les flots de la mer, les torrents des montagnes, ceux encore qui ont avec les compositions terrestres de l'affinité; mais, selon eux, les souffles légers de l'air, les chaudes vapeurs du feu, s'écartent loin du centre; et de là viennent ces signes qui scintillent de toutes parts dans l'éther, cette flamme du soleil qui se nourrit dans l'azur du ciel, parce que la chaleur, échappée du centre, s'y rassemble tout entière. Ils reconnaissent encore que de la terre sort ce qui nourrit les espèces vivantes, que, sur les arbres, les hautes branches ne verdiraient pas, si la terre ne tirait de son sein et ne leur envoyait leur nourriture; que tout est recouvert, enfermé par la voûte céleste, de peur

que s'envolant comme la flamme, les remparts du monde ne s'enfuient tout à coup, ne se dissipent à travers l'espace, que tout le reste ne suive ce mouvement, que le séjour du tonnerre ne s'écroule sur nos têtes; que le sol ne se dérobe sous nos pieds; que parmi les ruines confondues de la terre et du ciel, tous les êtres ne se dissolvent et ne s'en aillent dans les profondeurs de l'espace, de sorte qu'en un moment il ne reste plus rien que le désert du vide et d'invisibles éléments. Car partout où vous faites cesser la continuité des corps peut s'ouvrir la porte de la mort et par elle se précipiter en foule toute la matière.

Pour pénétrer dans ces vérités, tu ne prendras que peu de peine ; elles s'éclaireront les unes les autres, sans que jamais la nuit te dérobe la vue du chemin et empêche tes regards d'atteindre aux plus profonds secrets de la nature : de sujets en sujets passera la lumière.

LIVRE II

Il est doux, quand la vaste mer est troublée par les vents, de contempler du rivage la détresse d'un autre; non qu'on se plaise à voir souffrir, mais par la douceur de sentir de quels maux on est exempt. Il est doux encore d'assister aux grandes luttes de la guerre se développant dans les plaines, sans prendre sa part du danger. Mais il n'est rien de plus doux que d'habiter ces sommets élevés et sereins, ces forts construits par la doctrine des sages, d'où l'on peut apercevoir au loin le reste des hommes égarés dans les routes de la vie, y luttant de génie, y contestant de noblesse, s'épuisant en efforts et le jour et la nuit, surnageant enfin pour saisir la fortune et la puissance. O malheureuses pensées des humains! esprits aveugles! Dans quelles ténèbres, parmi quels dangers, se consument ce peu de jours, qui est notre vie! quoi! ne pas comprendre ce que réclame le cri de la nature, un corps préservé de la douleur, et pour l'âme d'agréables impressions, l'absence des soucis et de la crainte.

U. OF ILL. LIB.

A la nature corporelle, il suffit, ce semble, de peu de choses, pour écarter la douleur et aussi pour faire naître sous les pas bien des délices, de sorte qu'elle-même ne puisse quelquefois rien souhaiter de plus agréable. S'il n'y a point, dans leur demeure, de statues d'or avec des flambeaux dans les mains, pour éclairer leurs nocturnes repas; si leurs murs ne resplendissent point de l'éclat de l'argent et de l'or; si le son des cithares ne fait pas résonner leurs lambris dorés; du moins, couchés ensemble sur un tendre gazon, près d'une source d'eau vive, à l'ombre d'un arbre élevé, ils pourvoient joyeusement et à peu de frais aux besoins du corps, surtout dans la riante saison où l'année émaille de fleurs l'herbe verte des prairies. Et puis l'ardeur de la fièvre ne sera pas plus empressée de quitter ton corps, s'il se débat sur les peintures d'une riche tapisserie, ou sur la pourpre éclatante, que s'il te faut reposer sur une couche plébéienne.

Si donc, pour notre corps, ne peuvent rien la fortune, la noblesse, la gloire du trône, elles ne sont pas, d'ailleurs, on doit le croire, plus utiles à notre âme. Quand tu vois comme bouillonner dans la plaine tes légions qui représentent une image des combats, bouillonner sur la mer ta flotte promenant au loin ses voiles, si, à ce spectacle, les superstitions, les terreurs de la mort, ne sortent

pas avec épouvante de ton âme, te rendant de libres instants, dégagés de tout souci; s'il ne faut voir là qu'un frivole appareil, que de vains jouets et que, dans la réalité, les craintes de l'homme, les soucis qui le poursuivent, ne redoutent ni le bruit des armes, ni l'atteinte des traits, et se montrent insolemment parmi les rois et les puissants, sans respect pour l'éclat de l'or et les splendeurs de la pourpre, peux-tu douter qu'un tel pouvoir n'appartienne qu'à la raison, quand, surtout, notre vie, pendant tout son cours, se travaille si péniblement dans les ténèbres? Car de même que les enfants tremblent dans l'obscurité et s'y effrayent de toutes choses, ainsi nous-mêmes, au grand jour, nous redoutons ce qui n'est pas plus redoutable que les objets de leurs nocturnes alarmes. Or ces terreurs de l'âme, ces ténèbres, il faut, pour les dissiper, non pas les rayons du soleil, les traits lumineux du jour, mais l'image fidèle de la nature, les vues de la raison.

Maintenant, au moyen de quels mouvements les corps élémentaires engendrent-ils la variété des choses pour en opérer ensuite la dissolution, à quelle force obéissent-ils, quelle est cette mobilité qui les emporte à travers le vide? je vais le dire; toi, prête attention à mes paroles.

Car, assurément, les éléments de la matière ne se touchent pas d'assez près pour être cohérents.

Ne voyons-nous pas tous les objets s'amoindrir, s'écouler à la longue, pour ainsi dire au courant des âges, faire disparaître à nos regards ce qui est ancien, tandis que le grand tout demeure évidemment sans atteinte. C'est que les particules qui se détachent des corps amoindrissent celui qu'elles quittent, viennent accroître celui auquel elles s'attachent, font vieillir l'un, et au contraire fleurir l'autre, sans s'y fixer encore. Ainsi l'ensemble des choses se renouvelle incessamment, et c'est d'emprunts mutuels que vit ce qui est mortel; telle espèce s'augmente, telle autre diminue; en peu de temps changent les races animales et, comme les coureurs, se passent le flambeau de la vie.

Si tu penses que les éléments premiers peuvent être en repos, et, toutefois, du sein de ce repos, donner naissance à des mouvements, tu t'écartes bien loin de la vérité. Puisqu'ils errent dans le vide, il faut qu'ils soient emportés ou par leur gravité propre, ou par une impulsion étrangère; car, dans leur agitation, il arrive qu'ils se rencontrent, qu'ils se heurtent et rejaillissent tout à coup en divers sens; ce qui n'a rien d'étonnant, durs, solides, pesants, comme ils sont et ne rencontrant rien au dehors qui les retienne. Pour mieux comprendre comment s'agitent ainsi les éléments de la matière, souviens-toi qu'il n'y a point dans le grand tout de partie inférieure, point de lieu où ils puissent

s'arrêter, l'espace s'étendant en tout sens, à l'infini ; cela est bien évident ; de sûrs arguments l'ont établi.

Puisqu'il en est ainsi, il ne peut y avoir de repos pour ces éléments, au sein de l'espace immense ; au contraire, ils y sont livrés à un mouvement continuel et divers, ils s'y heurtent et rejaillissent les uns à de grandes distances, les autres à une si faible que du choc résulte leur cohésion. Ceux qui forment les assemblages les plus denses, pour ne s'être écartés, après leur rencontre, que de fort peu, pour s'être embarrassés les uns dans les autres et liés étroitement en raison de la diversité de leurs formes, ceux-là servent de base aux corps si durs de la pierre, du fer, d'autres encore, de même sorte, en très-petit nombre. Ceux, au contraire, qui errent dans le vide et qui conservent entre eux, et quand ils se repoussent bien loin, et quand de bien loin ils se rapprochent, de grands intervalles, ceux-là nous donnent les corps rares, tels que l'air et la brillante lumière du soleil.

Il y en a beaucoup d'autres, égarés dans le vide, exclus de toutes les combinaisons, qui n'ont trouvé nulle part à quoi associer leurs mouvements. La chose nous est comme représentée, comme figurée par un spectacle sans cesse offert à nos yeux, et qui nous poursuit partout.

Vois, quand la lumière du soleil fait pénétrer

ses rayons dans l'obscurité de nos demeures. De nombreux corpuscules se meuvent en tous sens, s'agitent confusément, dans le sillon lumineux. C'est comme une guerre éternelle, où leurs escadrons ennemis se livrent des combats sans trêve, ne cessant, dans leur inquiète activité, de se joindre, de se séparer. Par là tu peux te faire une idée de la manière dont s'agitent sans cesse dans l'espace les éléments primordiaux; autant, toutefois, qu'une petite chose peut en représenter une grande, mettre en chemin de la connaître.

Une raison surtout de donner ton attention à ces corpuscules qu'on voit s'agiter confusément dans les rayons du soleil, c'est qu'une telle agitation témoigne des mouvements cachés à nos yeux auxquels sont eux-mêmes soumis les éléments de la matière. Tu verras en effet beaucoup de ces corpuscules atteints sans doute de chocs imperceptibles, changer de direction, s'écarter, revenir, aller à droite, à gauche, dans tous les sens. Leur mobilité ne peut tenir qu'à celle de leurs principes.

D'abord se meuvent d'eux-mêmes ces éléments primordiaux; puis, leurs plus petits assemblages, les plus voisins pour ainsi dire de la force qui les a formés, reçoivent l'impulsion de leurs invisibles chocs; à leur tour, ces premiers assemblages en attaquent de plus grands; ainsi, à partir des prin-

cipes, monte toujours le mouvement, pour arriver peu à peu jusqu'à la portée de nos sens. Voilà comment se meuvent eux-mêmes les corpuscules que nous pouvons apercevoir dans la lumière du soleil, sans que les chocs, dont leurs mouvements résultent, nous soient apparents.

Quelle est, maintenant, l'extrême mobilité des éléments de la matière, il ne me sera pas difficile, Memmius, de te le faire comprendre. D'abord, quand l'aurore de retour répand sur la terre une clarté nouvelle, et que les oiseaux, au plumage bigarré, volant çà et là dans la profondeur des bois, remplissent l'air limpide de leurs purs et clairs accents, avec quelle rapidité le soleil, qui se lève en cet instant, répand-il partout sa lumière et en revêt-il tous les objets, chacun le sait et l'a pu voir. Mais cette lumière, cette chaleur, qu'envoie le soleil, ne passent pas à travers un espace vide; elles s'avancent donc avec quelque lenteur, obligées qu'elles sont de fendre les ondes aériennes. Et ce n'est pas à part que voyagent leurs parties élémentaires, c'est réunies, liées, formant corps; se gênant donc mutuellement et rencontrant un obstacle au dehors, elles sont nécessairement retardées dans leur marche. Mais les éléments primordiaux qui sont simples dans leur solidité et qui passent à travers un espace vide; que rien ne retarde à l'extérieur, et qui, avec leur complète

unité, sont nécessairement emportés dans une direction une, ces éléments doivent l'emporter de beaucoup en mobilité, en rapidité, sur la lumière du soleil; ils doivent franchir d'immenses espaces dans le même temps que met cette lumière à traverser le ciel. Car on ne supposera point que leurs propres conseils puissent les ralentir et qu'ils aient à délibérer sur les modes de leur action.

Mais plusieurs nous opposent, avec ignorance, que la matière ne pourrait, sans l'intervention des dieux, être mise en si grand accord avec les humaines nécessités, varier les saisons, produire les fruits, accomplir enfin tout le reste; ouvrir aux êtres mortels cette voie où les engage et les conduit le guide de la vie, la divine volupté, afin que doucement attirées aux actes de Vénus, les races se perpétuent et que le genre humain ne périsse point. Quand ils imaginent que c'est pour l'homme et par les dieux que tout a été ainsi établi, ils s'écartent en toutes choses, bien loin de la vérité. Pour moi, quand j'ignorerais l'existence des éléments premiers, j'oserais encore, d'après ce qui se passe dans le ciel, d'après bien d'autres choses, affirmer que la nature n'a pas été faite pour nous et n'est pas de création divine, défectueuse comme elle semble. Mais c'est, Memmius, ce que je te ferai voir plus tard avec évidence.

Maintenant il faut que j'en finisse avec ces mouvements que je dois t'expliquer.

C'est le lieu, je pense, de te démontrer qu'aucune chose corporelle ne peut, par une force qui lui soit propre, monter, s'élever. Il ne faut pas qu'à cet égard ce qui se passe pour la flamme te fasse illusion. Sans doute c'est en haut qu'elle tend quand elle se forme, qu'elle s'augmente, et c'est dans le même sens aussi que croissent les blés et les plantes, tandis que tout ce qui est pesant est de soi-même emporté dans une direction contraire.

Quand la flamme s'élance vers le toit d'une maison et de ses jets rapides semble en lécher les poutres, ne va pas croire qu'elle agisse ainsi d'elle-même, sans qu'une force étrangère l'y oblige. Il en est d'elle comme du sang forcé de sortir du corps, il s'élance en hauteur et se répand. Ve vois-tu pas encore avec quelle violence de grosses, d'énormes pièces de bois sont rejetées par l'eau. Plus nous faisons d'efforts pour les y enfoncer, les y retenir et plus l'eau montre de passion pour les vomir, les expulser, à ce point qu'elles s'échappent de son sein, qu'elles en jaillissent presque en entier. Et cependant, ces objets, nous ne doutons pas qu'abandonnés à eux-mêmes dans le vide ils ne fussent portés à descendre. C'est de la même manière que la flamme peut

s'élever à travers les airs, cédant à leur pression; bien que sa pesanteur lutte autant qu'il est en elle pour l'attirer en bas.

Et ces nocturnes flambeaux volant au haut du ciel, ne vois-tu pas comme ils laissent derrière eux de longs sillons de flamme partout où la nature leur ouvre un passage ? ne vois-tu pas les étoiles, les astres, tomber sur la terre; le soleil même, du faîte élevé d'où il disperse en tous sens de brûlants rayons, semer dans nos champs la lumière ? C'est donc vers la terre aussi que tendent ses feux. Tu vois comme à travers le ciel volent les tonnerres; partis de points divers, des nuages d'où ils s'échappent avec violence, ils se rencontrent, et c'est sur la terre que tombe le trait enflammé.

Voici encore, en cette matière, ce que je veux te faire connaître. Les corps premiers descendent bien en droite ligne dans le vide entraînés par leur pesanteur; il leur arrive toutefois, on ne saurait dire où ni quand, de s'écarter quelque peu, le moins possible. Sans cette déclinaison, tous, comme des gouttes de pluie, ne cesseraient de descendre à travers le vide immense; il n'y aurait point lieu à rencontres, à chocs pour ces principes des choses, et de cette manière jamais la nature n'eût pu rien créer.

Si l'on pense que de ces corps premiers qui descendent en ligne droite à travers le vide, les plus

graves étant les plus rapides rencontrent en leur chemin les plus légers et amènent ainsi des chocs d'où résultent les mouvements générateurs, on s'écarte beaucoup de la vérité. Ce qui tombe dans l'eau ou dans l'air doit sans doute accélérer sa chute en raison de sa pesanteur, parce que ces corps légers de l'eau ou de l'air ne peuvent s'opposer également au passage des autres corps, qu'ils cèdent plus vite à l'action des plus graves. Mais à aucun corps, en aucun point, dans aucun moment, le vide ne peut faire obstacle; il ne peut cesser d'être, selon sa nature, pénétrable. Les corps premiers doivent donc tous, à travers le vide en repos, être emportés d'un mouvement égal, malgré l'inégalité de leurs pesanteurs. Jamais sur les plus légers ne tomberont les plus graves, produisant d'eux-mêmes, avec des chocs, ces mouvements divers au moyen desquels peut opérer la nature.

Ainsi, encore une fois, il faut que les corps premiers s'écartent de leur direction, mais seulement un peu, le moins possible. Ne paraissons pas leur prêter des mouvements obliques que démentirait la réalité. C'est en effet une chose à notre portée et toute manifeste que, d'eux-mêmes, les corps pesants ne peuvent se diriger obliquement lorsqu'ils descendent; cela est visible à chacun : mais que rien ne puisse dévier en quoi que ce soit de la ligne droite, qui pourrait le voir?

Enfin, si tous les mouvements sont liés entre eux de sorte que d'un premier naisse toujours un second, suivant un ordre certain; si, par leur déclinaison, les éléments primordiaux ne donnent pas lieu à quelque impulsion nouvelle qui rompe les lois de la fatalité, qui empêche que les causes ne se succèdent à l'infini ; d'où vient donc sur la terre, chez les êtres animés, d'où vient, dis-je, cette libre volonté, soustraite à la tyrannie d'une cause fatale, qui nous fait aller partout, où l'attrait nous mène, qui détourne nos mouvements, non pas dans un temps, dans un lieu déterminé, mais selon que nous pousse l'inspiration de notre âme elle-même. Car, sans aucun doute, de tels actes ont dans la volonté leur principe et c'est de là que le mouvement se répand dans les membres. Ne voyez-vous pas qu'au moment où s'ouvre la barrière, l'ardent coursier ne peut s'élancer aussi vite que le voudrait son âme elle-même? Il faut que de tout son corps se rassemble une masse de matière, qui impétueusement portée dans tous ses membres, s'unisse à son désir et en suive l'emportement. Vous le voyez donc; c'est de l'âme que le mouvement reçoit d'abord son commencement, sa naissance, c'est de la volonté de l'âme qu'il procède immédiatement, pour se communiquer de là à tout le corps, à tous les membres.

Il n'en est pas de même quand c'est un choc qui

nous pousse et que nous sommes contraints à marcher par la violence de quelque force étrangère. Car alors, cela est manifeste, toute la masse de matière que contient notre corps est emportée malgré nous, et ne s'arrête dans nos membres, où elle s'égare, que retenue par le frein de notre volonté. Ne voyez-vous pas que malgré la violence étrangère qui nous force à avancer, à nous précipiter malgré nous, il y a pourtant dans notre âme quelque chose qui peut combattre et résister? C'est ce quelque chose dont les ordres tantôt émeuvent en nous la matière et la dirigent dans nos membres, tantôt contiennent son essor et la ramènent en arrière.

On doit donc, dans les principes eux-mêmes, reconnaître quelque chose d'analogue, une cause de mouvement autre que les chocs et les pesanteurs, d'où nous vienne primitivement une telle faculté. Car de rien, nous le savons, rien ne peut provenir. La pesanteur s'oppose bien à ce que tout se fasse par des chocs, c'est-à-dire, par une force externe; mais il faut encore que l'âme ne porte pas en soi une nécessité intérieure qui l'oblige dans tous ses actes et, triomphant d'elle, la réduise à un état passif : or c'est l'effet d'une légère déclinaison des principes en des lieux et à des moments indéterminés.

La masse de la matière n'a jamais été ni plus

dense, ni plus rare qu'elle ne l'est aujourd'hui : rien ne l'accroît, en effet, comme rien ne s'en perd. Aussi les mouvements des corps premiers ont-ils été les mêmes qu'aujourd'hui dans les âges précédents et par la suite s'accompliront-ils toujours d'une façon semblable : ce qu'ils ont continué de produire, ils le produiront encore, dans des conditions pareilles et l'on ne cessera de voir leurs créations vivre, grandir, se fortifier, conformément aux invariables lois de la nature. Point de force d'ailleurs capable de changer l'ensemble des choses; car il n'est point de lieu où puisse s'enfuir, se séparant du tout, une portion quelconque de la matière et, d'autre part, il n'en est point d'où puisse fondre sur le tout cette force nouvelle qui viendrait troubler l'ordre de la nature et de ses mouvements.

Une chose dont il ne faut pas s'étonner, c'est que, les éléments primordiaux ne cessant de se mouvoir, le tout cependant semble tout immobile et dans un complet repos, sauf les mouvements particuliers qu'exécutent certains corps. C'est que ces éléments sont bien loin de la portée de nos sens et qu'invisibles à nos yeux, ils doivent ainsi nous dérober leurs mouvements; avec d'autant plus de raison que les mouvements mêmes des corps que nous voyons nous sont rendus insensibles par la distance.

Souvent, sur le penchant d'une colline, s'avan-

cent lentement, tondant un gras pâturage, des brebis à la laine épaisse; elles errent çà et là, selon que les attire l'herbe fraîche, où brillent encore les perles de la rosée, et près d'elles se jouent, dans d'innocents ébats, leurs agneaux rassasiés. De loin, tout ce tableau ne nous offre qu'un objet confus, une tache blanche étendue sur le vert de la colline. Voyez encore, quand de grandes légions sont venues occuper quelque plaine, pour y représenter une image des combats, qu'un éclair jaillit vers le ciel, que de toutes parts l'airain des armes fait resplendir la terre, que sous les pas des guerriers retentit un bruit sourd, que leurs cris renvoyés par les collines sont portés jusqu'aux astres, que çà et là volent des cavaliers, traversant impétueusement la plaine ébranlée; eh bien! il y a toujours au sommet des montagnes un point, d'où ce mouvement, ce flottant éclat semblent immobiles.

Maintenant, les premiers éléments de toutes choses, apprends quels ils sont, combien divers de formes, combien variés dans leurs figures: non qu'un petit nombre seulement soient semblables entre eux, mais parce qu'entre tous il n'y a pas complète parité. Rien d'étonnant à cela : leur nombre étant si grand, qu'on ne peut, je l'ai enseigné, lui trouver un terme et le compter, il faut bien que chez tous tout ne soit pas d'un même tissu, n'affecte point une même figure.

Vois en outre la race humaine, les muets animaux armés de nageoires et couverts d'écailles, les gras troupeaux, les bêtes sauvages, les oiseaux au plumage bigarré, et ceux qui, dans de frais pacages, peuplent les bords des ruisseaux et des lacs, et ceux qui volent çà et là dans la profondeur du bois; si, parcourant ces classes d'êtres, tu prends l'un après l'autre chacun de ceux qui les composent, tu trouveras entre eux des différences de formes.

Autrement les enfants ne pourraient distinguer leurs mères, les mères leurs enfants; ce qui se peut cependant, nous le voyons, chez les animaux non moins que chez les hommes.

Souvent, au seuil d'un beau temple, près d'un autel où fume l'encens, tombe, sous le couteau sacré, un jeune taureau, dont la vie s'exhale, de sa poitrine ouverte, avec un tiède ruisseau de sang. Sa mère, cependant, restée seule, parcourt la verte forêt, laissant partout, sur le sol humide, l'empreinte fourchue de ses pas; elle porte ses regards en tous lieux, dans l'espoir d'y découvrir l'enfant qu'elle a perdu; elle remplit de sa plainte le bocage où quelquefois elle s'arrête; et, à tout instant, s'en revient visiter l'étable, le cœur profondément atteint du regret de son nourrisson. Ni les tendres pousses du saule, ni l'herbe ranimée par la rosée, ni les fleuves coulant à pleins bords, ne peuvent

charmer sa pensée, ni en détourner le souci qui vient de l'assaillir. La vue des autres veaux qui se jouent dans les gras pâturages n'a pas le pouvoir de la distraire et de la consoler; tant lui est propre, tant est connu d'elle ce qu'elle redemande ! C'est ainsi encore que le tendre chevreau témoigne par les accents de sa voix tremblante qu'il reconnaît sa mère, au front armé de cornes. C'est ainsi que par l'agneau folâtre est distingué le bêlement de la brebis qui le nourrit. Selon le vœu de la nature, chaque animal court à la source particulière où il doit puiser le lait.

Enfin voyez les blés, de quelque espèce que ce soit : dans chacune, les épis ne sont pas si semblables entre eux, qu'il ne se mêle à la régularité de leur forme quelque différence.

Nous voyons de même les coquillages peindre diversement le sein de la terre, dans ces enfoncements des rivages où le sable s'humecte des eaux moins émues de la mer. De même, je le répète, il faut que les premiers éléments, puisqu'ils existent naturellement, qu'ils ne sont pas faits de main d'ouvrier, d'après un modèle unique, volent dans l'espace sous des formes diverses.

Il nous est très-facile, au moyen du raisonnement, de nous expliquer pourquoi le feu de la foudre, dans son écoulement, pénètre les corps plus que notre feu ordinaire produit de matières

terrestres. On peut dire que la flamme céleste, plus subtile, se compose de très-petits éléments, et qu'ainsi elle passe par d'étroits conduits où n'aurait point accès notre feu provenu du bois et d'autres grossières substances.

En outre la corne laisse passer la lumière et repousse l'eau. Pourquoi? Sinon, parce que les éléments de la lumière sont moindres que ceux de l'eau.

Nous voyons le vin traverser avec rapidité le filtre, l'huile au contraire avec lenteur. C'est que les éléments de l'huile sont plus grands, ou bien plus liés entre eux, plus embarrassés les uns dans les autres. Il en résulte que, moins prompts à se séparer, ils se distribuent moins vite entre les ouvertures du filtre.

Ajoutons que le miel et le lait, introduits dans la bouche, y flattent la langue par une sensation agréable, tandis que l'affreuse, la repoussante saveur de l'absinthe ou de la centaurée, nous fait crisper le visage; d'où l'on peut facilement connaître que des éléments lisses et arrondis composent ce qui affecte agréablement nos sens; et qu'au contraire ce qui leur semble amer et âpre provient de l'assemblage d'éléments plus crochus, forçant par cette raison l'accès de nos sens et y pénétrant avec violence.

Enfin, les éléments propres à plaire aux sens et

ceux qui les blessent, sont de formes dissemblables et comme ennemies. Ne va pas croire que l'âpre grincement de la scie résulte d'éléments polis comme ces accents des Muses, éveillés sur les cordes de la lyre par le musicien, dessinés par ses doigts agiles. Ne crois pas non plus que des éléments de même forme pénètrent dans les narines, près d'un bûcher où brûlent d'affreux cadavres, ou bien près d'une scène qu'on vient d'arroser de safran de Cilicie, près d'un autel d'où s'exhale l'odeur des parfums de l'Arabie. N'attribue pas à une même composition ces couleurs agréables, nourriture de la vue, et ces autres couleurs qui blessent l'œil et le forcent aux larmes, ou dont l'aspect est hideux et repoussant. Rien, en effet, de ce qui flatte le regard, ne peut se produire s'il n'y a eu dans ses principes quelque chose de lisse; comme aussi, d'autre part, rien ne le blesse, ne le repousse, dont la matière première ait été sans aspérité.

Parmi les parties élémentaires il s'en trouve encore qu'on peut croire, à bon droit, n'être ni tout à fait lisses, ni armées de pointes tout à fait recourbées, mais offrir des angles peu prononcés et propres à chatouiller les sens plutôt qu'à les blesser : de ce genre sont celles dont se forme la saveur de la fécule et de l'aulnée.

Enfin, que la flamme brûlante, que les frimas

glacés soient diversement armés pour mordre, pour percer notre corps, c'est ce que nous révèle, dans l'un et l'autre cas, le toucher.

Le toucher, grands dieux! le toucher, c'est le sens du corps tout entier : Par lui pénètrent en nous les impressions du dehors; par lui celles qui viennent de l'intérieur, ou nous blessent, ou, comme dans les actes de Vénus, nous affectent agréablement; par lui enfin a lieu, à la suite d'un choc, et du trouble, de l'émotion qui en résultent dans nos éléments matériels, un sentiment confus de douleur. Tu en peux faire toi-même l'expérience en frappant de ta main quelqu'un de tes membres. Il faut donc que les principes diffèrent beaucoup de formes, pour produire ainsi des sensations diverses.

Enfin ce qui nous semble durci, épaissi, doit être maintenu dans cet état de cohésion solide par des éléments que confondent davantage leurs saillies recourbées et comme leurs rameaux. De ce genre sont, en premier lieu, au premier rang, le diamant inaltérable aux coups et qui les brave, les durs cailloux, le fer inflexible, et l'airain qui crie quand roulent les portes sur leurs gonds. D'autre part, des éléments lisses et arrondis doivent composer ce qui est liquide, ce qui coule... les assemblages en effet ne s'y maintiennent point et tout y roule entraîné par un courant rapide.

Quant à ces corps que tu vois se dissiper en un moment, tels que la fumée, le brouillard, la flamme, ils ne doivent pas être composés d'élément lisses et arrondis, ni, davantage, d'éléments étroitements liés et entrelacés. Ils ne pourraient ainsi ou nous piquer, ou pénétrer dans la pierre. Ils ne sont pas non plus le produit d'une cohésion intime, comme nous voyons que sont les épines; d'où il est facile de reconnaître que leurs éléments ne sont pas propres à se lier, à s'entrelacer, mais de forme aiguë.

S'il se trouve de l'amertume dans certains corps fluides, on ne doit point s'en étonner. La partie fluide se compose d'éléments lisses et arrondis, et à ces éléments lisses et arrondis s'en mêlent d'autres qui sont cause de douleur. Il n'est cependant pas nécessaire que ceux-ci soient armés de crochets qui les retiennent assemblés. Ils ont tout ensemble la forme d'un globe et une surface rude, afin de pouvoir également et rouler, et blesser les sens.

Voulez-vous achever de vous convaincre que d'un mélange d'atomes anguleux et d'atomes polis se forme le corps amer de Neptune? On peut en séparer les éléments, les considérer à part. Cette eau perd son amertume, quand, plus d'une fois filtrée à travers les terres, elle coule dans de profonds réservoirs où elle achève de s'adoucir; elle

laisse dans les couches supérieures les principes de sa repoussante âpreté, principes raboteux et qui par là peuvent mieux rester attachés à la terre.

Je poursuis et, à ce que j'ai enseigné, j'ajoute une chose qui y tient et en tire son évidence : c'est que, si dans les éléments premiers, la forme diffère, cette diversité est limitée. Autrement, certains devraient s'accroître à l'infini; car, dans leur commune petitesse, ils ne peuvent différer beaucoup entre eux, quant à la forme. Supposez les composés de parties minimes, de trois, ou un peu davantage; eh bien, ces parties d'un seul corps si vous les transposez, de haut en bas, de gauche à droite, essayant de toutes manières quelle variété de formes peuvent donner ces changements de dispositions; pour peu que vous vouliez encore varier la forme, vous devrez ajouter des parties nouvelles; et toujours, par une raison semblable, d'autres dispositions exigeront d'autres parties, pour peu que vous vouliez encore varier la forme. La nouveauté dans la forme entraîne donc l'accroissement dans le volume; de là, l'impossibilité de croire à une infinie diversité de formes entre les éléments premiers. Ce serait vouloir que certains prissent d'immenses proportions; ce que j'ai déjà montré ne pouvoir être établi.

Les brillantes étoffes des Barbares, la pourpre

teinte dans Mélibée du sang des coquillages thessaliens, le riche plumage des paons, avec ses grâces riantes, tout cela tomberait, vaincu par l'éclat de couleurs nouvelles ; l'odeur de la myrrhe, la saveur du miel seraient méprisés ; les accents harmonieux du cygne, les chants de Phœbus unis aux accords de la lyre, seraient de même condamnés au silence ; puisque toujours se produirait quelque chose de supérieur.

Par un mouvement contraire, les choses pourraient devenir pires, aussi bien que meilleures ; elles arriveraient à offenser de plus en plus l'odorat, l'ouïe, la vue, le goût. Mais puisqu'il n'en est point ainsi, que dans l'un et l'autre sens il n'est rien qui n'ait des limites fixes, il faut bien avouer que pour les éléments de la matière eux-mêmes la diversité des formes est limitée.

Enfin, des feux de l'été aux glaces de l'hiver il y a des limites fixes, et, dans l'ordre inverse, l'année est mesurée de même. Elle est toute chaleur et froid, avec des saisons intermédiaires plus tempérées qui la complètent. Toutes ont reçu une étendue limitée, puisque, à leurs points extrêmes, elles sont comprises entre la flamme et les frimas.

Je poursuis, et à ce que j'ai enseigné j'ajoute une chose qui y tient encore et en tire son évidence ; c'est que, parmi les éléments premiers,

ceux qui sont semblables de forme, sont sans limite quant au nombre. Et, en effet, la diversité de forme étant limitée il est nécessaire ou que les éléments semblables soient en nombre illimité, ou que la masse totale de la matière ait une limite, ce que j'ai prouvé ne pas être.

Tout cela établi, je vais, Memmius, dans un doux langage et en quelques vers, te montrer que les corpuscules éléments de la matière, entretiennent de toute éternité, et partout, l'ensemble des choses par une suite de chocs non interrompus.

Si, comme on peut le voir, certains animaux sont rares, tandis que d'autres se multiplient avec plus de fécondité, c'est que dans d'autres lieux, dans d'autres pays, dans des terres éloignées, il y en a beaucoup de cette espèce qui complètent le nombre total.

Ainsi, parmi les quadrupèdes, sont surtout ces animaux à la trompe flexible comme un serpent, adroite comme une main, les éléphants : l'Inde en a des milliers qui l'entourent d'un rempart d'ivoire, de sorte qu'on n'y peut pénétrer. Tandis qu'on les voit là en si grand nombre, nous ne les connaissons que par quelques rares exemplaires. Mais je veux bien accorder qu'il se produise un être, absolument unique, qui n'ait point de semblable sur tout ce globe : sans une infinie quantité de matière pour en amener la conception, la naissance, il ne

pourra exister; il ne pourra pas davantage s'alimenter et croître.

Donnons-nous en effet le spectacle d'éléments, en nombre limité, seuls propres à engendrer une même chose et s'agitant dans l'espace infini. D'où viendraient-ils, où iraient-ils pour se rencontrer, par quelle force, de quelle manière se ferait leur réunion, dans cette tourmente de la matière, au milieu de cette foule d'éléments de nature différente? Jamais, je pense, ils ne parviendraient à s'assembler. Après de nombreux, de grands naufrages, la mer immense roule dans ses flots des bancs de rameurs, des carènes, des antennes, des proues, des mâts, des avirons, débris flottants, portés vers tous les rivages, comme pour conseiller aux mortels de se garder du terrible et traître élément, de ne s'y fier en aucun temps, même quand rit perfidement sa face paisible. De même, si vous bornez le nombre des éléments primordiaux, ils devront, pendant toute la durée des âges, être emportés en tous sens par les fluctuations de la matière, sans pouvoir jamais former d'assemblage, ni demeurer unis, ni recevoir d'accroissement. Or, il est également manifeste et que les choses s'engendrent, et qu'engendrées elles croissent. Il faut donc que dans chaque genre des éléments primordiaux infinis en nombre fournissent à tous leurs besoins.

Les mouvements qui donnent la mort ne peuvent pas l'emporter entièrement et ensevelir à jamais la vie ; ceux desquels résultent la naissance et l'accroissement, ne peuvent pas toujours créer et conserver. C'est ainsi que luttent, sans pouvoir se vaincre, engagés dans une guerre sans fin, les principes contraires. Tantôt triomphe, ici ou là, la puissance vitale, tantôt elle succombe.

Aux funérailles se mêlent ces cris plaintifs que poussent les enfants, apercevant les rivages de la lumière. Non, point de nuit, remplaçant le jour, point d'aurore succédant à la nuit, qui n'ait entendu, mêlés à des vagissements douloureux, ces pleurs, cortége de la mort et des noires funérailles.

Une chose qu'il faut encore se mettre dans l'esprit, garder fidèlement dans sa mémoire, c'est que de tous les êtres dont nous pouvons connaître la nature, il n'en est aucun qui soit produit par une seule sorte de principes, aucun qui ne résulte d'un mélange. Plus un être a en soi de propriétés, de facultés différentes, plus est grande, il nous l'apprend par là, la diversité de ses principes et de leurs formes.

D'abord, la terre contient en elle les corps élémentaires, au moyen desquels les ruisseaux, roulant avec leurs eaux la fraîcheur, ne cessent de renouveler la mer immense. Elle contient ceux

d'où naît la flamme, car, en beaucoup de lieux les profondeurs du sol sont embrasées, et même des feux étrangers s'élancent impétueusement de l'Etna en furie ; elle a de quoi produire pour la race humaine les riantes moissons, les plantes fertiles ; de quoi offrir à la faim des animaux errant sur les montagnes de tendres feuillages, de douces pâtures. Aussi, l'appelle-t-on la grande mère des Dieux, la mère des bêtes sauvages, la mère aussi de notre espèce.

La vieille Grèce, par la voix de ses doctes poëtes, a dit, qu'assise sur un char elle conduisait un attelage de lions, enseignant ainsi, que ce vaste globe est suspendu dans les airs, et que la terre ne peut avoir sur la terre son point d'appui. Au char ils ont attaché des bêtes sauvages, pour faire entendre que la race la plus farouche doit se laisser amollir et vaincre aux tendres soins des parents. Ils ont ceint le front de la déesse d'une couronne de tours, parce que, sur ses hauteurs, la terre porte des villes, et c'est maintenant avec cet insigne qu'est promenée à travers les vastes terres, inspirant partout une sainte horreur, l'image de la mère divine. Chez les diverses nations, d'après les rites antiques, on l'appelle Mère Idéenne ; on lui donne pour cortége des troupes de Phrygiens, parce que c'est de leur pays que l'usage du blé s'est d'abord répandu sur la terre. Des Galles lui

sont attribués comme ministres, parce que ceux qui ont violé la majesté maternelle, qui ont été trouvés ingrats à l'égard de leur père, on veut faire entendre qu'ils sont indignes de faire eux-mêmes arriver à la lumière une postérité. Entre leurs mains tonne la peau tendue des tambours, retentissent au loin les creuses cymbales, menacent en rauques accents les clairons, et s'échappent de la flûte ces modulations phrygiennes qui troublent les âmes. Ils sont armés de traits, emblème de la fureur qui les transporte. Il fallait que les cœurs ingrats, les âmes impies du vulgaire, se sentissent saisies de crainte, en présence de la redoutable divinité.

Lors donc que traîné à travers les grandes villes, le muet simulacre vient favoriser les mortels de sa vertu secrète, partout, sur son passage, l'airain et l'argent, tombant en généreuses offrandes, jonchent le sol des rues ; une neige de roses enveloppe de son ombre la déesse et son cortége. Des hommes armés, des Curètes de Phrygie, comme disent les Grecs, les mains entrelacées, forment tumultueusement la chaîne, bondissent en cadence tout dégouttants de sang, balançant, sur leurs têtes qui s'agitent, des aigrettes menaçantes. Ils rappellent ces Curètes du Dicté, par qui jadis, dans la Crète, furent, dit-on, couverts ces fameux vagissements de Jupiter. Autour de l'enfant divin, des

enfants armés frappaient en cadence l'airain contre l'airain, de crainte que Saturne, s'il se saisissait de son fils, ne le fît périr sous ses dents, et ne frappât le cœur de la mère d'une éternelle blessure. Voilà pourquoi des hommes armés accompagnent la grande Mère; ou bien encore veut-on faire entendre, au nom de la déesse, qu'on doit, les armes à la main, être prêt à défendre par son courage la terre où l'on est né, être le rempart et la gloire de ses parents.

Si bien entendues que paraissent toutes ces choses, elles s'écartent beaucoup des notions de la vérité. Les Dieux en effet, de leur nature, doivent jouir, nécessairement, d'une durée immortelle, dans une souveraine paix, séparés, éloignés de nous et de ce qui nous touche. A l'abri de toute douleur, de tout péril, puissants par leurs propres forces, sans aucun besoin de nous, nous ne pouvons ni capter par nos mérites leurs bonnes grâces, ni exciter leur colère.

Pour la terre, elle est en tout temps privée de sentiment, mais contenant une multitude de semences diverses, elle les produit diversement à la lumière du jour. Que s'il plaît à quelqu'un d'appeler la mer Neptune, le blé Cérès, d'employer par abus le nom de Bacchus au lieu du terme propre qui désigne le jus de la vigne, je lui accorderai aussi de dire la mère des Dieux, au lieu du globe

de la terre, pourvu que ce globe n'en reste pas moins ce qu'il est.

Souvent donc on voit tondre l'herbe d'un même pré, couverts par le même ciel, apaisant leur soif aux mêmes eaux, le bétail qui porte laine, la race belliqueuse des chevaux, les grands troupeaux de bœufs : ils vivent ensemble et offrent aux yeux des apparences diverses, où se maintient leur caractère natif; en eux se reproduisent les mœurs particulières à leurs espèces. Tant est grande dans chaque sorte d'herbes la diversité des éléments de la matière ; tant elle est grande dans chaque cours d'eau. Ainsi se forme chez les animaux un système un, et aussi très-varié d'os, de sang, de veines, de chaleur, d'humidité, de viscères, de nerfs, lequel résulte de la forme variée des éléments premiers.

Ce que l'on brûle nourrit au moins en soi de quoi lancer de la flamme, répandre de la lumière, faire pétiller des étincelles et voler au loin de la fumée et de la cendre.

Parcours de même par la pensée d'autres objets et tu trouveras qu'ils recèlent tous, en grand nombre, des éléments de diverses formes.

Tu en vois qui ont à la fois et couleur, et saveur, odeur en même temps; tels sont surtout ces offrandes que présente aux dieux une honteuse superstition. Il faut donc qu'ils se composent d'éléments à formes diverses. L'odeur en effet pénètre

en nous par une autre voie que le suc; le suc de même et la saveur ont une route à part pour s'introduire dans nos sens : d'où tu peux connaître qu'ils diffèrent par la forme de leurs éléments premiers. Des éléments à forme diverse se rencontrent donc dans un même assemblage, et c'est du mélange des principes que résultent les choses.

Bien plus, dans ces vers mêmes, tu vois nombre de parties élémentaires, de lettres, qui sont communes à bien des mots; et cependant ces vers, ces mots, tu dois bien convenir qu'ils sont diversement composés; non qu'il n'y entre que peu de ces éléments communs, non qu'il ne s'en puisse trouver deux où tous ces éléments soient semblables, mais parce qu'il n'arrive guère qu'il y ait entre les choses une absolue parité. C'est ainsi que dans d'autres choses, il y a et beaucoup d'éléments communs à beaucoup d'êtres divers et, pour chaque être, une somme différemment constituée de ces éléments. On peut donc le dire avec vérité, autre est la composition de la race humaine, autre celle des blés, celle des arbres.

Il ne faut pas croire cependant que tous les éléments puissent s'unir, et de toutes manières. On verrait alors se produire communément bien des monstres, des êtres moitié bête moitié homme, de grands rameaux poussant sur un corps vivant, des mélanges d'animaux terrestres et d'animaux

marins, des chimères à la noire bouche vomissant la flamme, que nourrirait la nature sur la terre propre à tout engendrer. Mais il est bien manifeste que rien de tout cela n'a lieu; nous voyons, au contraire, tous les êtres provenir d'une semence, d'une mère déterminée, avec la faculté de croître et de conserver leur espèce.

Et cet accroissement lui-même doit avoir lieu d'une manière déterminée. Dans chaque être s'introduisent, fournis par les aliments divers, les éléments qui lui sont propres; ils s'y unissent et accomplissent ensemble les mouvements convenables. Pour ceux qui lui sont étrangers, nous voyons la nature les rejeter sur la terre. Il y en a beaucoup d'imperceptibles que des chocs font sortir de notre corps; ceux-là n'ont pu, nulle part, s'unir à d'autres, participer aux mouvements d'où résulte la vie, l'existence de l'être animé.

Ne va pas croire que les êtres animés soient seuls assujettis à ces lois; il y a une règle qui fixe les limites de tous les êtres. Comme il ne se produit dans la nature entière que des êtres dissemblables, ils doivent résulter nécessairement de principes de figure dissemblable eux-mêmes : non qu'un petit nombre seulement de ces principes soient semblables entre eux, mais parce qu'entre tous il n'y a pas complète parité. Les semences des choses différant donc, il faut que diffè-

rent aussi les distances, les directions, les affinités, les pesanteurs, les chocs, les adhésions, les mouvements. Et c'est ainsi que les corps élémentaires distinguent non pas seulement les uns des autres les êtres animés, mais la terre de la mer, mais le ciel de la terre.

Voici encore des vérités recueillies par mon doux labeur. Reçois-les, Memmius. Il ne faut pas croire qu'ils tiennent leur blancheur de celle dont seraient doués leurs principes ces corps que tes yeux voyent blanchir; que ceux, qui t'apparaissent noirs, proviennent d'une noire semence; qu'autrement colorés, ils soient tels parce que leurs éléments matériels sont teints d'une couleur semblable. Les éléments matériels n'ont point du tout de couleur, de couleur pareille à celle des corps, ou qui en diffère. Peut-être te semble-t-il que sur des éléments de cette sorte l'esprit n'a point de prise? Ce serait t'égarer bien loin du vrai. Car, de ce que les aveugles de naissance, qui jamais n'ont vu la lumière du soleil, connaissent dès leur enfance, par le toucher seul, des corps auxquels ne s'est jamais ajoutée pour eux la couleur, on peut conclure qu'à notre connaissance peuvent arriver aussi des corps sans apparence colorée. Nous-mêmes enfin quand nous touchons quelque objet dans l'obscurité, nous ne le sentons point teint de quelque couleur.

Ce que les faits attestent invinciblement, je vais maintenant le prouver. Il n'y a point de couleur qui ne puisse se convertir en toute autre. Or des principes ne peuvent, en aucune manière, se comporter ainsi. Il faut qu'il reste quelque chose d'immuable pour que le tout ne soit pas entièrement réduit au néant. Car le changement qui fait sortir un être de ses limites est véritablement la mort de son état antérieur. Gardez-vous donc d'étendre la couleur aux semences des choses de peur de voir par là tout réduit au néant.

En outre, si l'on admet que la couleur n'appartient absolument point aux principes, doués seulement d'une diversité de figures au moyen desquelles ils engendrent des couleurs de toutes sortes et en varient les nuances ; si d'ailleurs on considère que, dans l'association des éléments primordiaux, sont de grande importance la nature de ceux auxquels ils s'unissent, la position qu'ils prennent, les mouvements qu'ils communiquent ou qu'ils reçoivent, on n'aura nulle peine à s'expliquer pourquoi ce qui tout à l'heure était noir peut tout à coup égaler le marbre en blancheur, comme la mer dont les flots quand le puissant souffle des vents les soulève, prennent la blanche couleur du marbre. On pourra dire, en effet, que ce que nous voyons noir, pour peu qu'il s'opère dans ses éléments matériels quelque mélange, quelque chan-

gement de disposition, quelque addition ou quelque retranchement, arrive aussitôt à nous paraître blanc. Que si, au contraire, les flots se composaient d'éléments azurés, il n'y aurait pas moyen qu'ils pussent blanchir ; car ce qui a la couleur de l'azur on aura beau l'agiter, on ne le fera jamais passer à la blanche couleur du marbre.

Ces éléments pourraient encore être teints de couleurs diverses qui, par leur réunion, donneraient à la mer le pur éclat d'une seule couleur, de même que d'un certain nombre de figures assemblées peut résulter la figure unique du carré. Mais alors, de même que dans le carré, nous distinguons les figures dont on l'a formé, de même, dans la mer, ou tout autre objet d'un seul et pur éclat, nous devrions distinguer la variété des couleurs primitives.

En outre la variété des figures n'est pas un obstacle à l'existence extérieure du carré, et celle des couleurs s'oppose à ce qu'un objet unique puisse briller d'un seul et même éclat.

Ainsi tombent les raisons par lesquelles on serait tenté d'attribuer aux éléments la couleur, puisque ce qui est blanc ne peut provenir d'éléments blancs, ce qui est noir, d'éléments noirs, mais sont un effet de leurs autres diversités. Et, quant à la blancheur, elle aurait certainement plus de penchant à naître de l'absence de toute couleur,

que de la couleur noire, ou de quelque autre qui lui serait contraire et hostile.

Ajoutons que les couleurs ne pouvant exister sans la lumière, ni les éléments se produire à la lumière, on doit en conclure que ceux-ci ne sont revêtus d'aucune couleur. Que serait dans l'obscurité une couleur qui change à la lumière, selon qu'elle est frappée, éclairée de ses rayons directs ou obliques. Ainsi, en effet se colore, à la lumière du soleil, le plumage des colombes, ce cercle qui couronne leur cou. Quelquefois il rougit comme le pyrope ; quelquefois on dirait qu'il mêle à son azur le vert des émeraudes. La queue du paon, quand un large flot de lumière y tombe, en reçoit aussi, selon la variété de ses expositions, des couleurs changeantes. Ces couleurs, c'est le rayon dont le corps est frappé qui les fait naître et l'on doit en conclure que, sans lui, il n'en serait pas de même.

Si la pupille reçoit un choc d'un certain genre, quand elle sent, comme on dit, la couleur blanche, et un choc d'un genre différent, quand elle sent la couleur noire ou quelque autre, si, d'ailleurs, ce qui importe dans les objets que l'on touche, ce n'est pas leur couleur mais leur figure, on peut conclure que la couleur n'est nullement nécessaire aux principes, que c'est par les diversités de leurs figures qu'ils produisent les diversités du toucher.

En outre, si à de certaines figures n'appartiennent pas essentiellement de certaines couleurs, et si, comme on le veut, tous les principes, de quelque manière qu'ils soient figurés, peuvent être colorés diversement, pourquoi ce que composent ces principes ne se teint-il pas pareillement de couleurs de toute sorte? Il devrait arriver que quelquefois des corbeaux aux blanches ailes en feraient jaillir, dans leur vol, une couleur blanche; que d'une noire semence se formeraient des cygnes noirs, ou de quelque autre couleur, ou même de couleurs bigarrées.

Autre raison : plus on divise en menues parcelles un objet quelconque, plus on peut voir sa couleur s'évanouir peu à peu et s'éteindre. C'est ce qui arrive quand l'or est découpé en très-petits morceaux. La pourpre de même, et la plus éclatante, si on en décompose fil par fil le tissu, perdra toute sa couleur. Par là on peut connaître que des moindres portions de la matière toute couleur s'exhalera, avant qu'elles se soient réduites aux premiers éléments des choses.

Enfin, puisque l'on convient que tous les corps n'envoyent pas des sons et des odeurs et qu'en conséquence, on n'attribue pas à tous cette propriété, on peut aussi conclure de ce que nos yeux ne sauraient les distinguer tous, qu'il y en a de dépourvus de couleur, comme d'étrangers à la pro-

duction de l'odeur et du son, et qu'un esprit pénétrant peut les concevoir à l'égal de ceux qui ne portent pas la marque des autres qualités.

Mais ce n'est pas seulement de couleur, garde-toi de le croire, que sont dépouillés les corps élémentaires ; ils ne participent pas davantage à la tiédeur, à la chaleur, au froid ; il y a chez eux stérilité de son, disette de saveur ; il ne s'en échappe point d'odeur qui leur soit propre. C'est ainsi, que pour composer ces aimables parfums, nectar embaumé des narines, qui se tirent de la marjolaine, de la myrrhe, du nard, il faut rechercher avant tout, autant que la chose est possible, une huile parfaitement inodore, qui n'affecte en rien l'odorat, pour que les senteurs mêlées, incorporées à sa substance ne s'altèrent point au contact de ses exhalaisons.

Par une raison semblable les éléments primordiaux ne doivent apporter à la formation des choses, ni odeur, ni son, et, de même, exempts comme on les sait être de toute émanation, aucune saveur quelconque, rien de froid, de chaud, de tiède. Tout ce qui, de sa nature, est mortel, en raison d'une nature, ou molle, ou friable, ou poreuse, tout cela il faut le séparer des principes, si l'on veut placer l'ensemble des choses sur un fondement immortel, où repose sa durée ; si l'on veut qu'il ne s'en aille pas tout entier au néant.

Maintenant, Memmius, il te faudra convenir que tout ce qu'on voit doué de sentiment provient d'éléments insensibles. C'est là une proposition que ne réfutent pas manifestement, contre laquelle ne s'élèvent pas, les faits qui sont à notre portée, que nous connaissons : au contraire, ils nous amènent comme par la main, ils nous forcent à croire que d'éléments insensibles, je le répète, s'engendrent tous les êtres animés.

On peut voir, en effet, que des vers se produisent, prennent vie dans la noire fange, dans la corruption contractée par la terre, quand des pluies hors de saison l'ont détrempée. On voit en outre chaque chose se convertir en une autre ; l'eau des fleuves, les feuillages, l'herbe des prairies en troupeaux ; les troupeaux en la substance de notre corps ; tandis que souvent de notre corps lui-même s'accroissent le corps et la force des animaux sauvages, des oiseaux à l'aile puissante. La nature convertit donc tous les aliments en corps vivants, elle en tire la sensibilité de tous les êtres animés ; à peu près comme elle développe en flammes le bois sec et change en feu toutes choses.

Tu vois de quelle importance sont l'ordre où s'arrangent les éléments primordiaux, la variété de leurs associations et de leurs actions réciproques.

Mais qui vient troubler, frapper ton esprit, et lui

fait chercher des raisons de ne pas croire que d'éléments insensibles puisse s'engendrer ce qui sent? ceci sans doute, que des pierres, du bois, de la terre même mêlés ensemble, ne sauraient produire sur-le-champ le sentiment et la vie. Ici il convient de te remettre en mémoire la règle que j'ai posée : ce n'est point, ai-je dit, de tous les éléments créateurs, indifféremment, que s'engendre ce qui est sensible, le sentiment : à cette œuvre importe, chez ceux qui sont appelés à la produire, leur grandeur, leur figure, leurs mouvements, leur ordre, leur situation, des conditions enfin qui ne se rencontrent aucunement dans ces morceaux de bois, ces mottes de terre, dont nous parlions : et cependant, ces objets eux-mêmes, quand la pluie les a putréfiés, font éclore des vermisseaux; parce que les éléments de la matière, troublés dans leur ordre primitif, par quelque circonstance nouvelle, s'associent de telle manière qu'il doit s'en engendrer des êtres animés.

Ceux qui veulent que d'éléments sensibles puisse se former ce qui sent, ceux-là, trop accoutumés à penser d'après autrui, en font des éléments de substance molle; car la sensibilité est liée aux viscères, aux nerfs, aux veines, toutes choses, à ce qu'il nous paraît, de substance molle et par conséquent mortelle.

Mais j'accorde que de tels éléments puissent du-

rer éternellement; encore faudra-t-il qu'ils sentent ou en qualité de parties, ou comme le tout que forment les êtres animés. Or, que des parties puissent sentir par elles mêmes, c'est ce qui n'est point admissible; car chacune reste étrangère à la sensibilité des autres, et séparés du corps la main, ou tout autre de nos membres, ne conservent plus de sensibilité.

Reste de les regarder comme semblables à ce tout que forme un être animé, vivant de même d'une sensibilité commune. Comment alors pourraient-ils garder le nom d'éléments primordiaux, éviter la route du trépas, étant de véritables animés, de même nature que ces êtres animés qui les contiennent et par conséquent condamnés à mourir.

Ils le pourraient, que de leur assemblage, de leurs combinaisons, il ne résulterait jamais qu'un peuple, une foule d'êtres animés, de même que des unions formées entre les créatures humaines, les animaux domestiques, les bêtes sauvages il ne s'engendre non plus autre chose que leur espèce. Ainsi, de toute manière, ils ne pourraient être sensibles autrement que nous.

Mais peut-être quittent-ils leur sensibilité propre pour en prendre une a tr Quel besoin, alors, de leur attribuer ce qu'on devait ensuite leur retirer? Enfin, c'était tout à l'heure notre refuge,

nous voyons les œufs se convertir en vivantes volatiles, les vermisseaux pulluler dans la terre putréfiée par des pluies hors de saison, et nous apprenons par là que d'éléments non sensibles peut s'engendrer la sensibilité.

Quelqu'un dira peut-être que si le sensible peut provenir du non-sensible, c'est seulement à la suite de quelques changements analogues à ceux qui précèdent l'enfantement. Il suffira de lui expliquer, de lui démontrer qu'il n'y a point d'enfantement sans un concours antérieur, point de changement sans une nouvelle combinaison des principes : dans aucun corps ne peut exister la sensibilité, avant la production de la vie elle-même. Or les particules matérielles sont éparses dans l'air, dans les fleuves, dans la terre, dans ce qui naît de la terre, et, lorsqu'elles se sont rencontrées, elle ne s'accordent pas tout aussitôt à exécuter en commun les mouvements qui doivent produire la vie et allumer le flambeau de cette sensibilité universelle, tutrice des êtres animés.

Qu'un être animé quelconque soit atteint par un choc au-dessus des forces de la nature, à l'instant il est terrassé et partout, dans son corps, dans son âme, se troublent les fonctions de la sensibilité. C'est que les rapports mutuels des principes ont été altérés, le mouvement de la vie empêché; tant qu'enfin, par suite de l'ébranlement des éléments

matériels dans tous les membres, se relâchent et se rompent les nœuds qui attachent l'âme au corps et que, dissoute, elle s'enfuit par toutes les issues. Car que peut faire un pareil choc? uniquement ébranler et désunir.

Il arrive aussi, qu'après un choc moins violent, les restes du mouvement vital persistent, et par cette persistance apaisent le trouble survenu, ramènent chaque chose dans ses voies, arrêtent dans le corps envahi le progrès de la mort, rallument la flamme presque éteinte de la sensibilité. S'il n'en était ainsi, comment, au seuil même du trépas, l'âme se rejetant en arrière, retournerait-elle à la vie, au lieu de suivre le mouvement qui déjà l'emportait.

Il y a douleur, quand les éléments de la matière sont violemment atteints dans les viscères de l'être animé, dans ses membres, troublés, ébranlés dans leurs retraites profondes; puis, quand ils retournent à leurs places, succède une douce impression de plaisir. On doit conclure que ces éléments primordiaux ne peuvent être affectés à part d'aucune douleur, d'aucun plaisir, puisqu'ils ne sont point composés de ces corps élémentaires, dont les mouvements, par leur nouveauté, sont accompagnés de souffrance, ou font goûter quelque douceur. Ils ne sauraient donc, en aucune façon être doués de sentiment.

Enfin, s'il est besoin, pour qu'un être animé puisse sentir, qu'on attribue le sentiment à ses principes, dans ceux de l'homme doit se trouver ce qui est propre à l'homme; comme lui donc ils ébranlent leur visage par la convulsion du rire ou l'arrosent de larmes, ils raisonnent sur les combinaisons des choses, ils s'inquiètent de connaître leurs éléments, car, semblables en tout aux mortels, ils sont eux-mêmes formés de parties élémentaires, et celles-ci d'autres à leur tour, sans que jamais vous puissiez arriver au terme. Je ne me lasserai point de les suivre en effet et toutes les fois que vous prêterez à des éléments la parole, le rire, la sagesse, je prétendrai, de mon côté, qu'ils les tiennent d'autres éléments doués de même. Que si c'est là bien évidemment une folie, un délire, si un être peut rire sans être formé d'éléments qui rient eux-mêmes, penser sagement, raisonner, s'expliquer doctement, sans que les éléments soient pour cela sages et diserts, pourquoi ce que nous connaissons pour êtres sentants ne résulterait-il pas d'un mélange d'éléments dépourvus de sensibilité?

Enfin c'est d'une céleste semence que nous tirons tous notre origine; tous, nous avons le même père; quand de là sont tombées les gouttes fécondes que reçoit la terre dans son sein maternel, elle conçoit, elle enfante les riantes moissons, les arbres fertiles, et le genre humain lui-même et toutes les

races animales; car elle leur offre des pâtures pour la nourriture de leurs corps, l'entretien de leur douce vie, la propagation de leur espèce. Aussi, est-ce à juste titre qu'elle a reçu le nom de mère. Ce qui était venu de la terre s'en retourne à la terre et ce qui était descendu de l'éther, les hautes régions du ciel le recueillent à leur tour. La mort en faisant périr les corps ne détruit pas leurs éléments matériels; elle en rompt seulement l'assemblage et les unit ensuite d'une autre sorte; par elle tout prend une forme nouvelle, tout change de couleur, d'apparence, tout reçoit le sentiment et à un certain moment le perd. Apprenez de là combien importent, dans l'association des éléments primordiaux, la nature de ceux auxquels ils s'unissent, la position qu'ils prennent, les mouvements qu'ils communiquent ou qu'ils reçoivent. Gardez-vous aussi de penser que ces corps primitifs ne soient point éternels, parce que nous les voyons flotter à la surface des choses, naître et puis tout à coup mourir. Dans nos vers même il n'est point indifférent à quelles autres lettres une lettre est jointe et dans quel ordre elles sont toutes disposées. Les mêmes caractères peuvent signifier le ciel, la mer, la terre, les fleuves, le soleil; ou bien encore les blés, les arbres, les animaux. S'ils ne sont pas tous semblables, ils le sont en grande partie, mais c'est leur position qui fait la différence

des mots. Il en est ainsi, dans ce qui concerne la matière, des distances, des directions, des affinités, des pesanteurs, des chocs, des adhésions, des mouvements, de l'ordre, de la situation, de la figure, qu'ils changeront, et les choses changent elles-mêmes.

Prête-moi maintenant, pour d'autres vérités, un esprit attentif et docile. Car c'est une chose bien nouvelle qui va tenter de s'approcher de ton oreille, c'est un bien nouveau spectacle qui va s'offrir à ton regard. Mais il n'est rien de si facile à croire qui d'abord ne paraisse incroyable; rien de si grand, de si merveilleux, qu'on ne s'accoutume, avec le temps, à moins admirer.

Et d'abord le brillant et pur azur de ce ciel, l'éclat que concentrent en eux ces astres errants, la lumière de la lune, la splendeur du soleil, tous ces objets, si maintenant ils commençaient d'être ou, pour la première fois, s'offraient tout à coup à la vue des mortels, y aurait-il rien qui dût nous paraître plus digne de notre admiration, rien qui nous eût été jusque-là plus inattendu, plus inespéré; non, rien je le pense, tant serait grande la merveille d'un tel spectacle ! Et cependant il n'est plus personne, qui par fatigue de le voir, par satiété, daigne aujourd'hui élever ses regards vers les régions célestes.

Ne va donc plus par le seul effroi de la nou-

veauté, rejeter loin de toi des idées, qu'il vaut mieux soumettre au jugement de ton esprit pénétrant; si tu les crois vraies rends-toi, autrement, arme-toi pour les combattre. L'esprit, en effet, se demande ce qu'il y a dans cet espace qui s'étend à l'infini hors des limites du monde; il voudrait y faire pénétrer son regard, y atteindre par son libre élan.

D'abord, d'aucun côté, ni à droite, ni à gauche, ni en haut, ni en bas, nulle part enfin, nous ne rencontrons de terme, je l'ai enseigné; la chose d'ailleurs parle d'elle-même, la notion de l'infini se révèle avec clarté. Or, on ne doit point regarder comme vraisemblable, l'espace s'étendant ainsi de toutes parts, sans aucunes limites, et des corps élémentaires y volant, en nombre innombrable, en quantités immenses, dans tous les sens, animés d'un mouvement éternel, que ce globe terrestre, ce ciel aient été seuls créés, qu'ailleurs tant de matière soit restée oisive, quand surtout notre monde n'est l'ouvrage que de la nature, quand c'est uniquement par une multitude de rencontres fortuites et diverses que les principes des choses se sont assemblés, sans dessein, sans plan, au hasard, et par ces subits assemblages ont commencé les grands objets que nous voyons, la terre, la mer, le ciel, les espèces animales. Je ne puis donc trop le répéter : force est d'avouer qu'ailleurs encore

existent des composés matériels semblables à celui-ci, à ce monde qu'embrasse, qu'étreint le vaste éther.

En outre, quand la matière afflue, qu'un lieu est là prêt à la recevoir, qu'il n'y a en elle, ni hors d'elle, rien qui lui fasse obstacle, elle doit opérer et ses combinaisons s'accomplir. Si donc les germes sont en si grande abondance que les jours réunis de tous les hommes ne suffiraient pas pour les compter, si la nature a toujours le pouvoir de les concentrer où il lui plaît, comme elle a fait pour notre monde, il faut bien avouer que dans d'autres régions de l'univers il existe d'autres globes avec une même variété de races humaines, d'espèces animales.

Ajoutez que dans le grand tout il n'est rien qui soit unique, unique à naître, unique à croître ; rien qui n'appartienne à quelque classe, qui n'y ait bien des semblables. Et d'abord quant aux animaux vous saurez distinguer la race des bêtes sauvages errant sur les montagnes, l'espèce humaine avec sa double forme, le muet troupeau qui porte écailles, et tout ce peuple ailé qui vole. Vous arriverez ainsi à convenir que ni le ciel, ni la terre, ni le soleil, ni la lune, ni la mer, que rien enfin de ce qui est, n'est unique, mais existe en nombre innombrable. Et en effet, ces choses-là ne doivent pas moins arriver à la borne inébranlable

de la vie, elles n'ont pas moins pris naissance, que toutes les espèces animales où tant d'êtres pareils abondent.

Si vous arrivez à l'intelligence de ces vérités, la nature vous semble aussitôt affranchie, soustraite au joug de maîtres tyranniques, accomplissant tous ses actes d'elle-même et sans les dieux. Car, j'en atteste ces êtres saints eux-mêmes, ces dieux à l'inaltérable paix, jouissant, pendant toute la durée des âges, d'une existence paisible et sereine, qui d'entre eux pourrait régir le grand tout, tenir dans ses mains puissantes les rênes de l'infini, faire tourner à la fois tous les cieux, échauffer des feux de l'éther toutes les terres fertilisées, être à tous les instants, dans tous les lieux, présents et disponibles, voiler de nuages la sérénité du ciel, l'ébranler par de sourds roulements, enfin lancer la foudre, faisant parfois crouler ses propres temples, ou bien égarant dans un désert sa colère et ses traits, ses traits qui bien souvent passent à côté des coupables, pour aller frapper des innocents.

Depuis le temps où le monde a pris naissance, où un premier jour s'est levé pour la mer, pour la terre, pour le soleil, à la masse des êtres divers sont venus s'ajouter du dehors bien des corps élémentaires, bien des semences, émissions du grand tout ; par là, et la mer et la terre ont pu s'accroître, la demeure céleste s'étendre, et mettre un inter-

valle entre sa route et la terre, l'air enfin s'élever. Car les corps élémentaires arrivant de tous les points de l'espace et, dans leurs rencontres, s'unissant aux corps de leur espèce, sont ainsi distribués entre les êtres auxquels ils conviennent. L'humide vient trouver l'humide; ce qui est terreux la terre; le feu alimente le feu; l'éther, de même, augmente l'éther; et, de cette manière, toutes choses sont amenées au terme de leur accroissement par la souveraine ouvrière, la nature créatrice. Il en est ainsi quand les principes de vie reçus par les veines n'excèdent point ceux qui s'en écoulent, qui s'en échappent. Alors doit s'arrêter le progrès de chaque être et la nature, elle-même, mettre un frein à la vertu puissante par laquelle elle s'accroît.

Car les êtres, quels qu'ils soient que tu vois grandir, et, dans un joyeux essor vers leur accroissement, monter peu à peu les degrés de l'âge adulte, absorbent en eux plus de corps élémentaires qu'ils n'en expulsent, tant que la nourriture s'introduit avec facilité dans les veines, tant que les tissus ne sont point assez lâches pour donner lieu à beaucoup de pertes, à une dépense de la vie plus forte que son entretien. Qu'il s'écoule, qu'il s'échappe des êtres beaucoup de corps élémentaires, c'est une vérité à laquelle il faut bien se rendre; mais un plus grand nombre doit s'y

agréger, tant qu'ils n'ont pas touché au dernier sommet de leur développement. Vient ensuite, peu à peu, avec le cours de l'âge une altération de la vigueur juvénile, un temps de sénile épuisement. Plus un être a d'ampleur, quand il cesse de croître, plus il s'étend en tout sens, et plus il disperse et perd de ses parties. La nourriture ne se distribue plus aussi facilement dans ses veines, et ce qui s'exhale abondamment de sa substance, il n'a plus de quoi y suppléer. C'est une nécessité qu'il périsse, raréfié par un continuel écoulement, succombant sous des chocs extérieurs; puisque, d'une part, à un grand âge manquent à la fin les aliments, et que, d'une autre, il n'est rien dont les chocs du dehors, sans cesse répétés, ne viennent à bout, et que leur hostilité ne dompte.

C'est ainsi qu'eux-mêmes, ces remparts qui forment la vaste enceinte de notre monde, ils succomberont à un dernier assaut, et tomberont en poussière. Toutes choses se réparent, se renouvellent par la nourriture, c'est par la nourriture que tout est étayé, soutenu. Vaine ressource, quand les veines ne reçoivent plus ce qui serait nécessaire, que la nature ne le fournit plus.

Notre âge est désormais sans force; la terre épuisée donne à peine naissance à quelques faibles animaux, elle qui a fait naître autrefois toutes les espèces et enfanté de si grands corps. Car, les

races mortelles, ce n'est pas, je pense, une chaîne d'or qui du ciel les a fait descendre sur la terre; ce n'est pas non plus la mer, avec ses flots, battant les rochers du rivage, qui les a créés; la terre les a engendrés, cette même terre qui de son sein les nourrit. N'est-ce pas elle aussi qui a produit pour les mortels les riantes moissons, les abondants vignobles, qui leur a préparé une douce pâture dans ces aimables fruits, que maintenant tous nos travaux peuvent à peine faire croître? Nous fatiguons nos bœufs, nous épuisons les forces de nos laboureurs, recevant à peine, de nos champs paresseux, ce qui peut nous suffire. Tant dépérissent les productions de la terre, tant elles ont besoin pour croître de notre travail! Désormais le vieux laboureur, secouant la tête et soupirant, se plaint que trop souvent ses peines soient perdues; il compare le temps présent au temps passé, et porte envie au sort de son père. Et cet autre qui se fatigue à cultiver une vigne vieillie, il s'en prend au changement des temps, fatiguant le ciel de ses prières. Il ne cesse de redire combien les hommes d'autrefois, remplis de piété, trouvaient facilement à vivre dans de petits champs, alors que la terre se partageait entre tous par portions plus étroites. Il ne voit pas que peu à peu tout défaille, tout va vers le brancard funèbre, cédant à la fatigue de l'âge.

LIVRE III

Toi qui, dans de si profondes ténèbres, as pu élever le premier un si brillant flambeau, éclairant les vrais biens de la vie, je te suis, honneur de la race grecque ; j'imprime mes pas sur tes traces ; non pour te disputer le prix, je n'ai pas ce désir, mais dans l'ardeur de t'imiter. L'hirondelle lutterait-elle contre le cygne ; et le tremblant chevreau prétendrait-il égaler dans la carrière le fort élan du coursier ? Tu es l'inventeur, ô père, et tu nous aides, en père, de tes enseignements ; c'est dans tes écrits, grand homme, que, semblables aux abeilles butinant partout dans les bois fleuris, nous recueillons en abondance ces paroles d'or, ces paroles dignes d'une éternelle vie.

A peine ta raison, élevant sa grande voix, a-t-elle commencé d'exposer ce système de la nature, produit d'une divine intelligence, que les terreurs de l'âme s'enfuient, que les remparts du monde reculent, que dans l'espace agrandi je vois s'accomplir tous les phénomènes. A mon regard apparaît l'essence des Dieux, et leurs demeures paisibles,

que n'agitent point les vents, que ne noyent point les pluies, où ne fondent point les blancs tourbillons de la neige et les âpres et durs frimas, qu'enveloppe un éther sans nuage, où se répand à flot une lumière riante. La nature leur y prodigue tous les biens, et rien jamais n'y altère la paix de leur âme. Mais nulle part je ne découvre le séjour de l'Achéron. La terre n'arrête point mes regards et ne leur dérobe point la vue de ce qui se fait sous nos pieds dans l'espace. A de tels objets, une volupté divine, une sainte horreur me possèdent, tant de toutes parts se découvrent à moi avec clarté, dévoilés par ton génie, les secrets de la nature!

Je t'ai enseigné quels sont les premiers éléments des choses ; combien divers de formes, ils volent d'eux-mêmes dans l'espace, animés d'un mouvement éternel, de quelle manière enfin peut en résulter tout ce qui existe. Ces sujets traités, c'est la double nature de l'âme que je dois d'abord éclaircir dans mes vers. Il faut avant tout mettre dehors, chasser cette peur de l'Achéron, qui trouble la vie humaine jusque dans ses profondeurs, qui y répand partout les sombres teintes de la mort, qui n'y laisse subsister aucune volupté pure.

Sans doute il en est qui disent, qui répètent qu'il nous faut craindre, en cette vie, les maladies et l'opprobre, et non, après la mort, le tartare ; qu'ils

connaissent la nature de l'âme, qu'ils savent qu'elle se compose de sang, ou bien encore d'air, selon leur caprice, qu'ils n'ont donc nul besoin de nos enseignements. Mais vous pouvez bien voir que tout cela, s'ils le proclament, c'est par vanité plutôt que par conviction. Ces mêmes hommes, chassés de leur patrie, exilés loin de la vue de leurs semblables, flétris par de honteuses imputations, affligés de mille peines, ils vivent pourtant, et en quelque lieu qu'ils portent leur misère, ils offrent aux morts des sacrifices funèbres, immolent sur leurs tombeaux de noires brebis, adressent aux dieux mânes des offrandes ; et plus l'existence leur devient amère, plus leur esprit se tourne vers la superstition. Aussi est-ce dans le danger, dans le malheur qu'il faut considérer l'homme, et à cette épreuve qu'on peut juger de lui. Car alors ce sont de véridiques paroles qui s'échappent du fond du cœur, alors tombe le masque, et persiste la réalité.

Enfin, l'avarice, le désir aveugle des honneurs, qui forcent les misérables humains à franchir les limites du juste, quelquefois à devenir les associés, les ministres du crime, à s'épuiser en efforts et le jour et la nuit pour surnager, et atteindre au faîte de la puissance, ces passions, plaies de la vie, c'est en grande partie, l'effroi causé par la mort qui les nourrit. Et, en effet, le hideux mépris, la poignante détresse, semblent placés hors des douceurs, de la

sécurité de la vie, arrêtés pour ainsi dire aux portes mêmes de la mort. C'est pour les fuir, sous l'empire d'une vaine terreur, c'est pour s'en tenir loin, bien loin, qu'on voit les hommes grossir leur bien au prix du sang versé dans la guerre civile, doubler avidement leurs trésors, en entassant meurtre sur meurtre, suivre avec joie, les cruels ! les funérailles d'un frère, se garder, tout tremblants, de la table de leurs proches.

Une raison semblable fait naître souvent de la même crainte la dévorante envie. Avoir devant les yeux cet homme puissant, le voir marcher dans son éclat, dans sa gloire, tandis que soi, il faut se traîner dans l'obscurité et dans la boue; voilà quelles sont leurs plaintes. Aussi en est-il qui périssent pour des statues, pour un nom. Il en est même, parmi les humains, qui par horreur de la mort, conçoivent l'ennui de la vie, le dégoût de la lumière, et, le cœur plein de tristesse, s'assurent de leur propre main le trépas. Ils oublient que la source de leurs soucis c'est précisément cette crainte; qu'elle attaque la pudeur; qu'elle relâche et rompt les liens de l'amitié; qu'elle tend, en un mot, à détruire toute piété. Car si les hommes trahissent leur patrie, leurs parents, ce qui devrait leur être cher, c'est souvent par envie d'échapper au séjour de l'Achéron. Car de même que les enfants tremblent dans l'obscurité et s'y effrayent de

toutes choses, ainsi, nous-mêmes, au grand jour, nous redoutons ce qui n'est pas plus redoutable que les objets de leurs nocturnes alarmes. Or, ces terreurs de l'âme, ces ténèbres, il faut pour les dissiper, non pas les rayons du soleil, les traits lumineux du jour, mais l'image fidèle de la nature, les vues de la raison.

Je dirai d'abord que l'esprit (*animus*), ou, comme nous l'appelons encore, l'intelligence (*mens*), où réside le conseil, le gouvernement de la vie, est partie de l'homme non moins que sont parties de l'animal les mains, les pieds, les yeux.

Bon nombre de philosophes, cependant, ont pensé que l'esprit n'a point dans le corps de place déterminée, que c'est une disposition vitale du corps entier, une harmonie disent les Grecs, quelque chose qui nous fait vivre et sentir, mais qui n'a point de place à part. On parle de la santé sans en faire une partie du corps bien portant; de même, ces philosophes n'assignent point à l'esprit de siége particulier : en quoi ils me semblent s'égarer beaucoup. Souvent la partie visible de notre corps est malade, tandis que sa partie cachée est en joie; d'autre part il arrive qu'avec la misère de l'esprit se rencontre la joie du reste de notre corps; comme chez un malade, le pied peut souffrir, dans le temps où la tête est sans souffrance.

En outre, quand au doux sommeil se sont abandonnés nos membres, que gît étendu, sans aucun sentiment, notre corps accablé, il y a cependant en nous quelque autre chose, qui dans ce moment est bien diversement agité, et où peuvent pénétrer tous les mouvements de la joie et les vains soucis du cœur.

Mais, je vais te le faire comprendre, l'âme elle-même (*anima*), réside dans nos membres, et ce n'est point une harmonie qui maintient l'existence du corps. Ne voit-on pas, d'abord, qu'après de graves mutilations, la vie s'y arrête encore, tandis que, d'autres fois, il suffit de quelques particules de chaleur échappées, d'un peu d'air exhalé par la bouche, pour qu'elle fuie de nos veines et abandonne nos os? Par là on peut connaître que tous les éléments matériels ne jouent pas en nous le même rôle, qu'ils n'y sont pas également les soutiens de la vie; que ceux-là surtout sont chargés de la retenir dans nos membres, qui sont des germes d'air et de chaleur. C'est donc la chaleur, c'est donc l'air qui sont dans notre corps les principes de la vie, et qui, au moment suprême, se retirent de nos membres mourants.

Ainsi donc, puisque et l'esprit (*animus*) et l'âme (*anima*) sont, pour ainsi dire, des parties de l'homme, renonce à ce nom d'harmonie, rapporté par les philosophes du bocage musical de l'Hélicon,

ou qu'ils ont tiré d'ailleurs, pour le transporter à ce qui n'avait point encore de nom propre. Mais, qu'importe son origine? Qu'ils le gardent; .oi, écoute le reste de mes enseignements.

Je dis maintenant que l'esprit et l'âme sont liés étroitement, et ne forment ensemble qu'une seule nature; mais la partie principale et maîtresse, qui domine dans tout le corps, est ce conseil appelé par nous du nom d'esprit, d'intelligence; il a son siége au centre, dans la poitrine; c'est là qu'il est fixé. Là en effet palpitent la peur, la crainte; et vers la même région se font sentir les chatouillements de la joie. Là donc est l'intelligence, là est l'esprit: le reste, l'âme, distribué dans tout le corps, obéit, et se meut au signal et par l'impulsion de l'esprit. Le premier peut seul penser à part, jouir à part, et cependant, nul ébranlement ne se faire sentir ni à l'âme, ni au corps. De même qu'en certain cas, notre tête, nos yeux, atteints par la douleur, souffrent en nous, sans que le corps tout entier éprouve de mal; de même quelquefois notre esprit souffre ou ressent de la joie, sans que le reste de l'âme, répandu dans les membres, soit accessible à aucune affection nouvelle. Mais quand l'esprit est ému d'une forte crainte, nous voyons que, par tous les membres, ce sentiment se communique à l'âme entière, qu'il se produit, dans tout le corps, des sueurs, de la

pâleur, que la langue est comme brisée et la voix mourante, qu'un voile s'étend sur les yeux que des sons confus retentissent aux oreilles, que es membres défaillent. Enfin ne voyons-nous pas que par suite des terreurs de l'esprit, il arrive aux hommes de tomber; d'où l'on peut facilement reconnaître que l'âme est unie à l'esprit, et que si elle reçoit le choc de l'esprit, à son tour elle s'en va frapper le corps.

Cela nous apprend encore que l'esprit et l'âme sont de nature corporelle. On les voit provoquer l'action des membres, arracher le corps au sommeil, faire changer le visage, régir, diriger à leur gré l'homme entier, toutes choses qui ne peuvent avoir lieu sans le tact, comme le tact sans le corps. N'est-on pas contraint d'avouer que corporelle est la nature et de l'esprit et de l'âme?

En outre, qu'avec le corps souffre l'esprit, que le corps et l'esprit sentent de concert, c'est ce qu'on peut voir. Si, sans atteindre la vie, un trait, violemment lancé, pénètre, à travers les os et les nerfs, jusque dans les membres, alors, cependant, succèdent une langueur, un affaissement du corps allant chercher la terre, qui ne sont pas sans douceur; puis, une fois à terre, un trouble qui naît dans l'esprit et, par moments, une intention confuse de se relever. Il faut donc que la nature de l'esprit soit corporelle, puisque les traits

qui frappent le corps le font souffrir lui-même.

Maintenant, cet esprit, quelle sorte de corps a-t-il, quelle en est la composition, je vais encore te l'expliquer.

J'affirme d'abord qu'il est très-subtil, fait de particules très-déliées. Pour s'en convaincre, il suffit de le considérer avec attention. Nul acte ne semble égaler en rapidité ceux qu'il se propose et qu'aussitôt il accomplit; il se meut donc plus vite que tout ce dont nos yeux peuvent avoir connaissance. Mais, pour qu'il soit d'une telle mobilité, il doit se composer d'éléments très-arrondis, très-déliés, que la moindre impulsion puisse mettre en mouvement. Il suffit de la moindre impulsion pour que l'eau s'ébranle et coule, parce que ses éléments roulent avec facilité et sont fort petits; mais le miel est d'une nature plus épaisse, d'une fluidité lente, plus paresseuse, d'un écoulement plus difficile, parce que la matière en est plus serrée, plus compacte, se composant de particules moins lisses, moins fines, moins arrondies. Un léger souffle, qui semble comme suspendu dans l'air, fait couler et dissipe l'amas des graines du pavot; il ne peut rien sur un monceau de pierres, ou sur un faisceau de lances. Plus donc les corps élémentaires sont petits et lisses, plus ils ont de mobilité. Au contraire les plus pesants, les plus anguleux se trouvent aussi les plus consistants.

Concluons que l'esprit étant, comme on en peut juger, singulièrement mobile, il doit nécessairement être composé de corps élémentaires petits, lisses, arrondis; vérité dont la connaissance, mon cher Memmius, te sera, en bien des cas, utile et opportune.

Voici encore qui nous fait voir combien léger est son tissu, combien il lui faut peu de place pour qu'il puisse s'y condenser: quand l'inaltérable repos de la mort s'est emparé de l'homme, son corps, d'où l'esprit et l'âme se sont retirés, ne semble avoir rien perdu, ni quant à l'apparence, ni quant à la pesanteur. Il ne s'y trouvait rien que la mort ne représente, sauf le sentiment de la vie et la chaleur.

Il faut donc que l'âme partout répandue en nous, étroitement liée à nos veines, à nos viscères, à nos nerfs, résulte d'éléments très-petits, puisqu'après sa retraite totale, les lignes extérieures, la coupe du corps demeurent intactes, que rien ne manque à son poids.

Ainsi quand la fleur odorante de Bacchus s'est évaporée, que la douce vapeur d'un parfum s'est dissipée dans les airs, que quelque suc est sorti d'un corps, l'objet lui-même n'en paraît pas moindre, ni son poids diminué. C'est qu'un grand nombre d'éléments subtils composent, dans tous les corps, ces sucs et ces odeurs.

Je le répète donc, il faut penser que l'esprit et l'âme proviennent de minimes éléments, puisque leur fuite hors du corps ne lui enlève rien de son poids.

Ne croyons pas cependant que leur nature soit simple. Au moment de la mort un faible souffle nous abandonne; il est mêlé de chaleur, et cette chaleur entraîne avec soi de l'air; car il n'est point de chaleur à laquelle de l'air ne se mêle: rare comme est la chaleur, elle doit dans ses interstices donner place aux mouvements d'un grand nombre d'éléments aériens.

Nous arrivons donc à reconnaître que la nature de l'âme est triple. Ce n'est pas assez toutefois de ces trois choses pour créer le sentiment; la raison, chez ceux qui pensent, n'admet point qu'aucune d'elles puisse donner naissance aux mouvements de la sensibilité. Une quatrième doit lui être ajoutée; mais elle n'a point de nom : rien de plus mobile, de plus délié, et dont les éléments soient plus petits et plus lisses. C'est elle qui, la première, distribue dans les membres les mouvements de la sensibilité; la première, en effet, elle s'ébranle à cause de l'extrême petitesse de ses principes; d'elle reçoivent leur mouvement la chaleur, le souffle invisible, l'air; par elle tout est mis en action, le sang s'anime, les viscères s'émeuvent, au fond des os et jusque dans leur moelle est res-

senti ou le plaisir, ou l'affection contraire. Mais il n'est pas ordinaire que la douleur pénètre jusque-là; la cuisante souffrance ne s'y peut introduire que tout ne se trouble; tant qu'enfin la place manque à la vie et que les éléments de l'âme s'échappent par toutes les issues du corps. C'est la plupart du temps à la surface que s'arrêtent les mouvements douloureux, et voilà ce qui nous permet de conserver l'existence.

Maintenant, comment se mêlent ces principes, comment de leur arrangement résulte la vivante unité de l'âme, c'est ce que je voudrais expliquer, retenu malgré moi par l'indigence de notre langue. J'y toucherai cependant, selon mon pouvoir, sommairement.

Les éléments primordiaux, dans leurs mouvements, s'entre-croisent de telle sorte qu'aucun ne peut exister à part, agir isolément : ils sont comme les forces diverses d'un seul corps. C'est ce qu'on peut voir chez tout être animé : il y a odeur, chaleur, saveur, et pourtant de tout cela résulte l'ensemble d'un seul corps. C'est ainsi que la chaleur, l'air, le souffle invisible, forment par leur mélange une seule substance, et aussi cette force mobile de laquelle part le mouvement qui leur est distribué, par qui naît et se propage la sensibilité.

Cette partie de notre nature est profondément

cachée, enfouie en nous; il n'y a rien par delà, rien au-dessous, dans tout notre corps; c'est vraiment, comme l'âme de l'âme. De même que parmi nos membres et tout notre corps se mêlent, se cachent ces forces que nous nommons esprit et âme, formées qu'elles sont d'un petit nombre de corpuscules; de même cette autre force sans nom, que composent des éléments si subtils, nous est cachée; c'est comme l'âme de l'âme, qui règne sur tout le corps. Il faut que, de même, le souffle, l'air, la chaleur, confondus dans nos membres y agissent en commun: mais, parmi ces principes, tel doit être subordonné, tel autre prévaloir, pour que de tous résulte une certaine unité, pour que, par une action séparée, la chaleur, le souffle, l'air, ne fassent point périr la sensibilité, ne rompent point le faisceau de la vie.

Il y a dans l'âme de cette chaleur dont elle s'empare quand, livrée à la colère, elle semble tout à coup bouillonner, et que par le terrible éclat des yeux se montre son ardeur. Il s'y trouve aussi beaucoup de ce vent froid, compagnon de la crainte, qui fait frissonner, trembler les membres. Il s'y trouve de cet air plus paisible qui produit la tranquillité du cœur et la sérénité du visage. Mais la chaleur domine chez ces âmes violentes, emportées, qui s'abandonnent facilement aux bouillonnements de la colère; tels sont surtout les

terribles lions, dont la poitrine semble se rompre, brisée par les rugissements, et qui ne peuvent y contenir les flots soulevés de leur fureur. L'âme des cerfs tient plus du vent, et elle en fait pénétrer plus vite le souffle glacé dans leurs entrailles, et de là dans les membres qu'il rend tout tremblants. Pour le bœuf, un air plus paisible l'anime; jamais la torche fumante de la colère, secouée en son âme, n'y répand ses noires vapeurs ; jamais non plus les traits glacés de la peur ne l'engourdissent; sa nature tient le milieu entre les cerfs et les lions.

Il en est ainsi des hommes; l'éducation peut les polir, mais sans effacer l'empreinte dont le naturel de chacun fut d'abord marqué. Ne croyez pas qu'on réussisse si bien à extirper les dispositions mauvaises, que l'un ne reste toujours sur la pente qui l'entraîne à la colère, que l'autre ne se laisse trop vite surprendre par la crainte, qu'un troisième n'ait trop de facilité à s'accommoder des choses. En beaucoup d'autres points, des différences nécessaires distinguent les divers naturels avec les mœurs qu'ils amènent. Je ne puis en exposer maintenant les causes secrètes, ni trouver des noms pour tant d'éléments et de figures, principes de toutes ces diversités.

Il est une chose dont je crois cependant pouvoir répondre. Ces traces du naturel primitif, que les

préceptes de la raison ne font point entièrement disparaître, s'affaiblissent cependant à un tel point que rien ne nous empêche de mener, si nous le voulons, une vie digne des dieux.

L'âme, ainsi faite, est contenue dans le corps tout entier. Elle-même est la gardienne du corps, le principe de sa vie. Tous deux tiennent à des racines communes, ne peuvent, sans périr, être séparées. Si d'un grain d'encens on ne peut extraire son odeur, sans que sa nature même ne soit détruite, on ne peut non plus retirer l'esprit et l'âme du corps que le tout ne se dissolve, tant ils sont, dès l'origine, par l'entrelacement de leurs principes confondus dans une destinée commune. Il ne paraît pas que, sans leur aide mutuelle, ou le corps, ou l'âme puissent sentir, c'est le concert de leurs mouvements qui entretient en nous la flamme de la sensibilité.

En outre, on ne voit pas que, par sa vertu propre, le corps naisse, croisse, et dure après la mort. L'eau peut bien perdre la chaleur quelle a reçue, sans pour cela être détruite, sans cesser d'être ; mais le départ de l'âme ne saurait être de même supporté par les membres qu'elle abandonne. Une fois séparés d'elle, ils se corrompent, ils périssent dès le commencement même de leur existence commune, dans le sein maternel. Le corps et l'âme se sont si bien accoutumés ensem-

ble aux mouvements de la vie, que leur séparation ne peut avoir lieu sans dommage, sans ruine. D'où l'on peut juger qu'associés pour ce qui regarde leur conservation, ils sont associés aussi quant à leur nature.

Au reste, si quelqu'un refuse au corps la faculté de sentir, et croit que l'âme, répandue dans le corps entier a seule la charge de ces mouvements appelés par nous sensibilité, il combat contre l'évidence, contre la vérité. La faculté de sentir du corps, qui la démontrera, sinon ce que fait voir, ce qu'enseigne le fait même? Mais, l'âme partie, le corps est partout privé de sentiment; sans doute: il perd, pendant la vie, ce qui ne lui est point propre, et il a bien d'autres choses encore à perdre quand il est chassé de la vie.

Dire que les yeux ne voient aucune chose, mais que passe par eux, comme par une porte ouverte, le regard de l'âme, c'est avancer une chose qu'il est difficile d'admettre, ce qu'ils sentent eux-mêmes conduisant à une opinion contraire. Ce qu'éprouvent les yeux, en effet, nous contraint de rapporter la vue à l'organe même, surtout quand il ne peut supporter un éclat trop vif, qu'il en est blessé. Pour une porte, rien de semblable; qu'on l'ouvre pour regarder au dehors, elle n'éprouve point de souffrance. En outre, si nos yeux étaient pour notre âme comme des portes, sans yeux, sans

ces portes incommodes, elle devrait mieux voir encore.

Vous ne pourriez ici recourir à cette proposition du sage Démocrite, qui accouple un à un les principes du corps et les principes de l'âme, faisant résulter de leur action réciproque le concert de nos organes. Outre que les parties élémentaires de l'âme ont un volume beaucoup moindre que celles dont se compose le corps, elles leur cèdent aussi quant au nombre, et sont dispersées çà et là dans les membres. Voici donc tout ce qu'on a le droit d'assurer; aussi petits que sont les corpuscules dont le choc peut exciter en nous les mouvements de la sensibilité, aussi grand est l'intervalle qui sépare de cette impression les éléments de l'âme.

Nous ne sentons point en effet la poussière qui s'attache à notre corps, la craie qui s'applique à nos membres. Nous traversons, sans les sentir, le brouillard de la nuit, une toile d'araignée tendue sur notre passage et dont les fils nous enveloppent. Que sur notre tête tombe la dépouille flétrie de l'insecte, une plume d'oiseau, la fleur volante du chardon, ces objets dont la chute est si lente et le poids si léger, nous ne les sentons point. Il en est de même des petits animaux qui rampent à la surface de notre corps, de la mouche qui s'y promène, sans que le mouvement de leurs pieds, sans

que la trace de leurs pas nous soient sensibles. Il faut qu'en nous soient remués bien des éléments corporels, avant qu'ébranlés à leur tour, puissent ressentir l'impression les éléments de l'âme mêlés au corps dans tous nos membres; avant qu'ils puissent, à travers de tels intervalles, se rencontrer, se heurter, et tour à tour se réunir et se séparer.

C'est l'esprit (*animus*) qui surtout maintient les barrières de la vie; il a sur la vie plus de souveraineté que l'âme (*anima*). Sans l'esprit ne peut s'arrêter un moment dans nos membres une seule parcelle de notre âme; elle le suit, compagne fidèle, dans sa fuite, se dissipe avec lui dans les airs, abandonnant le corps à la glace du trépas. Mais celui-là demeure encore dans la vie, chez qui l'esprit est demeuré, quand bien même le fer aurait retranché quelques-uns de ses membres. Mutilé dans son corps, dans son âme, séparé d'une partie de lui-même, il vit encore, il respire l'air qui entretient la vie. L'âme a beau lui être enlevée, non pas entièrement, mais pour une forte part, il peut encore s'arrêter dans la vie, s'y attacher. C'est ainsi qu'après une blessure qui a déchiré tout le contour de l'œil, si la pupille est restée sans atteinte, la faculté de voir conserve sa vie, sa puissance; il faut seulement que le globe n'ait pas été assez complétement endommagé pour

que la pupille elle-même demeure séparée, isolée, ce qui ne pourrait avoir lieu sans la perte de tout l'organe. Mais que cette petite partie de l'œil qui en occupe le centre soit offensée, aussitôt la lumière meurt et les ténèbres suivent, quand bien même le globe, encore intact, conserverait son éclat. C'est par des liens de cette sorte que sont toujours unis l'âme et l'esprit.

Maintenant, Memmius, pour te faire connaître que chez les êtres animés, naissent et meurent également et les esprits et les âmes fragiles, je continue d'ordonner les vérités, conquête de mon doux labeur, dans des vers que je voudrais dignes de toi. Mais désormais, l'âme et l'esprit, comprends-les sous un même nom ; s'il m'arrive de dire, pour la commodité du langage, que l'âme est mortelle, souviens-toi que je le dis aussi de l'esprit ; puisqu'à cet égard, ils se tiennent et ne font qu'un.

D'abord il faut nous souvenir que l'âme, substance subtile, est faite de corpuscules beaucoup plus petits que ceux de l'eau, du brouillard, de la fumée. Car elle l'emporte de beaucoup en mobilité, pouvant être remuée par le moindre choc ; elle l'est bien par les images de la fumée, du brouillard : il nous arrive, ensevelis dans le sommeil de voir en songe des autels d'où s'exhale la vapeur, d'où s'élève la fumée ; on ne peut douter

qu'il ne se produise en nous de tels simulacres.

Maintenant donc puisque tu vois l'eau s'échapper de toutes parts d'un vase rompu, le nuage et la fumée se dissiper dans les airs, tu dois croire que l'âme se répand aussi au dehors, et qu'elle est même beaucoup plus prompte à disparaître, à se résoudre en ses élements primitifs, une fois sortie de nos membres. Si notre corps qu'on peut regarder comme le vase où elle est contenue, ne peut, ébranlé par quelque choc violent, raréfié par l'appauvrissement du sang dans les veines, arrêter sa dispersion, comment l'air le pourrait-il davantage, l'air bien moins consistant que ne l'est notre corps?

Nous sentons, en outre, que l'âme s'engendre avec le corps, qu'avec lui elle croît, qu'avec lui elle vieillit. Les enfants n'ont que des membres délicats et débiles, une démarche incertaine, que suit aussi la faiblesse de la pensée. Bientôt, les forces se développant avec l'âge, l'intelligence elle-même s'étend, l'esprit acquiert de la vigueur. Puis, quand le corps s'ébranle aux violents assauts du temps, que s'émoussent ses organes et s'affaissent ses membres, alors le jugement chancelle, la langue s'égare avec la pensée, tout défaille, tout manque à la fois. Il faut donc que l'âme elle-même, que ce qui forme sa nature, se dissipe comme une fumée dans les airs; puisque nous voyons, je l'ai

montré, ces deux parties de notre être s'engendrer ensemble, croître ensemble, et succomber de même à la fatigue des ans.

Ajoutons ce fait bien sensible ; que si le corps peut être atteint de graves maladies, de pénibles souffrances, l'âme de son côté est en butte à de cuisants soucis, à la douleur, à la crainte ; elle doit donc elle-même avoir sa part de la mort.

Bien plus, dans les maladies du corps, l'esprit souvent s'égare hors de ses voies. Il est en démence, il délire ; quelquefois même, une lourde léthargie plonge dans un profond, un éternel sommeil, ce malade aux yeux appesantis, à la tête tombante : il n'entend plus les paroles, il ne distingue plus les traits de ceux qui l'entourent et le rappellent à la vie, les joues, le visage baignés de larmes. Il faut donc avouer que l'âme elle-même se dissout, puisque jusqu'à elle pénètre la contagion de la maladie. Car la maladie, la douleur, ce sont là les deux ouvriers de la mort. Bien des trépas déjà ont pu nous l'apprendre.

Enfin quand a pénétré jusqu'au cœur la force active du vin, que son ardeur s'est répandue dans les veines on voit suivre la lourdeur des membres, l'embarras des jambes qui vacillent ; la langue est engourdie, la pensée noyée et flottante, les yeux comme nageants ; ce ne sont que cris, hoquets, paroles injurieuses, désordres de même

sorte, suite de l'ivresse. Pourquoi? sinon parce que la violence du poison peut troubler l'âme elle-même dans le corps. Or les choses qui peuvent être troublées, empêchées, font assez voir par là, que si une cause plus puissante vient à les atteindre, elles devront périr, renoncer à l'existence.

Mais voici que, tout à coup, cédant à une atteinte violente de son mal, et comme frappé de la foudre, tombe à nos yeux un homme qui écume, qui gémit, qui tremble de tout son corps; sa langue délire, ses nerfs se tendent, ses membres se tordent, sa respiration est haletante, entrecoupée, des mouvements convulsifs l'agitent et le fatiguent. C'est que la violence du mal, se distribuant dans les membres, y poursuit l'âme qu'elle trouble, comme on voit, sur la mer écumante, les vents, de leurs souffles impétueux, faire bouillonner les flots. Or des gémissements sont arrachés au malade, parce que ses membres éprouvent de la douleur et surtout parce que les principes de la voix sont attirés, rassemblés, poussés en foule vers la bouche par la route qui leur est ordinaire et hors de l'enceinte qui les retient. Il y a délire, parce que l'esprit et l'âme sont profondément troublés, et, comme je l'ai montré, violemment séparés, arrachés l'un à l'autre par l'effet du même poison. Mais quand la cause de la maladie s'est retirée, que l'humeur malfaisante est rentrée dans son

secret asile, le malade alors se lève tout chancelant, il reprend ses sens peu à peu et rentre en possession de son âme.

Or donc, cet esprit, cette âme qui, dans le corps, sont ainsi ébranlés, misérablement déchirés, torturés par la maladie, pouvez-vous croire que, hors du corps, au sein de l'air, parmi les vents et les tempêtes, ils puissent prolonger leur existence?

Nous voyons d'autre part qu'on peut guérir l'âme, comme on guérit le corps malade, qu'elle même se prête aux soins de la médecine : cela aussi doit nous faire pressentir que la vie est mortelle. Il faut ou augmenter le nombre des parties, ou les disposer dans un autre ordre, ou enfin retirer du tout quelque chose, si l'on entreprend de changer l'âme, de modifier quoi que ce soit. Mais ce qui est immortel ne souffre ni transposition, ni addition de parties, ni écoulement quelconque de sa substance, car le changement qui fait sortir un être de ses limites est véritablement la mort de son état antérieur.

Ainsi l'âme, je l'ai montré, donne des signes de sa mortalité, et quand elle éprouve l'atteinte de la maladie, et quand elle reçoit les secours de la médecine. Ici la vérité fait partout face à l'erreur, sans lui laisser de retraite; elle la convainc par une double réfutation.

Enfin, nous voyons souvent l'homme s'en aller

peu à peu, perdre, membre à membre, le sentiment de la vie : ce sont d'abord, à l'extrémité des pieds, les doigts, les ongles qui deviennent livides, puis les pieds, les jambes qui meurent; et, enfin, le reste du corps que gagne de proche en proche, la trace glacée du trépas. Or l'âme étant elle-même sujette à cette mort partielle, et, dans aucun moment, ne se trouvant entière, doit être regardée comme mortelle. Peut-être penses-tu qu'elle peut faire retraite à travers les membres, se porter dans l'intérieur, s'y rassembler, enlevant au reste du corps, et concentrant en elle le sentiment. Mais alors ce lieu où auraient afflué en si grand nombre les éléments de l'âme, devrait être le siége d'une plus vive sensibilité. Comme nulle part ne se trouve de lieu pareil, il faut, je l'ai déjà dit, que l'âme en lambeaux se disperse au dehors. Elle meurt donc.

Je dis plus : on accorderait, ce qui est faux, que l'âme peut se retirer, se rassembler en quelque partie du corps chez les hommes privés par degrés de la lumière, et mourant en détail, il faudrait encore convenir qu'elle est mortelle. Peu importe qu'elle périsse dispersée dans les airs, ou qu'après sa retraite des divers points qu'elle occupait, après sa concentration, elle s'engourdisse ; puisque l'homme entier est de plus en plus abandonné du sentiment, de moins en moins pourvu de vie.

L'esprit étant une partie de l'homme et occupant dans l'homme une place déterminée ainsi que les oreilles et les yeux, que tous les autres sens qui gouvernent la vie, de même que ni la main, ni l'œil, ni le nez, une fois séparés de nous, ne peuvent sentir, ne peuvent être, abandonnés tout aussitôt à la corruption ; de même l'esprit ne peut être par lui-même, sans le corps, sans l'homme, sans le vase, pour ainsi dire, qui le contient; sans ce qu'on lui supposerait lié plus étroitement encore, puisqu'un lien intime lui rattache le corps.

C'est ensemble, par leur union, que le corps et l'âme fonctionnent et vivent.

L'âme ne peut accomplir sans le corps, toute seule, les mouvements de la vie, et, d'autre part, le corps ne peut sans l'âme subsister et sentir. De même qu'arraché en quelque sorte de sa racine, séparé du reste du corps, l'œil ne voit plus aucun objet, de même l'esprit et l'âme réduits à eux seuls ne peuvent rien. C'est que leurs éléments disséminés parmi les veines et les viscères, les nerfs et les os, sont maintenus par le corps entier et n'ont point la liberté de s'écarter à de grandes distances; ainsi enfermés ils exécutent les mouvements de la sensibilité, qu'ils ne sauraient, après la mort, chassés du corps, et dispersés dans l'air, exécuter de même, parce qu'ils ne sont plus maintenus

comme auparavant. C'est l'air qui engendre le corps et l'âme, s'il est donné à celle-ci de se conserver unie et de continuer les mouvements qui avaient lieu naguère dans les nerfs et dans le corps. Je le répète donc : l'enveloppe du corps une fois rompue et le souffle vital expulsé, il faut de toute nécessité que l'esprit se dissolve, et aussi l'âme; car leurs causes sont liées.

Enfin, le corps ne pouvant supporter le départ de l'âme sans tomber dans cette corruption qu'annonce une odeur fétide, doutez-vous que se retirant des profondeurs de notre être, elle ne se soit évaporée, dissipée comme une fumée ; que le corps ne soit ainsi tombé en ruine, parce que ses fondements avaient été ébranlés, l'âme s'écoulant à travers les membres, par tous leurs conduits sinueux, toutes leurs issues; qu'on ne puisse reconnaître à bien des indices que l'âme s'est échappée à travers les membres où elle était distribuée, et que déjà son concert était rompu dans le corps même, quand elle en est tombée, pour flotter au sein des airs?

Bien plus, quand l'âme n'a point encore passé les limites de la vie, il arrive cependant, assez souvent, qu'ébranlée par quelque cause, elle semble s'en aller, se détacher, membre à membre, du corps entier. Alors, comme au moment suprême, le visage est plein de langueur, le sang se

retire, tous les membres s'affaissent. C'est là l'état de celui qui se trouve mal, comme l'on dit, qui perd le sentiment, la connaissance, autour de qui tous s'empressent pour ressaisir et rattacher, s'il est possible, le dernier lien de la vie. Car, alors, et l'esprit et l'âme, par l'effet d'une violente secousse, défaillent avec le corps lui-même, de sorte qu'il suffirait d'une cause un peu plus forte pour en amener la dissolution.

Doutes-tu que l'âme, au sortir du corps, soit incapable, dans sa faiblesse, n'ayant plus d'abri qui la protége, plus d'enveloppe, de subsister, je ne dis point pendant toute la durée des âges, mais même un seul instant?

L'homme, au moment de la mort, ne sent pas son âme se retirer intacte de tout son corps, et d'abord remonter vers la gorge pour s'en exhaler. Il lui semble plutôt qu'elle a défailli aux points divers qu'elle occupait, avec les autres sens successivement dissous dans leur siége. Que si notre âme était immortelle, elle ne se plaindrait pas à la mort de sa dissolution; elle se réjouirait plutôt d'échapper à sa prison, de quitter son ancien vêtement, comme le serpent qui change de peau, comme le cerf qui renouvelle sa vieille et longue ramure.

Pourquoi la pensée, essence de l'âme, ne se produit-elle pas indifféremment dans la tête, dans les

pieds, dans les mains? pourquoi est-elle fixée chez tous les hommes dans un siége déterminé? Sinon parce qu'il y a pour chaque chose une place où elle peut naître, et, arrivée à l'existence, durer, de sorte que dans l'infinie variété de notre être l'ordre des parties ne s'intervertisse jamais. C'est ainsi que tout s'enchaîne invariablement : le feu ne se forme point dans l'eau, ni le froid dans le feu.

Si l'âme est immortelle et peut sentir séparée du corps, il faut, je pense, la supposer pourvue de cinq sens. Ce n'est pas autrement que nous concevons les âmes aux enfers, errant près de l'Achéron. Les peintres, les anciens poëtes les ont représentées pourvues de sens. Mais dans l'âme ne peuvent exister à part, sans un corps, des yeux, un nez, la main elle-même, la langue; l'oreille ne peut, seule, avoir la sensation de l'ouïe, ni être.

Nous sentons que tout notre corps est animé du sentiment de la vie, que l'âme y est partout. Or, si quelque atteinte subite pénètre dans son centre et le sépare en deux parties, il est hors de doute que l'âme sera tranchée, partagée du même coup. Mais ce qui peut être tranché et partagé n'admet point en soi d'éternité.

On dit que les chars armés de faulx, tout fumants de carnage, dans leur course rapide, tran-

chent les membres d'un coup si subit que ce qu'ils enlèvent et font tomber palpite encore à terre, tandis que l'âme, que l'homme lui-même, tant l'atteinte a été prompte, ne sentent point la douleur; qu'abandonnés à l'ardeur du combat, ils voudraient y mener ce qui leur reste du corps. Celui-ci ne sait pas que son bras gauche, avec son bouclier, vient d'être emporté, dans le tumulte de la mêlée, par les chars roulants, les faulx acérées; celui-là que sa main droite est tombée, comme il montait, comme il pressait l'assaut. Un autre, dont la cuisse a été coupée, fait effort pour se relever, et cependant les doigts de son pied mouvant s'agitent convulsivement sur le sol. C'est quelquefois une tête séparée d'un tronc encore chaud et vivant; elle garde elle-même l'apparence de la vie, elle tient ses yeux ouverts jusqu'à ce qu'en soient sortis les derniers restes de l'âme.

Bien plus, ce serpent qui se dresse, le dard vibrant et la queue menaçante, s'il vous plaît, vous armant du fer, de le séparer en deux et de mettre encore en pièces chacune des parties de son corps, vous verrez tous ces tronçons que vous venez d'abattre se tordre sur le sol et y distiller un sang impur; vous verrez la partie antérieure se renverser pour imprimer à l'autre sa morsure dans l'emportement de la douleur.

Dirons-nous que dans chacun des tronçons se

trouve une âme entière? Il s'en suivra qu'un seul animal renfermait dans son corps plusieurs âmes. Elle a donc été partagée cette âme qui ne faisait qu'un avec le corps. Tous deux doivent donc être regardés comme mortels, puisqu'ils souffrent également le partage.

En outre, si l'âme est de sa nature immortelle, et qu'au moment de la naissance elle se glisse dans le corps, pourquoi ne pouvons-nous rappeler la mémoire d'une vie antérieure, retrouver la trace d'actes précédemment accomplis? Car s'il s'est fait dans l'âme un tel changement que tout souvenir de ses actes passés lui soit échappé, un tel état, à mon sens, n'est pas bien loin de la mort. Il faut donc de toute nécessité convenir que cette âme, qui était auparavant, a péri, et que celle qui est dans le temps présent a été créée dans ce temps même.

Si c'est, le corps étant déjà formé, que l'âme entre en nous avec la vie, au moment où nous sommes mis au jour, où nous passons le seuil de l'existence, il n'était guère à propos qu'elle parût croître en même temps que le corps, que les membres, dans le sang lui-même; elle devait nous sembler, comme l'oiseau dans sa cage, vivre à part, de sa vie propre, tout en faisant affluer le sentiment dans le corps entier. Ainsi donc, encore une fois, nous devons penser que les âmes ne sont

ni exemptes de commencement ni soustraites à la loi de la mort. Comment croire, d'une part, qu'elles puissent se lier si étroitement au corps, si c'est du dehors qu'elles y viennent? (et l'évidence nous enseigne le contraire : la liaison avec les veines, les viscères, les nerfs, les os, est si intime que les dents elles-mêmes participent à la sensibilité, comme le font bien voir leurs maladies, leur saisissement au contact d'une eau glacée, le malaise que leur cause la rencontre d'une pierre dans le pain.) D'autre part, comprises dans le tissu général, il ne semble pas qu'elles puissent s'en retirer intactes, se dégager sans dommage de l'ensemble des nerfs, des os, des articulations.

Peut être penses-tu que, venue en nous du dehors, l'âme coule parmi nos membres; elle n'en est que plus propre, par cette fusion avec notre corps, à périr. Ce qui coule de cette manière se dissout et par conséquent meurt. Distribués dans tous les conduits du corps, ainsi que la nourriture qui, amenée dans nos membres, cesse d'être pour produire en sa place une autre substance, l'âme et l'esprit, entiers lorsqu'ils entraient dans le corps, doivent ensemble se dissoudre par leur écoulement. Dans des canaux divers circulent, pour se partager entre nos membres, les corpuscules, éléments de cette âme, maintenant souveraine de notre corps, mais née de cette autre âme qui déjà

périssait au moment où elle se dispersait dans nos membres.

Il ne semble donc pas que l'âme n'ait pas elle-même son jour natal et soit exempte du trépas.

Des germes de l'âme restent-ils, oui ou non, dans le corps une fois privé de la vie? S'il en reste qui y persistent, il n'y aura pas lieu de la tenir pour immortelle, puisque c'est dépouillée d'une partie d'elle-même qu'elle s'est retirée; si, au contraire, elle a fui entière encore, sans avoir rien laissé dans le corps de sa substance, pourquoi les cadavres dont les viscères se putréfient transmettent-ils à des vers le souffle de la vie, et d'où vient cette foule d'êtres animés, dépourvus d'os et de sang, qui flotte dans les membres gonflés?

Croirais-tu, par hasard, que des âmes venues du dehors dans ces vers, y trouvent chacune un corps qui leur devient propre, sans te demander pourquoi tant de milliers d'âmes se rassembleraient en un lieu d'où une seule serait partie? Une question reste encore à discuter : Ces âmes sont-elles en quête de germes propres à produire des vers et s'y préparent-elles elles-mêmes un domicile? ou bien entrent-elles dans des corps tout formés? Quant au premier cas, il n'est pas facile de dire pourquoi elles prendraient cette peine. Dépourvues de corps, en effet, elles volent sans souci des maladies, du froid, de la faim. C'est le

corps qui est sujet à ces maux comme à la nécessité de finir, et l'âme ne les éprouve que par la contagion du corps. Mais, soit; accordons qu'il puisse y avoir quelque utilité pour les âmes dont il s'agit à se faire un corps où elles s'établissent : on ne voit pas comment la chose leur serait possible. Concluons qu'elles ne se font point de corps. Il n'est pas plus admissible qu'elles entrent dans des corps tout formés : elles ne pourraient se mêler à leur tissu, entrer en partage de leur sensibilité.

D'où vient enfin qu'avec la funeste race des lions s'engendre la violence, avec les renards la ruse; que, chez les cerfs, l'instinct de la fuite passe du père à l'enfant, qu'une terreur native s'empare de ses membres et les précipite ; qu'ainsi, partout, se transmettent, dès les premiers jours de la vie, et la forme du corps et le caractère? Sinon de ce que, par suite d'une même production, à chaque corps est jointe une âme qui croît avec lui. Que si cette âme était immortelle et allait de corps en corps, les mœurs des animaux se confondraient ; souvent le chien de race hyrcanienne fuirait l'attaque et les cornes du cerf, l'épervier dans les airs tremblerait et prendrait la fuite à l'approche de la colombe ; l'homme serait sans raison et la bête raisonnable.

On n'est pas fondé à prétendre que l'âme, douée

d'immortalité, se modifie en passant dans un autre corps. Ce qui change, en effet, éprouve une dissolution et par conséquent périt. S'il y a dans les parties de l'âme transposition, abandon de l'ordre antérieur, elles doivent pouvoir aussi dissoudre tout à fait leur assemblage dans nos membres, pour finir par périr avec le corps.

Que si l'on nous dit que les âmes humaines passent toujours dans des corps d'hommes, je ne laisserai pas de demander pourquoi, de sage qu'elle était, l'âme peut devenir privée de sens, pourquoi nul enfant n'est prudent, pourquoi le petit de la cavale n'a point la science du vigoureux coursier? N'est-ce pas que, par suite d'une même production, à chaque corps est jointe une âme qui croît avec lui? Ils auront recours sans doute à cette opinion que dans un jeune corps l'âme rajeunit. Mais s'il en est ainsi, elle est mortelle, on doit l'avouer, puisque changée à ce point par un nouveau corps, elle perd la vie, le sentiment qu'elle avait auparavant possédés.

Et comment pourrait-elle, se fortifiant de concert avec le corps, atteindre avec lui à la fleur désirée de l'âge, si elle ne lui était liée par la même origine? Pourquoi, d'autre part, voudrait-elle sortir de membres vieillis? Serait-ce qu'elle craint de demeurer enfermée dans un corps en ruines, que sa vieille maison pliant sous le poids des

années menace de l'ensevelir? Mais il n'y a point de dangers pour un être immortel.

Enfin, quand se forment les liens de Vénus, que les animaux enfantent, n'est-il pas ridicule de supposer qu'il y ait là des âmes toutes prêtes, des substances immortelles en nombre innombrable, attendant après des membres mortels, et se disputant entre elles à qui y pénétrera la première et de préférence? A moins que peut-être il n'existe entre les âmes un pacte, d'après lequel la première accourue doit entrer la première, sans qu'il y ait entre elles de disputes et de combats.

Enfin il ne peut y avoir d'arbres dans l'air, de nuages dans la mer profonde, de poissons dans les campagnes, de sang dans le bois, de suc dans la pierre. Un ordre fixe a réglé où devait croître et exister chaque chose. L'âme ne saurait donc avoir hors du corps d'existence isolée, vivre séparée des nerfs et du sang. Il en serait ainsi, que l'esprit pourrait naître et habiter dans la tête, dans les épaules, dans les pieds, dans toute partie du corps indifféremment, et mieux encore qu'y demeurer toujours à la même place et comme dans le même vase. Mais puisque dans notre corps aussi un ordre fixe a réglé où pouvaient à part exister et croître l'âme et l'esprit, on n'en est que plus fondé à contester que le tout puisse hors du corps durer et se produire. Tu dois donc avouer que, quand a péri

le corps, l'âme a péri avec lui, par la même décomposition.

Unir le mortel à l'immortel, croire qu'ils sentent à la fois, qu'ils ont l'un sur l'autre une action mutuelle, c'est folie : que peut-on, en effet, imaginer de plus disparate, de plus incohérent qu'une substance mortelle associée à une substance immortelle, et toutes deux devenant le jouet des mêmes tempêtes ?

En outre, tout ce qui dure éternellement, doit, cela est nécessaire, ou bien repousser par sa solidité les chocs extérieurs, sans se laisser pénétrer par ce qui romprait l'étroite cohésion de ses parties, comme sont ces éléments premiers de la matière, dont j'ai antérieurement exposé la nature ; ou bien pouvoir se perpétuer pendant toute la durée des âges à l'abri de tout choc, comme est le vide intangible, qui n'a rien à redouter d'aucune atteinte ; ou bien enfin n'avoir point autour de soi un espace où ce qui le compose puisse s'égarer, se disperser, comme est cet éternel ensemble des choses, hors duquel il n'y a ni lieu ouvert à leur fuite, ni corps dont la rencontre et le choc risquent de les dissoudre. Mais, comme je l'ai enseigné, l'âme n'est point un corps d'une solidité parfaite, puisqu'il y a dans les choses un mélange de vide ; elle n'est pas non plus comme le vide, et il ne manque pas de corps qui

puissent, venant de l'espace infini, heurter violemment dans leur essor son assemblage, ou lui apporter la menace de quelque autre destruction : ce qui ne manque pas davantage, c'est un lieu, un espace, dans lequel l'âme puisse se dissiper ou rencontrer quelque autre force qui la fasse périr. La porte du trépas ne lui est donc pas fermée.

Croira-t-on l'âme immortelle comme étant protégée par les remparts de la vie, de sorte qu'il n'en peut rien approcher d'absolument contraire à sa conservation, ou que ce qui s'en approche de semblable, est aussitôt repoussé, de manière ou d'autre, avant que nous en ayons pu sentir la funeste atteinte?

Ce sentiment serait encore bien éloigné de la vérité.

Outre, en effet, que l'âme est malade des maladies du corps, il lui survient souvent, au sujet des choses futures, des inquiétudes qui la consument, des terreurs qui ne cessent de la tourmenter ; au sujet des actes du passé, quand ils ont été coupables, des remords déchirants. Ajoutez, ce qui lui est propre, l'égarement et l'oubli, ajoutez ce noir abîme de la léthargie où quelquefois elle est plongée.

Ce n'est donc rien que la mort, elle ne nous touche en rien, puisque l'âme, de sa nature, se trouve être mortelle. Et, de même que dans les

temps précédemment écoulés, nulle souffrance ne s'est fait sentir à nous, quand venaient de toutes parts, pour se heurter contre Rome, les Carthaginois; quand au choc de la guerre, tout tremblait, tout s'ébranlait sous le ciel; quand on se demandait vers lequel des deux empires, sous quelle domination allaient tomber les choses humaines et sur terre et sur mer; de même quand nous ne serons plus, quand se sera faite la séparation de notre corps et de notre âme, de ces deux substances d'où résulte l'unité de notre être, nul accident, alors que nous ne serons plus, ne pourra nous atteindre, et émouvoir nos cœurs; non, quand la terre se confondrait avec la mer, la mer avec le ciel.

Si, hors du corps, continuent de sentir, quand ils en sont séparés, et l'esprit et l'âme, cela même ne nous intéresse en rien, nous dont le corps et l'âme, par leur intime union, produisent l'unité. Si, d'autre part, après notre mort, le temps rassemblant de nouveau nos éléments matériels, les replaçait dans leur situation présente, et qu'ainsi nous fût rendue la lumière de la vie, il n'y aurait encore rien là qui nous pût toucher, puisqu'aurait été une fois interrompue la continuité de la mémoire. Que nous importe aujourd'hui ce que nous avons pu être dans une existence antérieure, et, en quoi peuvent nous affecter les maux réservés

à notre composé matériel par un âge nouveau? Quand, d'un regard jeté en arrière, vous mesurez l'immensité des temps écoulés et que vous songez d'ailleurs à l'infinie variété des mouvements de la nature, vous êtes facilement amené à croire, que nos éléments peuvent se replacer souvent dans l'ordre où ils sont aujourd'hui. Mais la mémoire ne peut ressaisir ces existences diverses. Dans l'intervalle s'est placée l'interruption de la vie, et tous ces mouvements de la matière se sont égarés bien loin de nos sens. Il faut bien que celui qu'attendent dans l'avenir la peine et la souffrance, existe lui-même dans cet avenir où il doit les rencontrer. Mais la mort l'en exempte; l'homme que regarderaient ces disgrâces ne peut être ce même assemblage qui existe actuellement; le fait même d'avoir été s'y oppose. Sachons-le donc : rien n'est à craindre dans la mort. Celui-là ne peut devenir malheureux qui n'est plus. Il ne diffère en rien de ce qu'il serait, s'il n'était jamais né, du moment où sa vie mortelle lui a été ravie par une mort immortelle.

Lors donc que vous voyez l'homme s'indigner de ce qu'après la mort son corps doit se corrompre au sein de la terre, disparaître consumé par la flamme ou dévoré par les bêtes sauvages, sachez qu'il sonne faux comme un vase fêlé; qu'il est atteint au fond du cœur de quelque crainte secrète,

bien qu'il assure ne pas croire qu'aucun sentiment puisse lui être laissé par la mort. Il n'est pas, à mon avis, ce qu'annoncent ses promesses et ses principes; il ne s'est pas radicalement séparé de la vie; il suppose, à son insu, que quelque chose de lui doit survivre. Lorsqu'en effet il se figure que son corps, après le trépas, deviendra la pâture des oiseaux de proie, des bêtes carnassières, il se prend en pitié; il ne peut se distinguer, se séparer de ce corps qui gît à terre inanimé; il croit que ce corps c'est lui-même; sa pensée veille auprès de ces restes impurs qui la souillent de leur contact. Alors il s'indigne d'avoir été créé mortel; il ne voit pas que, dans la véritable mort, il n'y aura point un autre lui-même qui puisse, vivant encore, pleurer sa fin, et debout près de sa dépouille, s'affliger qu'on la déchire ou qu'on la brûle. Car si, après la mort, on doit regarder comme un mal de tomber entre les dents des bêtes sauvages, je ne trouve pas moins fâcheux d'être placé sur un bûcher et brûlé par la flamme, ou bien suffoqué par le miel, glacé par la froide pierre d'un tombeau, écrasé sous le poids de la terre amoncelée que foulent les passants.

Mais elle ne doit plus te recevoir, cette maison qui réjouissait tes yeux, cette épouse excellente; tes enfants, si chers, ne courront plus à ta rencontre, se disputant tes baisers et pénétrant ton cœur

d'une douceur secrète ; tu ne pourras plus travailler au maintien de ta fortune florissante, être l'appui des tiens. Malheureux, disent-ils, malheureux, un seul jour, un jour ennemi t'a enlevé toutes les joies de la vie ! Ils n'ajoutent point : ces joies perdues, tu n'en as pas non plus le regret. Si l'on se pénétrait, si l'on s'entretenait de cette vérité, on se délivrerait d'angoisses et de craintes bien pénibles. Toi que la mort a endormi, tu seras désormais, pendant toute la durée des âges, comme tu l'es maintenant, à l'abri de la souffrance. Mais nous, près de cet affreux bûcher qui vient de te réduire en cendre, notre douleur insatiable se répandra en pleurs ; elle sera sans fin, et nul jour n'en soulagera notre cœur. Et cependant qu'on nous dise ce que cet état, qui se réduit à un sommeil, à un profond repos, peut avoir d'assez amer pour qu'on doive se laisser consumer ainsi par un deuil sans fin.

Il leur arrive encore, quand ils sont à table, mollement couchés, la coupe en main, le front ombragé d'une couronne de roses, de s'écrier avec émotion : « Courte est la durée de ces fruits recueillis par les pauvres humains ; bientôt ils auront passé, et l'on ne pourra plus jamais les faire revenir ! » Comme si dans la mort il y avait surtout à craindre pour eux d'être brûlés, desséchés par le feu de la soif, de devenir la proie de quelque autre

besoin ! Personne ne regrette, ne redemande sa vie, quand l'âme et le corps, assoupis à la fois, reposent. Il ne tient pas à nous que cet assoupissement ne devienne éternel, aucun regret de nous-même ne pouvant en ce moment nous atteindre. Et toutefois, les éléments premiers de notre être ne s'égarent point alors dans nos membres, bien loin de ces mouvements de la sensibilité par lesquels l'homme, s'arrachant au sommeil, rallie, rassemble sa vie. La mort nous touche donc beaucoup moins, il faut le croire, si quelque chose peut nous toucher moins que ce qui ne nous touche en rien. Dans la mort, la dissolution de nos éléments matériels est bien plus forte, et il n'y a pour personne de réveil une fois qu'est venu ce froid de glace qui met fin à la vie.

Supposons enfin que la nature élève tout à coup la voix, qu'elle-même gourmande en ces mots quelques-uns de nous : « Qu'y a-t-il donc, mortel, pour que tu t'abandonnes à de telles lamentations ? d'où vient que la mort te fait ainsi gémir et pleurer ? Si la vie, jusqu'à ce moment, t'a paru agréable ; si tous ses avantages, s'entassant, s'engloutissant, comme dans un vase sans fond, n'ont pas été perdus pour toi, que ne te retires-tu, en convive rassasié de vivre ? que n'acceptes-tu de bonne grâce, insensé, un repos assuré ! Si, au contraire, tout ce dont tu pouvais jouir, tu l'as laissé se

perdre ; si le chemin de la vie te blesse et te fatigue, pourquoi vouloir ajouter à tes jours de tristes moments, que tu laisserais encore se dissiper sans fruit ; pourquoi ne pas mettre volontiers un terme à ton existence et à ta peine ? Car que pourrais-je désormais imaginer, inventer de nouveau pour te plaire ? Rien sans doute, les choses de ce monde allant toujours de même. Si ton corps n'est pas tout à fait entamé par les ans, tes membres frappés de langueur, tu n'as toutefois à attendre que les mêmes choses ; quand, à force de vivre, tu tromperais les âges, quand même tu devrais ne jamais mourir. » A ce discours que répondrions-nous ? que la nature nous accuse justement, que c'est la cause de la vérité qu'elle défend.

A quelque misérable qui se désolerait outre mesure de mourir, n'aurait-elle pas raison de crier d'une voix plus sévère et plus forte : « Loin d'ici ces larmes, homme insatiable ! réprime ces plaintes ! » Et si c'était un vieillard chargé d'années qui se plaignît : « N'as-tu pas, lui dirait-elle, avant de languir, goûté toutes les joies de la vie ? Mais, désirant toujours ce que tu n'avais pas, méprisant ce qui était sous ta main, tu as laissé la vie t'échapper incomplète et sans charme, et puis la mort s'est inopinément dressée devant toi sans que tu fusses encore rassasié, content, prêt à partir. Laisse dès ce moment ce qui n'est plus de ton

âge, cède de bonne grâce la place aux jeunes et aux forts. Il le faut. » Juste langage, selon mon sentiment ; justes reproches !

Toujours, en effet, se retire, devant la nouveauté qui la pousse, la vieillesse du monde ; les choses se renouvellent, les unes aux dépens des autres ; c'est une nécessité : nul ne tombe dans le noir gouffre du Tartare ; il est besoin de matière pour que puissent croître les générations futures, qui, à leur tour, le temps de la vie accompli, iront te rejoindre. Toutes avant toi avaient passé de même, toutes après toi passeront. Jamais elles ne cesseront de s'engendrer et de se suivre ; car la vie, nul n'en a la propriété, tous n'en ont que l'usufruit.

Tourne les yeux en arrière ; vois combien nous sont étrangers cette antiquité, ce long cours du temps qui ont précédé notre naissance. C'est un miroir où la nature nous montre une image de ce qui suivra notre mort. Qu'y a-t-il là de si effrayant, de si triste ? N'est-ce pas l'annonce d'un repos moins troublé que ne peut l'être le plus profond sommeil ?

Pour ce qui attend, dit-on, nos âmes au profond séjour de l'Achéron, tout cela nous le rencontrons dans cette vie même.

Il n'est pas vrai, comme on le raconte, qu'à l'aspect d'un énorme rocher suspendu sur sa tête, tremble le malheureux Tantale, dont cette vaine

frayeur engourdit les sens : ce qui l'est davantage, c'est que, dans cette vie, une folle peur des dieux pèse sur les mortels, qu'ils redoutent la chute dont les menace le sort.

Il n'est pas vrai que des bourreaux ailés pénètrent au cœur de Tityus, étendu près de l'Achéron. Pourraient-ils donc, fouillant dans sa vaste poitrine, y trouver à jamais leur pâture ? Sur quelque énorme espace que se prolonge la masse de son corps, quand, de ses membres, écartés en tous sens, il couvrirait, non pas seulement neuf arpents, mais le globe entier de la terre, comme il ne pourrait supporter une douleur sans fin, il ne pourrait non plus trouver dans son corps de quoi suffire à un éternel aliment. Tityus, il est là, devant nous ; c'est ce malheureux, malade d'amour, que sur sa couche torturent aussi des vautours, les dévorantes angoisses, les soucis déchirants de quelque honteuse passion.

Et Sisyphe, nous l'avons lui-même dans cette vie, devant nos yeux, s'obstinant à aller demander au peuple les faisceaux et les haches, et s'en revenant toujours vaincu et attristé. Car demander le pouvoir, qui n'est que vanité, et que l'on n'obtient point, et, dans cette poursuite, se soumettre sans relâche à un dur travail, c'est bien pousser avec effort, sur la pente d'un mont, une pierre qui du

sommet à peine atteint retombe et va rouler jusque dans la plaine.

Enfin, ne cesser de pourvoir aux appétits d'une âme toujours mécontente, la combler de biens et ne pouvoir l'en rassasier, comme font, à notre égard, les années, les saisons, qui nous rapportent à leur retour, tant de productions diverses, d'agréments de toutes sortes, sans que nous ayons jamais assez de ces fruits de la vie, c'est bien là, je le pense, ce qu'on raconte de ces jeunes filles, condamnées à vider leurs urnes dans un vase sans fond, que rien ne saurait remplir.

Quant à Cerbère et aux Furies, à cette lumière absente des enfers, à ce Tartare avec ses gouffres d'où s'échappent d'affreuses vapeurs, rien de tout cela n'est ni ne peut être. Mais il y a dans la vie elle-même, pour des méfaits insignes, une insigne crainte du châtiment; il y a l'expiation du crime, la prison, la chute horrible du haut d'une roche, les verges, les tortures, les gênes, la poix, les lames ardentes, les flambeaux; et même, à défaut de tout cela, reste l'âme que la conscience de ses actes remplit de craintes, qui a, pour se tourmenter elle-même, ses aiguillons et ses fouets, qui cependant n'aperçoit point le terme de ses maux, la fin de ses supplices, qui craint surtout qu'à la mort sa misère ne s'aggrave encore. Aussi la vie

des hommes égarés par le crime est-elle bien réellement la vie des Enfers.

Voici encore ce que tu pourrais te dire : « Lui-même, il a fermé ses yeux à la lumière, le bon roi Ancus, » qui, en tant de choses, valait mieux que toi, méchant ! Et combien encore est-il mort de rois, de chefs puissants, commandant à de grandes nations !

Celui-là même qui fit de la mer aux profonds abîmes un chemin pour son innombrable infanterie, qui sous les pas de ses escadrons foula dédaigneusement les vagues murmurantes, la lumière lui a été ravie, et de sa bouche mourante s'est exhalé son dernier souffle.

Scipion, ce foudre de guerre, cet effroi de Carthage, a rendu ses os à la terre, comme le dernier des esclaves.

Ajoute ces inventeurs et de la science et des arts, charme de la vie, ces compagnons des Muses ; un, entre tous, Homère tient le sceptre, et pourtant il dort, avec eux tous, du même sommeil.

Démocrite enfin, quand la maturité de son grand âge l'avertit que languissaient en lui les ressorts de la mémoire, de lui-même il alla offrir sa tête au trépas.

Épicure lui-même se couche dans le tombeau, lorsque s'achève la carrière mortelle de cet astre éclatant, Épicure ce génie au-dessus de

l'humanité, qui a tout fait disparaître dans sa lumière, comme le soleil, à son lever, éteint toutes les étoiles.

Et tu refuseras, tu t'indigneras de mourir, quand, vivant et les yeux ouverts, la vie n'est pour toi qu'une mort, que tu en consumes la meilleure part dans le sommeil, que, tout éveillé, tu dors, sans cesse occupé de songes, et portant en ton sein une âme tourmentée de vaines terreurs ; que si souvent tu souffres, sans pouvoir trouver quel est ton mal, troublé et comme enivré par les soucis, qui viennent de toutes parts t'assaillir, flottant au gré de tes pensées incertaines, et des erreurs qui t'égarent.

Si les hommes, qui semblent sentir quel poids pèse sur leur âme et les fatigue, pouvaient aussi connaître par quelles causes il en est ainsi, et d'où vient dans leur sein cet amas accablant de misère, ils ne vivraient pas, comme trop souvent on les voit vivre, ne sachant ce qu'ils veulent, et ne laissant pas de le poursuivre sans relâche, changeant de place comme s'ils cherchaient où déposer leur fardeau.

Souvent s'en va dehors, quittant son vaste palais, un homme qui s'ennuie d'être à la maison, et bientôt le voilà qui rentre, car il s'est aperçu que dehors il ne se trouvait pas mieux. Il court, poussant ses chevaux pour se rendre à sa villa en

toute hâte, comme s'il s'agissait de porter secours à un bâtiment en flammes; et puis il bâille aussitôt qu'il en a touché le seuil; il se retire pour dormir d'un lourd sommeil dans lequel il cherche l'oubli, ou bien même il s'empresse de regagner et de revoir la ville.

Ainsi chacun cherche à se fuir; mais, on le sait, l'homme a en lui-même un compagnon qu'il ne peut éviter, auquel, malgré qu'il en ait, il demeure attaché, et qu'il prend en haine. Pourquoi? c'est un malade qui ne sait pas bien la cause de son mal. S'il la voyait distinctement, laissant là tout le reste, il s'appliquerait d'abord à la connaissance de la nature; car ce qui est en question, ce n'est pas son état à un certain moment de son existence, mais l'état des mortels dans cette durée sans fin qui suit la mort.

Enfin, pourquoi se troubler, s'agiter si fort dans les dangers, les hasards, quel désir déréglé de vivre nous y contraint? Mortels, notre vie aboutit à un terme assuré; le trépas ne peut s'éviter : il faut le subir.

En outre, nous nous trouvons toujours au même point pour le bonheur : nous ne saurions, à force de vivre, nous forger des voluptés nouvelles. Mais comme ce que nous désirons nous semble, quand nous en sommes loin, dépasser tout le reste, et que, ce bien obtenu, nous désirons autre chose,

une soif toujours égale de la vie, nous tient jusqu'au bout haletants. Et puis nous sommes incertains de notre avenir ; nous ne savons quels biens nous doit apporter le temps, quels maux le sort nous réserve, quelle fin nous menace.

Nous prolongerions notre vie sans retrancher quoi que ce soit du temps qui appartient à la mort ; ce que nous pourrions en enlever, ne ferait pas que nous eussions moins de temps à demeurer sa proie. Obstinez-vous à vivre et voyez se coucher dans le tombeau autant de générations qu'il vous plaira, la mort n'en restera pas moins éternelle, et l'homme qui a fini sa vie à la lumière de ce jour ne sera pas moins de temps au nombre des morts, que celui dont la course s'est achevée bien des mois, bien des années auparavant.

LIVRE IV

Dans le domaine des Piérides, je parcours des lieux écartés, où nul pied, encore, n'a imprimé sa trace : j'aime à m'approcher de sources vierges et à m'y abreuver; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles et à en former pour mon front une couronne, dont jamais les Muses n'aient ombragé le front d'aucun mortel. D'abord j'enseigne de grandes choses et travaille à dégager les âmes des liens étroits de la superstition; ensuite, sur un sujet obscur, je compose des vers brillants de clarté, où tout s'empreint, par mon art, de l'agrément des Muses. Cela même ne semble pas dépourvu de toute raison. Les médecins, lorsqu'ils présentent aux enfants et veulent leur faire accepter la noire absinthe, commencent par enduire les bords du vase d'un miel doré et plein de douceur, pour que l'imprévoyance de leur âge s'y trompe, que par leurs lèvres abusées pénètre la potion amère, que leur erreur les préserve, et qu'au contact salutaire du remède, ils reviennent à la santé. Ainsi moi-même, sachant bien que ces doctrines sont

peu attrayantes pour quiconque y est nouveau, que le vulgaire les redoute et s'en détourne, j'ai voulu te les exposer dans le doux langage des Muses, les imprégner, pour ainsi dire de leur miel ; heureux si, par mes vers, je pouvais tenir ton esprit attentif, te faire saisir, comprendre tout ce système de la nature, te pénétrer de son utilité.

Je t'ai enseigné quels sont les premiers éléments des choses, combien divers de formes ils volent d'eux-mêmes dans l'espace, animés d'un mouvement éternel, de quelle manière enfin peut en résulter tout ce qui existe. Je t'ai enseigné quelle est la nature de l'âme, quelles sont les parties qui la composent aussi bien que le corps, et dont la réunion fait son activité, dont la dispersion la ramène aux premiers principes. Maintenant je vais t'entretenir d'un sujet qui tient étroitement à ceux-là. Sache donc que les choses ont, comme nous les appelons, leurs simulacres, sortes de membranes légères, détachées de la superficie des corps, et volant en tous sens dans les airs.

Ces simulacres troublent nos âmes quand, se présentant à nous dans la veille, dans le sommeil, ils nous font voir, si souvent, des figures étranges, les images de ceux qui ne jouissent plus de la lumière, et par cette effrayante apparition, nous arrachent aux langueurs du repos. Ne croyons donc pas que ce soient des âmes échappées de

l'Achéron, des ombres errant parmi les vivants, quelque chose de nous subsistant après la mort, quand le corps et, avec lui, l'âme, frappés du même coup, sont retournés l'un et l'autre à leurs premiers principes.

Je dis donc que des corps, à leur surface, se détachent leurs minces effigies; elles pourraient être appelées leur épiderme, ou leur écorce, puisque ce sont des images offrant en tout l'apparence et la forme de l'objet, quel qu'il soit, qui les envoie errer dans les airs.

C'est ce que peut reconnaître l'esprit le moins pénétrant, et, d'abord, par des faits à la portée de tous : telles sont beaucoup de ces émissions qui ont lieu hors des corps; chez les uns, par suite de leur dissolution, comme quand le bois envoie de la fumée et le feu de la chaleur; chez d'autres, au contraire, à cause de la solidité plus grande de leur tissu! Ce sont, par exemple, les cigales qui, l'été venu, laissent là leurs minces tuniques; les veaux naissants qui se dégagent de la membrane dont leur corps est enveloppé; les serpents qui, glissant parmi les broussailles, s'y dépouillent de leur vieux vêtement que nous rencontrons quelquefois suspendu aux épines et flottant dans l'air. Si de telles choses ont lieu, on doit croire aussi à ces légères images qui se détachent de la superficie des corps. Car pourquoi admettre de préférence

ces autres émissions, et non pas, tout aussi bien, celles de parties si légères? On ne saurait absolument le dire; surtout quand à la superficie des corps se trouvent tant de parcelles propres à en jaillir, dans leur ordre, de manière à conserver la figure de l'objet, et cela avec d'autant plus de vitesse, quelles sont moins gênées par d'autres et placées au premier plan.

Il est certain que nous voyons jaillir bien des corpuscules, non-seulement de l'intérieur des corps, de leurs intimes profondeurs, comme il a été dit précédemment, mais encore de leur surface. C'est l'effet produit par ces voiles de toutes couleurs, jaunes, rouges et noires, qui tendus au-dessus de nos vastes théâtres, s'agitent et sont comme flottants entre les mâts qui les soutiennent. Ce qu'ils recouvrent, les divers étages de l'édifice et l'immense assemblée, la décoration du spectacle, sénateurs, matrones, images des dieux, tout cela, ils le teignent de leur couleur, et le font flotter avec elle. Et plus est fermé à l'accès de la lumière l'intérieur du théâtre, plus sur tous les objets rit aux yeux et les charme cette teinte empruntée.

Si ces voiles émettent de leur superficie des couleurs, chaque corps doit pareillement émettre de la sienne de légères images. C'est de la superficie, en effet, que s'élancent les uns et les autres.

Les formes des objets ont donc leurs représentations nécessaires, qui volent dans l'espace, formées d'un mince tissu dont l'œil ne peut distinguer les parties.

Ajoutons que l'odeur, la fumée, la chaleur et autres effluves semblables, se dispersent en se répandant hors des corps, parce que, venant de leurs profondeurs à leur surface, elles se partagent entre des routes sinueuses; qu'elles n'ont point une issue directe par où s'opère leur sortie. Au contraire quand il se détache et s'élance de la surface d'un corps une sorte de membrane colorée, rien n'en peut déchirer le tissu tout prêt pour le départ et placé au premier plan.

Enfin dans les miroirs, dans l'eau, dans toute surface brillante nous apparaissent des simulacres qui, de semblable apparence que les objets eux-mêmes, doivent résulter d'images qui en soient émanées. Pourquoi en effet admettrait-on ces émanations, ces émissions qui ont lieu manifestement hors d'un grand nombre de corps, et non pas d'autres plus subtiles? On ne saurait absolument le dire. Les formes ont donc leurs images de nature subtile qui les reproduisent, sans leur être semblables, sans qu'on puisse en distinguer les parties; et qui ne laissent pas, souvent, continûment renvoyées par la surface unie des miroirs, de nous rendre la vue des objets. Ce n'est pas autrement, à ce qu'il

semble, que peuvent s'entretenir ces images de manière à nous offrir de chaque objet une exacte représentation.

Maintenant, quelle est la subtilité de ces images? tu peux le comprendre surtout par les éléments primordiaux, autant et même beaucoup plus hors de la portée de nos sens, que ceux que nos yeux commencent à ne plus apercevoir. Mais cette ténuité même des principes de toutes choses, je vais tâcher de te la rendre sensible; prête-moi un instant d'attention.

D'abord, il y a des animaux si petits, que, partagés en trois, nulle portion n'en serait visible. Que penses-tu que soient, chez de tels animaux, l'intestin, le cœur, les yeux, les membres? De quelle étrange petitesse? Bien plus, ces éléments dont se composent l'esprit et l'âme, ne vois-tu pas combien ils doivent être menus et subtils!

En outre bien des plantes exhalent d'âcres senteurs, la panace, la noire absinthe, la fétide abrotone, l'amère centaurée; exprimes en quelque parcelle et tu pourras reconnaître comment des simulacres errent en si grand nombre, et de tant de manières, sans action sur nos sens, sans être perceptibles.....

Ne va pas croire qu'il n'erre dans l'espace que des simulacres émanés des corps; d'autres s'engendrent d'eux-mêmes au sein même de ce ciel

que nous nommons l'air : diversement formés, ils sont emportés à travers les régions supérieures, où leur fluidité ne cesse d'altérer leur première apparence, de leur faire dessiner des formes nouvelles.

C'est ainsi que, quelquefois, nous voyons les nuages amoncelés s'élever tout à coup dans le ciel dont ils altèrent la sérénité, et se jouer au sein des airs. Ce sont des figures de géants qui semblent voler et promener au loin l'obscurité ; de grandes montagnes, des rochers arrachés à ces montagnes qui tantôt précèdent, tantôt suivent le soleil ; des monstres qui sans cesse amènent des nuages nouveaux.

Passons à la facile et rapide génération des simulacres, à leur perpétuel écoulement, à leur fuite hors des corps. Toujours, en effet, à la surface des corps afflue la matière de telles émissions : celles-ci quand elles rencontrent d'autres corps, ou bien les traversent, comme elles feraient, par exemple, quelque étoffe, ou bien si ce sont des pierres, du bois, se divisent sans produire de simulacre. Mais quand c'est quelque chose de brillant, en même temps que de solide, qui se trouve sur leur passage, comme par exemple un miroir, rien de cela n'a lieu ; elles ne peuvent le traverser ainsi qu'une étoffe, et ne se divisent point avant que sa face polie n'ait pris soin de les sauver.

Ainsi donc les simulacres nous arrivent en abondance ; avec quelque rapidité, en quelque moment, que nous le présentions à un objet quelconque, il en fait apparaître l'image. Par là on peut reconnaître que de la partie externe des corps s'écoulent perpétuellement des couches superficielles, au léger tissu, aux empreintes légères. Il ne faut que peu de temps pour qu'il se forme un grand nombre de simulacres, et nous avons eu le droit de dire que leur génération est des plus rapides. De même que le soleil doit produire en peu de temps beaucoup de lumière, pour que l'univers ne cesse d'en être rempli ; de même il doit se détacher des corps, dans un instant, nombre de simulacres divers, emportés de tous côtés dans l'espace ; car enfin, dans le miroir, de quelque côté que nous le tournions, répond aux objets quelque chose de forme et de couleur semblables.

En outre, au moment où le ciel est le plus serein, on le voit en un instant et partout se troubler, s'obscurcir ; on dirait que toutes les ténèbres ont quitté l'Achéron et sont venues remplir les profondeurs des airs : dans cette affreuse nuit, qu'épaissit le concours des nuages, on croit voir planer suspendu le spectre de la terreur ! Quelle minime portion de ces grands objets est leur image, on ne saurait le dire, le faire comprendre par des paroles.

Maintenant, de quel mouvement rapide sont emportés les simulacres, quelle est, quand ils nagent à travers les airs, cette mobilité qui leur fait accomplir, en un court moment, une longue course, quel que soit le lieu où les porte leur essor divers, je vais le dire dans des vers que je chercherai à rendre plus agréables que nombreux : les faibles accents du cygne plaisent mieux que les cris dispersés par les grues au sein des nuages.

D'abord, comme on le peut voir souvent, les corps légers, formés d'éléments subtils, sont doués de vitesse ; telle est la lumière du soleil et aussi sa chaleur parce qu'elles résultent d'éléments subtils. Elles semblent jaillir de l'astre, et s'élançant dans les airs, les traverser sans hésitation, renouvelées par une émission continue. A la lumière succède aussitôt la lumière et sans interruption l'éclair presse l'éclair. Les simulacres doivent de même traverser d'indicibles espaces en un moment ; d'abord, parce que, composés d'éléments très-petits, il y a derrière eux une cause qui les pousse en avant ; ensuite parce qu'ils volent en tissus si rares, qu'il leur est facile de tout pénétrer, de couler, pour ainsi dire, à travers les airs.

En outre, si des corpuscules échappés des profondeurs de ce qui les contient, comme la lumière du soleil, comme la chaleur, semblent en un moment se répandre à travers l'espace, parcourir

dans leur vol et la mer et la terre, et au-dessus le ciel qu'ils inondent, tant est rapide le mouvement qui les emporte, que penser de ceux qui se sont détachés d'une surface, dont rien n'a arrêté l'essor ? Ne voit-on pas qu'ils doivent aller et plus vite et plus loin, et franchir d'immenses espaces dans le même temps que met la lumière du soleil à traverser le ciel?

Voici encore un sûr indice, à ce qu'il semble, de ce mouvement rapide qui emporte les simulacres. Qu'on expose en plein air un bassin rempli d'eau, et, aussitôt, à la voûte étoilée répond, dans son cristal, un autre ciel avec ses astres rayonnants. Ne voit-on pas combien il faut peu de temps pour que l'image arrive des régions du ciel à celles de la terre?

C'est là un fait merveilleux : il te force à reconnaître, je le répète, l'existence de corps qui viennent frapper nos yeux, assaillir notre vue, s'écoulant des objets par une continuelle émanation ; comme le froid des fleuves, la chaleur du soleil, comme des flots cette poussière humide qui ronge les murailles sur les rivages. Les sons cependant ne cessent de voler à travers les airs ; à notre bouche humectée arrive une saveur saline quand nous sommes près de la mer; si, devant nous, sous nos yeux, on broie, on délaie l'absinthe, son âpreté nous touche. Ainsi des objets de toutes

sortes va s'écoulant quelque chose qui se dissipe en tous sens ; et point de relâche, point de terme à cet écoulement, puisque perpétuellement nous sentons, que toujours peuvent s'exercer en nous la vue, l'odorat, l'ouïe.

Puisqu'une figure touchée par les mains dans l'ombre de la nuit, est reconnue pour la même que voient les yeux à la clarté du jour, on doit en conclure qu'une cause pareille fait agir le tact et la vision. Le carré que nous tâtons dans l'ombre et dont la forme nous affecte, qui pourra au jour en reproduire l'apparence, sinon son image de forme carrée? Il semble donc que dans les images est la cause de la vision, que sans elles rien ne peut être vu.

Ces simulacres dont je parle partent de tous les points, se dirigent dans tous les sens ; mais, comme nous ne voyons qu'au moyen de nos yeux, il arrive que, partout où se tourne notre regard, les objets dans cette direction le frappent de leur forme et de leur couleur. Quant à la distance de l'objet, l'image se charge de nous la faire voir et juger. Car, quand elle nous est envoyée, elle pousse devant elle l'air, quel qu'en soit le volume qui la sépare de nos yeux ; par nos yeux s'écoule et passe, effleurant la pupille, tout cet air, et voilà comment il arrive que nous puissions voir à quelle distance est l'objet ; plus il y a eu d'air chassé par l'image,

plus l'impression de cet air effleurant nos yeux a été longue, et plus l'objet nous semble éloigné. Tout cela se passe avec une telle rapidité, que nous percevons à la fois et la nature et la distance de l'objet.

On ne doit point s'étonner que ces simulacres, qui viennent toucher nos yeux, ne pouvant être vus un à un, nous fassent voir l'objet lui-même. C'est successivement aussi que le vent nous frappe, que le froid nous pénètre ; nous ne sentons point séparément chaque partie de ce vent et de ce froid, nous les sentons dans leur ensemble ; le choc que nous en recevons est celui d'un corps qui nous frapperait et nous donnerait ainsi le sentiment de son existence extérieure. En outre, si notre doigt se pose sur une pierre, nous touchons bien et son contour et sa couleur, mais ce n'est pas cela qui se fait sentir au tact, c'est bien plutôt la dureté, propriété intime de la pierre.

Apprends maintenant pourquoi l'image nous semble au delà du miroir ; car il nous semble, assurément, qu'elle s'y enfonce. Il en est d'elle comme des objets qu'on aperçoit au delà d'une porte, quand elle livre passage au regard et permet de voir hors de la maison. Ici encore, c'est à travers une double couche d'air qu'a lieu la vision. Une première se montre en deçà de la porte, puis viennent les battants de la porte, à droite et à

gauche; puis une lumière extérieure qui éblouit nos yeux, la seconde couche d'air et aussi ces objets que nous y distinguons de l'intérieur. Ainsi quand se projette l'image du miroir avançant vers nos yeux, elle pousse devant elle l'air qui l'en sépare et nous en fait sentir l'impression avant celle du miroir. Lorsque ensuite c'est au miroir lui-même que s'applique notre sensation, l'image que nous y envoyons nous en revient rapportée à nos yeux; elle chasse devant elle un autre air que nous voyons avant de la voir elle-même; et voilà pourquoi elle nous paraît si distante de la face du miroir. Certains philosophes, je ne saurais trop le redire, s'étonnent donc à tort de ces images renvoyées par le miroir à travers une double couche d'air, puisque, dans leurs explications, les choses se passent absolument de même.

Si, dans un miroir, la partie droite de notre corps nous apparaît à gauche, c'est que l'image qui rencontre la face du miroir ne nous revient pas intacte, que, par l'effet du choc, elle se retourne.

Il en est d'elle comme d'un masque de craie qu'on appliquerait, non encore séché, contre une colonne, une poutre; les traits se conservant et seulement étant repoussés, prononcés dans un sens contraire, il arriverait que ceux qu'on voyait à droite on les verrait à gauche, et, réciproque-

ment, que ceux qu'on voyait à gauche on les verrait à droite.

Il arrive encore que de miroir en miroir, l'image se transmet, qu'il s'y produit jusqu'à cinq simulacres, jusqu'à six. La partie la moins visible d'un appartement, la plus détournée, la plus reculée, l'effet combiné de plusieurs miroirs la tire, par des voies obliques, de sa retraite et la fait apparaître. Ainsi se transporte sans fin, de miroir en miroir, la lumineuse image, montrant à droite ce que d'abord elle montrait à gauche, puis revenant à sa situation première.

Bien plus, ces facettes latérales du miroir qui lui font suivre la courbe de notre corps, nous renvoient, par cette raison, des simulacres dont la droite répond à notre droite; soit, parce que l'image, passant comme de miroir en miroir, nous arrive après une double réflexion; soit parce que son mouvement est circulaire, et qu'elle apprend de la convexité du miroir à se tourner vers nous.

Les images vues dans un miroir, nous croirions qu'elles marchent avec nous, suivant notre pas, imitant nos gestes, parce que la partie du miroir dont vous vous éloignez se refuse aussitôt à vous renvoyer des simulacres, la nature ayant voulu que tout objet rebondît et se réfléchît sous un angle égal à l'angle d'incidence.

Nos yeux craignent une lumière éclatante et s'en détournent; ils sont même aveuglés par celle du soleil, quand ils s'y fixent trop constamment. C'est que cette lumière est très-forte et que ses simulacres venant des hauteurs du ciel, à travers le libre espace des airs, frapper violemment nos yeux, ils en troublent la constitution. En outre, un vif éclat brûle quelquefois nos yeux, parce que les germes ignés qu'il contient en grand nombre y causent de la douleur en y pénétrant.

Tout ce que regardent certains malades leur paraît jaune, parce que des germes de cette couleur, qui s'écoulent abondamment de leur corps, rencontrent en chemin les simulacres des objets. Il y a de plus dans leurs yeux beaucoup de ces germes dont le contact communique à toutes choses leur teinte pâle.

D'un lieu obscur nous voyons ce qui est dans la lumière; voici pourquoi : cet air noir de ténèbres, dont nous sommes plus voisins, est entré le premier dans nos yeux et s'en est emparé; mais bientôt vient cet autre air, d'une éclatante blancheur, qui, pour ainsi dire, les purifie, dissipant les ombres du premier; car, par sa composition, il est plus mobile, plus subtil, plus puissant. Quand il a rempli de lumière les conduits de l'œil, que les dégageant du sombre voile qui les obsédait, il les a ouverts, alors y arrivent les simulacres

placés dans la lumière, provoquant l'organe à les voir. Nous ne pouvons de même, d'un lieu éclairé, voir ce qui est dans l'obscurité, parce qu'en dernier lieu arrive dans notre œil cet air ténébreux qui, plus épais, comble tous les passages, obsède toutes les voies, ne permettant à aucun simulacre de s'y mouvoir.

Quand nous regardons de loin les remparts d'une ville, il arrive souvent qu'une tour carrée nous semble ronde, parce qu'à distance, ses angles nous apparaissent obtus, ou plutôt ne nous apparaissent point du tout. L'impression en est perdue pour nous et n'arrive pas jusqu'à notre œil, car, dans le voyage de leurs simulacres à travers les airs, des chocs répétés les émoussent. Voilà pourquoi les angles de l'édifice échappent tous à notre vue ; il nous offre l'apparence de ce qui est fait au tour ; pourquoi nous le voyons, non pas tout à fait rond, comme ce qui l'est véritablement, mais affectant à peu près cette forme.

C'est par une erreur du même genre, qu'au soleil notre ombre paraît se mouvoir, suivre nos pas, imiter nos gestes, s'il était raisonnable de croire qu'un air privé de lumière pût véritablement marcher, se conformant aux mouvements et aux attitudes de l'homme ; car, ce que nous avons coutume d'appeler ombre ne saurait être autre chose qu'un air dépourvu de lumière. Dans la réalité, la

terre est successivement privée de la lumière du soleil partout où nous présentant, nous faisons obstacle au passage de cette lumière; de même, chaque endroit que nous quittons s'en remplit aussitôt; de là vient qu'il nous semble n'avoir qu'une seule et même ombre attachée à nous suivre. La clarté du soleil se répand en rayons toujours nouveaux; les premiers disparaissent comme des flocons de laine exposés au feu; ce qui explique comment, avec tant de facilité, la terre et se dépouille de la lumière et s'en remplit, faisant comme écouler de la surface les noires ombres.

Nous n'accordons point qu'en ceci les yeux se trompent le moins du monde: il leur appartient de voir, partout où elles sont, la lumière et l'ombre; mais est-ce bien la même lumière, la même ombre qui tout à l'heure étaient là et qui maintenant sont ici, ou bien les choses se passent-elles comme nous venons de le dire, c'est à l'esprit seul d'en décider; quant aux yeux, il ne leur est pas donné de connaître la nature des choses; garde-toi donc de leur attribuer ce qui est le tort de l'esprit.

Le vaisseau qui nous emporte marche, alors qu'il nous semble encore immobile, et celui qui est resté dans le port, nous croyons qu'il vient de passer devant nous. Vers notre poupe fuient en apparence et les collines et les plaines, le long

desquelles au contraire les voiles font voler notre esquif.

On croirait les astres attachés, immobiles, à la voûte céleste, et ils sont dans un continuel mouvement. Chaque jour, ils reviennent du point où ils se lèvent à leur coucher lointain, ne cessant de promener dans le ciel leur disque éclatant. C'est ainsi que le soleil et la lune paraissent fixes, lorsque dans la réalité ils se meuvent.

Et ces montagnes qu'on voit au loin sortir du sein de la mer : entre elles s'ouvre un libre passage pour des flottes entières, et vous diriez qu'elles se tiennent, que c'est une seule terre, une grande île.

L'appartement tourne avec ses colonnes, à ce qu'il semble aux enfants, quand ils viennent de tourner sur eux-mêmes. Ils ne peuvent se défendre de croire que l'édifice entier menace de s'écrouler sur leurs têtes.

Quand la nature commence à agiter dans l'air son rouge flambeau, à l'élever au-dessus des montagnes, ces montagnes, au sommet desquelles le soleil semble arrêté, qu'il touche, on le croirait, de son globe enflammé, sont à peine à la distance de deux mille portées de flèche, de cinq cents portées de javelot. Mais entre elles et le soleil s'étendent d'immenses mers sous des cieux sans fin; dans l'intervalle sont des milliers de terres qu'ha-

bitent nombre de nations et de races d'animaux.

Une flaque d'eau amassée entre des pierres dans une rue n'a pas plus d'un doigt de profondeur, et elle fait découvrir sous la terre autant d'espace qu'il peut s'en étendre, de la terre au plus haut point de la voûte du ciel. On voit au-dessous de soi et les nuages et le ciel, et dans le ciel les corps qui s'y attachent, et tout cela, chose merveilleuse! sous la terre.

Si notre ardent coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, et que notre regard se porte sur les ondes rapides, bien que l'animal soit arrêté, il nous semble que quelque force le fait dévier, l'oblige à remonter le courant; de quelque côté que nous jetions les yeux, tout nous paraît emporté par les eaux dans le même sens.

Un portique qui se prolonge avec des dimensions toujours égales, porté sur deux rangs de colonnes pareilles, si, d'une de ses extrémités, vous le découvrez tout entier, s'abaisse, se resserre peu à peu dans une forme conique, rapprochant son faîte du sol, sa partie droite de sa partie gauche, jusqu'au moment où il se perd dans l'angle confus du cône.

Sur mer, le soleil semble aux matelots sortir de l'onde à son lever, et à son coucher, plonger dans l'onde sa lumière. C'est qu'ils ne voient rien autre chose que l'eau et le ciel. On ne doit pas croire que

sans cause s altère la véracité de la sensation.

A ceux au contraire qui ne connaissent point la mer, et qui regardent un vaisseau dans le port, ce vaisseau semble déformé et luttant contre le mouvement des vagues. La partie des rames qui s'élève au-dessus de l'onde amère est droite ; droit aussi est le gouvernail ; mais tout ce qui plonge dans la mer semble brisé, renversé, remontant vers la surface et y flottant.

Quand les vents dispersent dans le ciel et poussent devant eux les nuages, aux heures de la nuit, les astres brillants semblent marcher dans le sens opposé, et s'élevant vers les hautes régions suivre une route tout à fait différente de celle qui leur est naturelle.

Si, portant la main à l'un de nos yeux, nous en pressons la partie inférieure, il arrivera que tous les objets regardés par nous se doubleront à notre vue ; nous verrons double flambeaux et double flamme ; doubles meubles dans les appartements ; des hommes avec double visage et double corps.

Enfin, quand par un doux assoupissement, le sommeil a enchaîné nos membres, que tout notre corps s'abandonne à un profond repos, ce corps pourtant nous paraît être éveillé et se mouvoir ; au milieu des ténèbres de la nuit, il nous semble voir le soleil et la lumière du jour ; enfermés dans un lieu étroit, le ciel, la mer, les fleuves, les monta-

gnes se renouvellent en apparence à nos regards ; nos pieds franchissent de vastes plaines ; nous croyons de même entendre des sons, quoique partout règne le silence solennel de la nuit, nous croyons qu'on nous parle et que nous répondons, tout muets que nous sommes.

Nous pourrions alléguer bien d'autres illusions de cette sorte, également merveilleuses, qui toutes voudraient altérer la foi due à nos sens. Mais c'est en vain, puisque, si elles nous trompent, c'est le plus souvent par les faux jugements qu'y ajoute notre esprit, en nous donnant comme vu ce que nos sens n'ont pu voir, car rien n'est plus difficile que de distinguer des rapports évidents de nos sens ces notions douteuses, additions de notre esprit.

Enfin, celui qui pense qu'il n'est rien que l'on sache, ne sait pas non plus s'il est possible de savoir qu'on ne sait rien. Je renoncerai donc à disputer contre un homme qui, tournant la tête en arrière, repasse sur sa trace. Mais je lui accorderais cette dernière science que je pourrais encore lui demander, à lui qui n'a aperçu jusque-là dans les choses, rien de vrai, d'où il sait ce que c'est que savoir et ne pas savoir ; ce qui a créé en lui la notion du vrai et du faux, ce qui lui a montré la différence du douteux et du certain.

Vous devrez reconnaître que des sens, avant toute chose, est née la connaissance du vrai, que

le témoignage des sens ne peut être récusé. Il vous faudrait, en effet, trouver quelque témoin plus digne de foi, pour qu'il lui fût donné, en proclamant le vrai, de convaincre le faux d'imposture. Mais qui jugerez-vous plus dignes de foi que les sens? Est-ce la raison issue de sens, selon vous menteurs, qui pourra s'élever contre eux, elle qui en vient tout entière? s'ils ne sont véridiques, ne faut-il pas que la raison elle-même ne soit que mensonge? Mais peut-être les yeux seront-ils redressés par les oreilles et les oreilles par le toucher? peut-être s'élèveront contre le toucher pour l'accuser d'erreur, le réfuter, le convaincre, ou le goût, ou l'odorat, ou la vue? Non, je le pense, il n'en peut être ainsi. Les sens ont reçu des pouvoirs séparés ; ils ont chacun leur autorité à part. Ce qu'ils nous donnent comme tendre, comme froid, comme chaud, doit donc, cela est nécessaire, nous paraître tel ; il est nécessaire qu'à l'un d'eux, entre tous, il appartienne de percevoir les couleurs et tout ce qui dépend des couleurs ; à un autre, le goût, d'occuper le palais ; que par un autre se produisent les odeurs, par un autre les sons ; il n'est pas moins nécessaire qu'ils ne puissent se démentir l'un l'autre. Ils ne pourront même pas se rectifier eux-mêmes, une même confiance leur devant toujours être accordée. Ainsi donc ce qui leur apparaît en tout temps, cela c'est la vérité.

La raison ne pourrait trouver le moyen de résoudre cette difficulté : pourquoi ce qui de près est carré, paraît-il rond à distance, qu'il vaudrait mieux encore, à défaut du secours de la raison, s'expliquer faussement la cause de l'une et de l'autre figure, que de laisser échapper de ses mains un fait tout manifeste, de violer la foi première, d'arracher, de détruire les fondements sur lesquels repose la sûreté de la vie. Ce n'est pas seulement a raison qui s'écroule, c'est la vie qui succombe, si tu n'oses en croire tes sens et, sur leur témoignage, éviter les précipices et tout ce qui est à fuir, rechercher leurs contraires. Tu ne dois donc voir qu'une vaine abondance de paroles dans tous ces arguments rassemblés contre l'autorité des sens.

De même enfin que, dans une bâtisse, si la règle dont on s'est servi n'était pas droite, si l'équerre trompeuse s'est écartée de la direction régulière, si le niveau a manqué en quelque chose de justesse, tout dans l'édifice est nécessairement défectueux, gauche, affaissé, incliné, penchant sans proportion, sans harmonie aucune ; qu'une partie semble vouloir tomber et que toutes tombent en effet, trahies par les erreurs premières de la construction ; de même la raison ne peut être que pervertie et fausse, provenant de sens menteurs.

Arrivons aux autres sens, à la manière dont

chacun nous donne les sensations qui lui sont propres. Une route désormais peu difficile nous y conduira.

Le son, la voix se font entendre lorsque, s'engageant dans les sentiers sinueux de l'oreille, leur corps va frapper l'ouïe. Car on doit avouer qu'ils sont l'un et l'autre de nature corporelle, puisque l'ouïe peut en être frappée. C'est par cette raison que, souvent, la voix, rasant le gosier, l'affecte douloureusement, qu'un cri, violemment poussé au dehors, offense la trachée-artère. Si, dans l'étroit canal se pressent, pour se précipiter au dehors, les éléments de la voix, l'encombrement des issues fait qu'elle se produit en rauques accents, blessant le conduit par lequel elle se rend dans les airs. Il n'est donc point douteux que les voix, les paroles, ne se composent de principes corporels, étant ainsi capables de causer une blessure.

Tu n'ignores pas ce que retirent au corps de l'homme, à ses nerfs, à sa force, de longs discours prolongés jusqu'aux ombres de la nuit, depuis le premier éclat de l'aurore, surtout s'ils se sont produits avec de grands efforts de voix. La voix est donc corporelle, puisque celui qui l'exerce longtemps perd quelque chose de son corps.

Ce ne sont pas des éléments de même forme qui pénètrent dans nos oreilles, quand sort de la trom-

pette un grave et profond mugissement, que roule dans les circuits du clairon barbare un rauque murmure, ou bien quand, aux vallées de l'Hélicon, les cygnes, luttant contre la mort, exhalent en lugubres accents leur plainte harmonieuse.

Ces sons donc que nous tirons de l'intérieur de notre corps, et que notre bouche doit émettre, c'est la langue, mobile ouvrière de la parole, qui les articule ; c'est la forme et le mouvement des lèvres qui les dessinent. Quant à la rudesse de la voix, elle vient de la rudesse de ses éléments, comme aussi sa douceur est produite par ce qu'ils ont de poli et de doux.

En outre, bien souvent, une seule parole va frapper à la fois toutes les oreilles dans l'assemblée du peuple, quand elle est sortie de la bouche du héraut. Un seul son se partage donc tout à coup en plusieurs, pour se distribuer entre tant d'oreilles, sous la forme sonore que lui impriment les mots. Pour les sons qui ne rencontrent point les oreilles, ils passent outre et se perdent dispersés dans l'air ; d'autres vont se heurter contre des corps solides, et, comme une pierre qui rebondit, ils produisent un retentissement qui nous abuse par l'image de la parole.

D'après cela, vous pouvez vous expliquer à vous-même et expliquer aux autres comment il se fait que, dans des lieux solitaires, les rochers

reproduisent la forme des paroles et les répètent dans leur ordre quand, cherchant au fond d'une vallée nos compagnons dispersés, nous les appelons à grands cris. J'ai vu des lieux qui répétaient six ou sept fois la même parole, les collines la renvoyant aux collines et la leur faisant redire.

Dans le voisinage de ces lieux, on les croit habités par des satyres aux pieds de chèvre, par des nymphes. Ce sont des faunes, dit-on, dont les nocturnes ébats, dont les jeux bruyants y troublent le silence des nuits. On assure même avoir entendu le frémissement des cordes et les douces plaintes qu'exhale la flûte sous les doigts, sous les lèvres qui la touchent. Tout le peuple des campagnes est averti de l'arrivée de Pan, lorsque ce dieu, secouant sa tête velue et couronnée de branches de pin, promène son souffle sur les bouches de ses pipeaux, sans laisser tarir leurs rustiques accents. Ils parlent d'autres prodiges encore de cette sorte, ne voulant pas laisser croire que les lieux solitaires qu'ils habitent soient délaissés des dieux eux-mêmes. Voilà pourquoi, dans leurs discours, ils se vantent de ces merveilles, ou bien c'est par quelque autre raison. Le genre humain prêta toujours au mensonge une oreille avide.

Au reste, il n'y a pas lieu de s'étonner que des milieux au delà desquels nos yeux ne peuvent discerner les objets livrent passage à la voix et lui

permettent de nous arriver, d'affecter notre oreille. Certains entretiens ont même lieu à travers une porte fermée ; nous le voyons souvent. C'est que la voix peut passer intacte par des conduits sinueux, et que les simulacres s'y refusent. Ils se divisent s'ils ne rencontrent dans leur marche des conduits directs, comme sont les pores de verre, que traverse d'un libre vol toute apparence.

Ajoutons que la voix se divise, dans tous les sens, en parties naissant les unes des autres; une fois dispersée, elle se répand en voix diverses, comme l'étincelle en diverses flammes. Ces voix remplissent tous les lieux d'alentour, même les plus retirés, et les font retentir. Mais les simulacres, une fois lancés, suivent une ligne directe; aussi ne peut-on voir par-dessus une clôture, tandis qu'on peut entendre au delà; et encore la voix qui la traverse s'émousse-t-elle et n'arrive-t-elle que confuse à notre oreille. Il nous semble entendre des sons plutôt que des paroles.

Ce par quoi nous percevons les saveurs, je veux dire la langue et le palais, a plus de complication et de difficulté.

D'abord les saveurs se font sentir à la bouche lorsque, mangeant, nous pressons la nourriture, comme presse dans sa main une éponge pleine d'eau celui qui veut la rendre sèche. Ensuite le suc exprimé de cette nourriture se distribue dans

les pores du palais, dans les conduits sinueux de la langue. Si les éléments en sont doux, doux est le contact dont il flatte tout ce qu'il touche, dans l'humide région de la langue : comme aussi son approche blesse d'autant plus le sens, le déchire d'autant plus, que ses éléments ont plus de rudesse.

Cette sensation de plaisir qu'il cause se termine au palais; elle n'est plus, quand il a traversé le gosier, pour se distribuer dans les membres. Peu importe d'ailleurs de quels aliments le corps est nourri, si ce que vous avez reçu, préparé par la digestion, peut se distribuer dans vos membres et entretenir dans votre estomac l'humidité nécessaire.

Je vais maintenant faire voir comment il arrive qu'un même aliment n'affecte pas de même tous les êtres animés; que blessant ceux-ci par son amertume, il puisse paraître doux à ceux-là; comment il y a, à cet égard, des différences, des oppositions telles, que ce qui pour les uns est nourriture est pour les autres mortel poison. Ainsi le serpent que touche la salive de l'homme périt en se dévorant lui-même, et l'ellébore, mortel poison pour nous, engraisse les chèvres et les cailles.

Pour arriver à en connaître la raison, il faut d'abord se souvenir de ce qui a été dit précédem-

ment, que les principes des choses y forment des mélanges de bien des sortes. Tous ces êtres animés, qui s'entretiennent au moyen de la nourriture, dissemblables au dehors, et séparés en espèces par les lignes extérieures, la coupe de leurs corps, se distinguent de même les uns des autres par leur constitution intérieure, par la figure variée de leurs principes. Si les principes diffèrent, il faut que les distances, les voies, les issues, comme nous disons, diffèrent aussi dans chaque membre, dans la bouche, dans le palais. Il doit donc y en avoir de plus petits et de plus grands, de triangulaires et de carrés, de ronds et d'anguleux. Car les diversités de la figure et du mouvement en réclament d'analogues dans les issues, dans les voies, selon la pression de leurs tissus. Si donc ce qui semble doux à l'un semble amer à l'autre, c'est que, chez celui qui le trouve doux, les principes, polis au passage, pénètrent, au moyen d'une molle contraction, dans les pores du palais, et que, chez celui qui trouve la même chose amère, les principes conservent, en passant par le gosier, leur âpreté déchirante.

Il est maintenant facile, d'après ce qui vient d'être dit, d'expliquer chaque cas particulier. Quand, par l'affluence de la bile, la fièvre s'élève en nous, que toute autre cause y produit la maladie, un trouble général s'empare de notre corps,

un entier changement a lieu dans la position des principes : il arrive alors que les corpuscules empressés auparavant de chercher le sens, ne le cherchent plus, que d'autres se présentent de préférence qui s'y introduisant y peuvent engendrer une sensation d'amertume. L'un et l'autre, l'amer et le doux, sont ainsi mêlés dans la saveur du miel, comme je l'ai déjà montré plus d'une fois.

Maintenant, de quelle manière le contact des odeurs affecte-t-il les narines? Je vais le dire. Il faut d'abord qu'il y ait un grand nombre de corps d'où s'écoule, d'où s'échappe en tourbillons le flot divers des odeurs, comme on doit penser aussi que les odeurs, émanées des corps, s'écoulent et se répandent. Mais elles conviennent plus ou moins aux divers êtres animés à cause de la diversité de leurs éléments, de la différente composition de l'odorat. Voilà pourquoi les abeilles, dans les airs, sont attirées même de loin par le parfum du miel, les vautours par les exhalaisons des cadavres; pourquoi, sur la trace des bêtes au pied fourchu, le chien, que son ardeur emporte, entraîne le chasseur; pourquoi l'odeur de l'homme est sentie de loin par le sauveur de la citadelle des enfants de Romulus, par l'oie au blanc plumage.

Ainsi la diversité de l'odeur et de l'odorat guide chacun vers sa pâture, le force à fuir le noir

poison, et de cette manière se conservent les espèces animales.

De ces odeurs qui assiégent nos narines il en est qui parviennent plus loin que d'autres; aucune cependant ne va aussi loin que le son, que la voix; ai-je besoin d'ajouter que les objets qui frappent nos yeux, dont notre vue est assiégée? L'odeur s'égare dans son vol; elle arrive tard, ou se perd avant d'arriver, insensiblement, facilement dissipée dans les airs; par cette raison, d'abord, que venue des profondeurs du corps elle a peine à s'en dégager. Que les odeurs en effet s'écoulent, s'échappent des parties les plus intimes, cela est apparent par ce fait que ce qui semble le plus odorant est ce qu'on brise, ce qu'on pile, ce qu'on dissout par le feu.

En outre, on le peut voir, l'odeur résulte de principes moins déliés que le son; elle ne pénètre pas ces enceintes de pierre que le son traverse. Aussi, ce qui nous l'envoie, n'est-ce pas une chose facile que d'en découvrir le siége. L'émission se refroidit dans son lent trajet à travers les airs; les messagers des corps arrivent à l'organe sans chaleur: de là bien souvent l'erreur des chiens, cherchant vainement la piste.

Et ce n'est pas seulement pour les odeurs, pour les saveurs qu'il en est ainsi: les formes et les couleurs elles-mêmes ne conviennent pas si éga-

lement chez tous au sens de la vue, que certaines ne l'affectent plus vivement que d'autres. Il y a plus, en effet : devant l'oiseau qui par le battement de ses ailes semble secouer les ténèbres de la nuit, dont la voix perçante appelle l'aurore, devant le coq, les lions impétueux ne peuvent tenir, ils ne peuvent en soutenir la vue ; ils ne songent plus qu'à fuir.

C'est que dans la substance des coqs il y a de certains principes qui dardés dans les yeux des lions en perçent la pupille et y produisent une douleur si vive, que ces fiers animaux ne la peuvent soutenir ; et pourtant ces mêmes principes ne peuvent en rien blesser notre vue, ou parce qu'ils n'y pénètrent pas, ou parce que, y pénétrant, ils en sortent librement, sans que leur séjour y cause aucune blessure.

Maintenant par quoi l'esprit est-il ému et d'où lui vient ce qui y entre, tu vas l'apprendre en peu de mots.

Je dis d'abord qu'en tous lieux, et de mille façons, errent des simulacres singulièrement subtils, qui s'unissent dans les airs, quand ils se rencontrent, aussi facilement que des toiles d'araignée, que de minces feuilles d'or. Ils surpassent par la subtilité de leur tissu ceux qui affectent nos yeux et assiégent notre vue, puisque pénétrant par les pores, ils sollicitent dans l'intérieur du corps

la nature subtile de l'esprit, et y provoquent le sentiment.

Si donc nous voyons des corps de Centaures et de Scyllas, des gueules de Cerbères, les images de ceux qui ont subi la mort et dont la terre recouvre les os, c'est que des simulacres de toutes sortes sont errants çà et là, les uns qui, d'eux-mêmes, se forment dans l'air, les autres qui se détachent d'objets divers, d'autres encore que forment ceux-ci par leurs combinaisons.

Car, bien certainement, ce n'est pas d'un être vivant que résulte l'image d'un Centaure, puisque jamais n'exista un tel être : mais l'image d'un cheval et celle d'un homme venant par hasard à se rencontrer, elles adhèrent aussitôt l'une à l'autre, avec une grande facilité, comme je l'ai dit tout à l'heure, à cause de la subtilité de leurs tissus.

Ainsi se forment les autres simulacres de même sorte ; et, comme ils sont, je l'ai montré, des plus mobiles, et dans leur extrême légèreté, toujours flottants, le seul contact de l'image subtile peut facilement ébranler notre esprit, lui-même si subtil et d'une si merveilleuse mobilité. Que les choses se passent comme je le dis, c'est ce qu'il est facile de reconnaître. Puisque sont semblables l'un à l'autre et le simulacre que nous voyons par l'esprit et celui que nous voyons par les yeux, il faut bien que les deux visions aient lieu de sem-

blable manière. Si donc, comme je l'ai enseigné, ce qui nous fait voir par exemple des lions, ce sont des simulacres de lions venant assaillir nos yeux, on comprend que sur notre esprit agissent de semblable manière des simulacres de lions et tant d'autres qu'il voit à l'égal des yeux, tout autant qu'eux, à cette différence près que les objets de ses perceptions sont plus subtils.

On ne s'explique pas d'une autre manière, comment, lorsque gisent nos membres, relâchés par le sommeil, notre esprit peut demeurer éveillé. C'est qu'alors il est assailli des mêmes simulacres que dans l'état de veille ; à ce point qu'il nous semble voir, en réalité, celui qui a rendu le dernier souffle, dont la mort et la terre ont déjà pris possession. Il n'en arrive ainsi que par une violence de la nature, tous nos sens étant en ce moment empêchés par le repos du corps, reposant avec lui, et ne pouvant réfuter le mensonge par la vérité. En outre, le souvenir gît lui-même en nous, engourdi par le sommeil ; il ne peut, nous détrompant, nous montrer déjà depuis longtemps au pouvoir de la mort, celui que notre esprit croit voir vivant.

Enfin, il n'est point étonnant que les simulacres se meuvent, qu'ils remuent même en cadence leurs bras et le reste de leurs corps, comme ils nous semblent le faire dans les songes. Un premier dis-

paru, un autre aussitôt lui succède dans une autre attitude, et il nous paraît que c'est toujours le même dont la contenance a changé. On doit croire que cela a lieu très-rapidement, tant est grande leur mobilité, l'abondance des éléments qui les forment, tant il se produit, dans un instant appréciable, de particules pour fournir à ce renouvellement.

Ici bien des questions se présentent, des questions qu'il nous faut éclaircir si nous voulons donner à notre exposition une entière évidence.

On demande d'abord comment il se fait que l'esprit, au gré de notre caprice, se forme aussitôt l'idée de l'objet même dont nous nous avisons. Est-ce donc que les simulacres sont attentifs à notre volonté, que nous n'avons qu'à vouloir pour que l'image accoure à nous ? Mer, terre, ciel, assemblées, pompes, festins, combats, tout ce qu'il nous plaît de concevoir, la nature s'empresse-t-elle, au premier mot, de nous le produire ? Et cela, quand chez d'autres, dans le même lieu, l'esprit se forme de tout autres pensées ?

Et quand nous voyons, en songe, des simulacres s'avancer vers nous en cadence, avec de gracieux mouvements, des bras élégamment jetés qui, tour à tour, s'élèvent et s'abaissent, et à l'action desquels répondent les pas que forment les pieds, faut-il croire que ces simulacres ont une teinture

de l'art, que des leçons les ont formés à nous venir donner, pendant la nuit, de tels spectacles? N'y a-t-il pas une explication plus conforme à la vérité? On en convient en effet : cet instant, un, en apparence, où un son se fait entendre, comprend, en réalité, une suite d'instants que peut distinguer la raison. Il arrive de même qu'à tout instant et en tout lieu, il y a des simulacres prêts à se remplacer, tant est grande leur mobilité, l'abondance des éléments qui les forment. Un premier disparu, un autre aussitôt lui succède, dans une autre attitude, et il nous paraît que c'est toujours le même dont la contenance a changé.

En raison de leur extrême ténuité, il n'y a que ceux auxquels s'applique avec effort son regard perçant que l'esprit puisse distinguer; hors de là, tous sont perdus pour lui ; il doit se les donner lui-même. Il travaille donc à se les donner, comptant que les choses se passeront de manière à lui faire voir l'objet qu'il poursuit; ce qui a lieu en effet.

Ne remarquez-vous pas que même nos yeux, regardant des choses de grande ténuité, s'y fixent avec effort, sans quoi il ne leur serait pas possibte de les pénétrer du regard. Il n'y a pas moins lieu de reconnaître, au sujet des choses les plus manifestes, que, si vous n'y appliquiez votre esprit, elles seraient pour lui comme n'en ayant

jamais approché. Pourquoi donc s'étonner que l'esprit laisse échapper tous les simulacres auxquels son attention ne se donne pas tout entière? Enfin il nous arrive de concevoir comme très-grandes des choses de petite apparence et de nous induire nous-mêmes en erreur.

Il arrive encore que les images offertes à notre esprit ne soient pas continûment de même sorte; qu'une femme, par exemple, que nous croyions presser entre nos bras, nous semble devenue un homme; que d'autres changements, ou de figure, ou d'âge, se succèdent; c'est l'affaire du sommeil et de ses oublis de prévenir, à cet égard, notre étonnement.

Il y a, en cette matière, une erreur qu'il faut fuir, dont il faut se garder craintivement: c'est la supposition que les yeux, avec leur transparent éclat, aient été faits pour que, par eux, nous puissions voir; que ce soit pour former nos pas dans la marche, que nos cuisses, nos jambes, s'appuyant sur les pieds, comme sur leur base, aient reçu la faculté de fléchir leur articulation; qu'à nos épaules aient été attachées des bras puissants, que deux mains nous aient été données pour être à droite et à gauche nos serviteurs dociles et nous prêter leur office dans tous les besoins de la vie.

Toutes les explications de ce genre, explications à contre-sens, procèdent d'un renversement de la

raison, puisque rien ne se forme dans le corps pour qu'on en puisse user, mais que ce qui s'y forme trouve ensuite son usage. Il n'y a pas eu de vision avant la formation des yeux, de parole avant celle de la langue; au contraire, c'est la langue qui a précédé, et de beaucoup, l'origine du langage, des oreilles nous sont venues bien avant qu'un son s'en fît entendre; tous nos membres enfin existaient quand on en a fait usage; ce n'est donc pas en vue de cet usage qu'ils se sont développés.

Au contraire, employer ses mains à combattre, déchirer de ses ongles les membres ensanglantés d'un ennemi, a été pratiqué bien avant que volât dans l'air le fer brillant d'un dard: nous garder des blessures est une ressource à laquelle nous a réduit la nature, avant que notre bras gauche eût appris l'art de leur opposer l'abri d'un bouclier.

Et, de même, livrer au repos son corps fatigué est une chose bien plus ancienne que la mollesse de nos lits; apaiser sa soif est antérieur à la fabrication des coupes.

C'est en vue de leur usage, on peut le croire, qu'ont eu lieu ces inventions, produits de l'expérience et du besoin. Il en est autrement de ce qui, existant d'abord, a révélé plus tard son utilité, et, particulièrement, de nos sens, de nos membres. Il s'en faut donc, encore une fois, qu'on

puisse admettre qu'ils ont été formés par prévision des services qu'ils devaient rendre, de leur utilité.

Il ne faut pas non plus s'étonner que, de sa nature, le corps de tout animal cherche des aliments. J'ai enseigné que hors des êtres se retirent, s'écoulent en bien des façons, bien des parties élémentaires. Or, il en doit être ainsi surtout des animaux où ces parties élémentaires sont tenues toujours en mouvement, où beaucoup sont exprimées au dehors par la sueur, beaucoup exhalées par un souffle haletant. Il en résulte que le corps se raréfie, que la nature tombe en un état de ruine, qu'accompagne la douleur. Voilà pourquoi sont recherchés des aliments qui puissent étayer la machine, ranimer les forces par leur entremise, assouvir chez tant de bouches ouvertes dans les membres, dans les veines, la passion de se nourrir. C'est de la même manière que l'humide breuvage pénètre dans toutes les parties du corps qui réclament de l'humidité. Ces éléments de chaleur amassés dans notre estomac, qui y allument un incendie, la venue du liquide les dissipe, les éteint ; elle apaise le feu qui nous dessèche et qui nous brûle. Voilà comment l'ardente soif est enlevée de notre corps par une sorte d'ablution, comment est assouvie sa faim avide.

Maintenant, comment se fait-il que nous puis-

sions, à notre volonté, porter nos pas, diriger nos membres, ou en avant, ou de côté; qu'y a-t-il en nous qui ait la faculté de mouvoir ainsi la masse de notre corps? Je vais le dire, Memmius; sois attentif à mes paroles.

Je dis donc comme je l'ai déjà dit, que des simulacres invitant au mouvement viennent trouver, heurter notre esprit (*animus*) : de là la volonté. Nul, en effet, ne commence à faire quoi que ce soit, qu'il n'ait d'abord eu sa pensée, la prévision de ce qu'il veut; or, cette prévision a pour objet une image. L'esprit donc, quand il se met en mouvement, avec l'intention de marcher, d'avancer, touche à l'instant cette âme (*anima*) répandue dans tout le corps, entre ses membres et ses articulations; contact facile, puisque tous deux sont étroitement unis. L'âme (*anima*), à son tour, s'adresse au corps et voilà comment, peu à peu, toute la machine s'ébranle et se meut.

En outre, il arrive alors que le corps se raréfie, et que l'air, nécessairement, en raison de sa constante mobilité, s'introduit par les voies qui lui sont ouvertes, y pénètre à larges flots, se répand jusque dans les moindres parties du corps. De l'une et l'autre cause, il résulte que le corps est emporté comme l'est un vaisseau par les voiles et par le vent.

Et qu'on ne s'étonne point, à ce propos, que de

tels corpuscules puissent ébranler et faire mouvoir une masse comme celle de notre corps. Le vent, dont la substance est si subtile, n'entraîne-t-il pas, par la force de son souffle, le plus fort vaisseau? Ne suffit-il pas d'une main pour diriger ce vaisseau dans sa course, si impétueuse qu'elle soit, d'un gouvernail pour le détourner à volonté? Les poulies et les roues ne soulèvent-elles pas, au moyen d'un faible effort, d'énormes poids?

Maintenant, comment le sommeil fait-il couler le repos dans les membres et dégage-t-il la poitrine des soucis qui troublent l'esprit (*animus*) ? je vais le dire dans des vers plus agréables que nombreux. Les faibles accents du cygne plaisent mieux que ces cris dispersés par les grues au sein des nuages. Mais toi, Memmius, prête-moi toute la finesse de ton oreille, toute la sagacité de ton intelligence : ne te presse pas de déclarer impossible ce que je vais exposer; ne te refuse pas à la vérité, ne recule pas devant elle : tu serais seul coupable de ton aveuglement.

D'abord, le sommeil a lieu quand s'est dissoute dans le corps la force de l'âme (*anima*); qu'une partie a été rejetée au dehors, une autre refoulée dans l'intérieur. Les membres alors se relâchent et sont comme flottants, car on ne peut douter qu'il ne faille regarder comme œuvre de l'âme le sentiment qui est en nous : si l'assoupissement le

suspend, le supprime, il est à croire qu'en nous l'âme a éprouvé quelque grand trouble, a été rejetée de nous; mais non pas toute; autrement le corps languirait plongé dans l'éternel froid de la mort; rien de l'âme n'y restant enfoui, comme le sont des charbons sous un amas de cendre, il n'y aurait plus ce qui peut tout à coup rallumer le sentiment, et du feu invisible faire jaillir la flamme.

Mais par quoi peut être produit cet état nouveau, d'où peuvent venir le trouble de l'âme et la langueur du corps? Je vais le dire; toi, ne laisse pas mes paroles se perdre dans l'air.

D'abord, à sa partie externe, le corps, que l'air avoisine et touche, en est nécessairement frappé, en reçoit des chocs fréquents; et c'est pour cela que la plupart des êtres sont recouverts ou de cuir ou de coquilles, ou d'enveloppes calleuses, ou d'écorce. Quant à la partie interne, l'air la frappe de même, dans la respiration, quand il est ou absorbé, ou renvoyé. Notre corps recevant donc une double atteinte, et l'ébranlement arrivant, par de secrets conduits, jusqu'aux éléments primordiaux, il s'opère en nous, peu à peu, comme une ruine. Un grand trouble, en effet, a lieu dans la disposition des principes et du corps et de l'âme; et à ce point qu'une partie de l'âme (*anima*) est chassée au dehors, une autre re-

foulée au dedans, une autre encore dispersée dans les membres, sans possibilité de se réunir, de s'acquitter en commun de son office, de concourir au mouvement. La nature prévient le concert, intercepte les voies, et par suite de ces changements, le sentiment se retire dans les profondeurs de notre être. Comme il n'y a plus rien qui étaye les membres, ils deviennent tous faibles et languissants, les bras tombent ainsi que les paupières; les jarrets fléchissent sous le corps qui s'étend; les forces se détendent, se relâchent.

Enfin, à la suite de la nourriture vient le sommeil, parce que les effets produits par l'air le sont également par la nourriture, quand elle se distribue dans les veines : et cet assoupissement est de tous le plus profond auquel s'abandonne l'estomac rassasié ou le corps accablé de lassitude, parce qu'alors se troublent, se confondent, le plus grand nombre de nos particules élémentaires, violemment atteintes. De là pour l'âme (*anima*) et ce qui la compose, un plus profond refoulement, une plus abondante émission au dehors, une plus grande dispersion au dedans.

Celles de nos occupations habituelles qui nous ont retenus le plus longtemps, auxquelles notre esprit s'est surtout appliqué, il arrive d'ordinaire que, dans nos songes, nous croyons encore les accomplir. Les avocats plaident des causes et pour-

suivent des procès; les généraux livrent des batailles et combattent; les matelots font aux vents leur guerre accoutumée, et moi je poursuis mon travail, je cherche les secrets de la nature et, ce que j'ai trouvé, je l'expose dans cette œuvre offerte à ma patrie.

C'est ainsi que les goûts, les travaux divers des hommes semblent, pendant le sommeil, occuper encore leurs esprits abusés. Ceux qui, pendant de longs jours, ont donné aux jeux leur attention, alors même qu'ils ont cessé d'y appliquer leurs sens, conservent dans leur âme des routes toujours ouvertes par où peuvent leur arriver les mêmes simulacres. Pendant bien d'autres jours encore les mêmes spectacles se présentent à leurs yeux; ils croient voir, même éveillés, les gracieux mouvements de la danse, ils croient entendre les purs accents de la cithare, le doux langage des cordes; ils ont devant les yeux la même assemblée, et les diverses splendeurs de la scène.

Tant ont de pouvoir le penchant, le goût, l'habitude, non-seulement sur les hommes, mais même sur les animaux. Vous verrez, en effet, d'ardents coursiers, alors même qu'ils sont étendus à terre et endormis, suer, haleter, comme s'ils faisaient effort pour emporter la palme, comme s'ils s'élançaient de la barrière ouverte.

Souvent aussi les chiens des chasseurs au sein

d'un doux sommeil jettent tout à coup leurs pattes en avant, poussent des cris, ramènent par de fréquentes aspirations l'air dans leurs naseaux, comme s'ils avaient rencontré la piste, s'ils étaient sur la trace des bêtes sauvages; même éveillés, ils continuent de poursuivre ces vains fantômes de cerfs qui leur semblaient fuir, jusqu'à ce que, l'illusion dissipée, ils reviennent enfin eux. Et dans ces races caressantes, habitantes du logis, on en voit qui se secouent, se relèvent, se dressent comme à l'apparition d'une figure inconnue. Mais, plus l'espèce est sauvage, plus dans le sommeil ces mouvements doivent avoir d'emportement.

Pour les oiseaux aux divers plumages, ils fuient tout à coup, se heurtant dans les ténèbres de la nuit au feuillage des bois sacrés, si, troublés dans leur doux repos, ils ont cru voir des éperviers leur apporter la guerre, volant vers eux les ailes étendues.

Et les âmes humaines : ces grands mouvements qui les agitent dans l'état de veille bien souvent se renouvellent en songe. Les rois emportent des villes, sont pris, livrent des combats; ils poussent des cris, pensant qu'on les égorge: beaucoup luttent pour leur défense, avec des gémissements douloureux; ils se croient déchirés par les dents d'une panthère ou d'un lion, et remplissent tout de leurs clameurs: beaucoup révèlent en dormant

d'importants secrets et se dénoncent eux-mêmes: beaucoup souffrent la mort: beaucoup qui se figurent tomber du haut d'une montagne restent tout tremblants, tout effrayés; arrachés au sommeil, ils sont quelque temps comme frappés d'égarement et dans leur agitation peuvent à peine revenir à eux.

Tel se voit, en songe, souffrant de la soif et sur le bord d'une rivière, d'une agréable fontaine, dont sa bouche avide absorbe les eaux. Bien souvent, les enfants qu'enchaîne le sommeil se voient devant certains vases, soulèvent leur robe et, par une émission involontaire, ils inondent les riches tapis de Babylone dont leurs lits sont couverts.

A ceux que déjà pénètre le fluide fécond de la jeunesse, en qui les années ont mûri la semence génératrice, à ceux-là viennent en foule du dehors, détachés de corps étrangers, des simulacres, messagers de quelque beau visage, d'un visage aux fraîches couleurs. L'approche de ces simulacres porte l'irritation dans les lieux gonflés par l'affluence du liquide, qui, soudain, comme au moment de l'acte même, s'épanche en flots dont les vêtements sont souillés, ensanglantés.

En nous est sollicitée la semence dont je parle, quand les progrès de l'adolescence commencent à fortifier nos membres. Comme il est pour chaque chose une cause particulière d'ébranlement, d'excitation, l'être humain a seul la vertu d'émouvoir

chez l'être humain la semence qui produit l'homme. Or, une fois tirée, sortie de ses retraites, elle traverse tout le corps et va se rassembler dans certaines régions nerveuses, qui lui sont affectées; elle y émeut l'organe même de la reproduction, qui par elle s'irrite, se gonfle; en même temps se prononce la volonté de la répandre au dehors, de la précipiter où tend la violence du désir, et l'âme se porte vers le corps qui lui a fait la blessure amoureuse : le blessé tombe sur sa plaie, son sang qui jaillit s'élance vers la partie même de laquelle est venue l'atteinte et, dans l'approche, l'ennemi est envahi par le flot rougissant.

Celui donc qui a reçu l'atteinte des traits de Vénus lancés ou par un jeune garçon aux formes féminines, ou par une femme qui de tout son corps darde l'amour, celui-là court à ce qui l'a frappé, il brûle de s'y confondre, de verser dans un corps étranger le fluide exprimé de son corps; il poursuit la volupté que lui présage l'excès de son désir. Voilà notre Vénus, ce que nous avons appelé du nom d'Amour; de là ces quelques gouttes de douceur amoureuse qui coulent dans notre cœur glacé bientôt par les soucis. Car si l'objet aimé est absent, ses images sont encore près de nous, son nom si doux retentit encore à notre oreille.

Mais ces images, il faut les fuir; ces aliments de l'amour, il faut les écarter loin de soi et tourner

ailleurs sa pensée ; il faut se hâter de répandre au dehors, de partager entre plusieurs objets cette séve dont on est tourmenté, au lieu de la retenir en soi par préoccupation d'un amour unique, d'y garder une cause assurée de soucis, de douleur. Votre mal, en effet, s'aigrit et s'invétère par des ménagements qui le nourrissent ; de jour en jour croît la fureur de votre passion et s'aggrave votre peine, si de nouvelles blessures n'effacent point la trace de la première, si, égaré dans la foule à la suite d'une Vénus vagabonde, vous ne vous guérissez à temps de chaque affection nouvelle, en détournant vers une autre les transports de votre âme.

Ce n'est pas que Vénus soit stérile en plaisirs pour celui qui se garde de l'amour. Au contraire, nulle peine n'accompagne ce qu'il recueille. Chez l'homme dont l'âme est saine, la volupté est certes plus grande que chez le malheureux dont l'âme est malade. Ne voit-on pas comme, au moment même de posséder l'objet aimé, l'ardeur flottante des amants s'égare en transports inquiets ; ils ne savent de quoi repaître d'abord leurs yeux et leurs mains; ce qu'ils touchent, ils le pressent, ils l'étreignent, ils y portent la douleur ; de tendres lèvres sentent l'atteinte de leurs dents, la rude pression de leurs baisers : c'est que chez eux la volupté n'est point pure; un aiguillon les pousse à poursuivre de leurs

blessures la cause, quelle qu'elle soit, qui a jeté en eux les germes d'une telle rage. Mais ce douloureux emportement, Vénus en triomphe sans peine; il tombe et meurt parmi ses joies; l'ardente morsure s'émousse au doux contact de la volupté.

On espère, en effet, que le même corps, duquel est provenue cette ardeur, pourra aussi l'éteindre; mais les choses se passent tout autrement; la nature le montre assez. En cela seulement il arrive que, plus on obtient, plus le cœur s'enflamme de désir. Les aliments, les breuvages, sont reçus dans l'intérieur du corps, et comme ils y peuvent occuper une place déterminée, ils satisfont facilement le désir qu'ils excitent. Mais les traits et le teint d'une figure humaine ne peuvent promettre aux joies du corps que de légers simulacres; misérable espérance qu'emporte le vent. Un homme qui cherche en songe à étancher sa soif ne trouve point d'eau pour éteindre le feu qui le brûle, mais seulement un simulacre d'eau; en vain il se travaille; il reste altéré au milieu même du torrent où semble puiser sa bouche. C'est ce qui se voit en amour: Vénus abuse les amants par de vains simulacres; ces corps qu'ils contemplent, ils ne peuvent en rassasier leurs regards; ils ne peuvent rien détacher de ces membres délicats que parcourent leurs mains, sur lesquels elles errent incertaines.

Enfin, lorsqu'entrelacés, ils jouissent ensemble

de leur jeunesse en sa fleur, que déjà leur corps pressent les joies qui l'attendent, que Vénus en est au point d'ensemencer le sol fécond de la femme, ils se serrent avidement, confondant leur salive et leur haleine, entrechoquant leurs lèvres et leurs dents. Vains efforts ! Ils ne peuvent rien détacher de ce corps qu'ils pressent, y pénétrer et s'y perdre tout entiers, comme ils semblent quelquefois le vouloir et le chercher, tant ils ont d'ardeur à étreindre des liens de Vénus leurs membres qui se fondent de volupté. Quand, enfin, par un éclat subit, la passion s'est fait jour, un court moment de relâche succède à cet emportement, puis revient la même fureur, la même rage ; ils cherchent de nouveau à satisfaire des désirs qui renaissent. Mais ils ne peuvent rien imaginer, dans leur angoisse, qui triomphe du mal secret dont ils sont consumés.

Ajoutez que leurs forces s'épuisent et succombent au labeur ; ajoutez qu'il leur faut vivre soumis aux caprices d'autrui. Cependant le bien s'en va ; les dettes se contractent ; les devoirs languissent ; la renommée s'altère et chancelle ; et cela, pour des essences précieuses, de belles chaussures de Sicyone qui rient aux pieds d'une maîtresse, de grandes émeraudes dont la verte lueur est enchâssée dans l'or, une pourpre assidûment foulée, abreuvée sans relâche de la sueur de Vénus. Le

fruit du travail des pères se change en bandeaux, en diadèmes, en manteaux de Carie ou de Chio; il faut de rares étoffes, des tables somptueuses, force jeux, force coupes, des parfums, des couronnes, des guirlandes : mais c'est en vain, puisque de la source même des délices sort je ne sais quoi d'amer qui vous torture parmi les fleurs ; soit que votre âme sente sa faiblesse et se déchire elle-même par la pensée d'une vie traînée dans l'oisiveté, perdue dans la débauche ; soit qu'on vous ait laissé en partant quelque mot équivoque, trait brûlant, qui s'attache à votre cœur et s'y nourrit comme la flamme ; soit que vous ayez remarqué des regards trop distraits, errant comme s'ils cherchaient un rival, que vous ayez surpris sur des lèvres perfides la trace d'un sourire.

Voilà les maux qui se rencontrent dans un amour partagé, dans un amour heureux. Mais dans celui qui ne l'est pas, où manque l'affection, on en peut, rien qu'en ouvrant les yeux, remarquer d'innombrables. Le meilleur est donc de veiller de la manière que j'ai dit, de ne se point laisser surprendre. Éviter les filets de l'amour, se garder d'y tomber, est chose moins difficile que d'en sortir une fois pris, que de rompre les nœuds puissants de Vénus.

Et cependant, déjà enveloppé, embarrassé dans ces liens, tu pourras encore échapper au mal, si

toi-même tu ne te fermes la retraite, si tu ne refuses pas de voir les vices de l'âme, comme tu fais les défauts du corps, chez celle que tu souhaites, que tu veux; mais les hommes, la plupart du temps, aveuglés par la passion, imaginent chez la femme aimée, et lui prêtent libéralement des mérites qu'elle n'a vraiment pas. Combien de mal formées, de laides, dont on les voit faire leurs délices, qu'ils tiennent en grand honneur! Ils se raillent à ce sujet les uns les autres, se conseillant mutuellement d'apaiser le courroux de Vénus qui les afflige d'amours si repoussants; les malheureux ne ramènent pas leurs yeux sur eux-mêmes, dont l'erreur est souvent plus grande.

La noire leur semble de la couleur du miel; la malpropre, la repoussante, ils la disent négligée; celle qui a des yeux tirant sur le vert est pour eux une petite Pallas; celle qui n'est que muscles, qu'un morceau de bois, une biche. La petite, la naine, c'est une des Grâces, sa personne n'est que sel; l'énorme, la monstrueuse, c'est une merveille imposante, un être plein de majesté; la bègue, qui ne peut prononcer, a un langage enfantin; la muette garde une honnête pudeur; cette autre pétulante, importune, loquace, elle devient un flambeau; petite amie est le nom de la malheureuse qui ne peut vivre tant elle est maigre; on appelle délicate celle qu'a presque déjà emportée la toux;

quant à la matrone aux formes amples et opulentes, on y voit Cérès en personne qui vient d'allaiter Bacchus; un nez camard a quelque chose de Silène et des satyres; de grosses lèvres sont le baiser même. Toutes les illusions de ce genre, il serait long de les redire; je ne l'essayerai pas.

Mais j'accorde qu'elle ait toutes les grâces du visage, et que de tout son corps émane la puissante influence de Vénus. N'y en a-t-il pas d'autres? N'avons-nous pas vécu sans elle? N'est-elle pas soumise aux mêmes incommodités que les plus laides? Ne lui faut-il pas, la malheureuse, s'infecter d'âcres senteurs qui mettent en fuite ses suivantes, et dont elles rient en cachette?

Cependant pleure à la porte l'amant qui n'est point reçu; il charge de fleurs, il arrose de parfums le seuil insensible; il y imprime ses baisers. Mais qu'on lui permette de pénétrer, et que quelque émanation l'arrête au passage, il cherchera pour s'échapper un prétexte honnête; il laissera tomber cette plainte si longtemps préparée, et prise de si haut; il se condamnera lui-même de folie, voyant qu'il faisait de sa maîtresse quelque chose de plus qu'une mortelle. Nos Vénus ne l'ignorent pas; elles ont grand soin de dérober ces arrière-scènes de la vie à ceux qu'elles veulent retenir dans les liens de leur amour. Vaines précautions, puisque ta pensée pourrait toujours tirer de leurs ténèbres,

et découvrir ces mystères ridicules. Que ta maîtresse ait un esprit aimable, nullement fâcheux, ce n'est pas une raison pour méconnaître en elle l'humaine infirmité.

Elle ne feint pas toujours, par ses soupirs, un amour menteur, la femme dont le corps s'unit au corps de l'homme, ardemment embrassé, dont la bouche applique sur ses lèvres d'humides baisers. C'est souvent de cœur qu'elle agit, et que, poursuivant une commune joie, elle le provoque à fournir sa carrière amoureuse. Si, chez les oiseaux, chez les animaux domestiques et les animaux sauvages, on voit la femelle céder au mâle, c'est parce que, en elle, la nature, dans sa plénitude, s'anime de la même ardeur, et répond avec joie aux transports de l'assaillant.

N'en vois-tu pas, Memmius, qu'un attrait mutuel a joints, ressentir, dans les lieux qui leur sont communs, une vive souffrance? C'est, par exemple, à quelque détour de rue, un couple de chiens, qui voulant se séparer, et y travaillant, en sens divers, de toutes ses forces, est arrêté par le nœud puissant de Vénus. Ils ne s'exposeraient jamais à ce supplice, s'ils n'avaient la connaissance d'une joie goûtée en commun, et telle qu'elle peut les attirer dans le piége et les y tenir captifs. Je dois donc le redire, les deux sexes participent également à la volupté.

Lorsque, dans le mélange de l'une et de l'autre semence, la femme a subitement attiré et absorbé celle de l'homme, alors de la semence maternelle se forment des enfants qui ressemblent à leur mère. C'est à leur père qu'ils ressemblent dans le cas contraire. Ceux en qui l'on retrouve la figure et du père et de la mère, les traits mêlés de leurs parents, procèdent à la fois de la substance paternelle et maternelle, quand, sous l'aiguillon de Vénus, s'élançant de tous les points du corps, les deux substances se rencontrent, se confondent dans un conflit auquel conspire une mutuelle ardeur, sans qu'il y ait pour aucune de victoire ou de défaite.

Il arrive encore que les enfants ressemblent à un aïeul, à un bisaïeul, ou même rappellent la figure de quelque ancêtre éloigné, parce que leurs parents recélaient en eux, comme cela se voit souvent, des mélanges très-divers d'éléments primordiaux, transmis de pères en pères, dès la souche première. De là cette variété de figures que produit Vénus, par les hasards de son commerce, faisant quelquefois reparaître avec l'air des ancêtres, même le son de leur voix, la couleur de leurs cheveux, car ce sont choses qui ne résultent pas moins d'une semence déterminée que les traits du visage et les membres du corps. Au reste, les enfants du sexe féminin ne proviennent pas moins de la se-

mence du père, que les mâles de celle de la mère, tout fruit étant produit par une double semence ; et celui de leurs parents auquel ils ressemblent le plus est celui dont, au moment de la conception, ils ont le plus reçu, comme on peut toujours le remarquer, qu'il s'agisse de la naissance des hommes ou de celle des femmes.

Et ce n'est pas la volonté divine qui enlève à un homme la faculté d'engendrer, qui fait que d'aimables enfants ne l'appelleront jamais du nom de père, qu'il vieillira dans un commerce stérile. La plupart le croient et, pleins d'affliction, arrosent les autels du sang des victimes, les chargent de dons, espérant qu'ils pourront enfin, plus riches en germes créateurs, rendre leurs femmes fécondes. Mais c'est en vain qu'ils fatiguent les dieux et les oracles : s'ils sont stériles, c'est que leur semence est trop épaisse ou bien encore trop fluide. Trop fluide, elle ne peut, nulle part, former d'adhérence ; elle s'écoule aussitôt, et revient en arrière sans avoir rien produit ; trop épaisse, son jet alourdi ne la porte pas assez loin ; elle ne pénètre pas aux lieux qu'il faut, ou, si elle y pénètre, elle se mêle difficilement à la semence de la femme. Il y a entre les accords formés par Vénus de grandes différences : tel est plus propre à féconder le sein de certaine femme; de tel autre, certaine autre femme recevra plus facilement le fardeau de la grossesse ; bien

des femmes, que plusieurs unions avaient laissées stériles, ont à la fin rencontré un époux capable de les rendre mères, de les enrichir d'une aimable famille ; pour des hommes dont la maison avait vu se succéder sans fruit plusieurs épouses, fécondes cependant, il s'est un jour trouvé une compagne d'une nature plus appropriée, à qui ils ont dû de pouvoir appuyer sur des fils leur vieillesse.

Tant il importe que les semences puissent former des mélanges convenables pour la reproduction, la substance épaisse se rencontrer avec la substance fluide, la substance fluide avec la substance épaisse. Ce qui importe encore, c'est le choix de la nourriture ; telle accroît en nous la semence, qui par l'action de telle autre s'épuise, et se dessèche. Enfin, les modes mêmes de la volupté ont une grande importance ; on pense généralement que, placées comme les femelles des quadrupèdes dans une position qui abaisse leur poitrine et élève leurs reins, les épouses sont plus accessibles aux germes créateurs, plus portées à concevoir. Quant aux mouvements lascifs, ils ne sont pour cela d'aucune utilité : la femme contrarie, empêche la conception, si, dans l'agitation du plaisir, elle répond trop vivement aux attaques de l'homme, et court, trop assouplie, au-devant du flot fécondant ; elle détourne le soc de sa voie, égare le jet de la semence : aussi les courtisanes

usent-elles de tels mouvements pour prévenir de trop fréquentes grossesses, et rendre leur commerce plus agréable aux hommes, artifice dont nos femmes n'ont nul besoin.

Ce n'est pas non plus l'action d'un pouvoir divin, l'atteinte des flèches de Vénus qui fait que parfois on aime une femme sans beauté. C'est elle-même qui, par sa bonne conduite, ses douces manières, le soin de sa personne, fait qu'un homme s'habitue sans peine à passer ses jours avec elle.

L'habitude, disons-le en finissant, peut produire l'amour. A de petits coups fréquemment répétés il n'est rien qui, avec le temps, ne succombe. Ne voyez-vous pas que des gouttes d'eau, tombant sur une pierre, la percent à la longue?

LIVRE V

Qui pourrait, d'un esprit assez puissant, produire des vers dignes de la majesté de ces grandes choses, dignes de ces découvertes? Qui excellerait assez par la parole, pour préparer une louange en rapport avec les mérites de celui qui, par le travail, les conquêtes de son intelligence, nous a laissés en possession de tels avantages? Nul, je le crois, de tous ceux qui sont nés d'un mortel!

Car s'il faut parler comme le demande la majesté enfin connue de la Nature, il fut un dieu, oui, un dieu, illustre Memmius, celui qui le premier trouva la doctrine, qu'aujourd'hui nous appelons sagesse, celui dont l'art retira la vie humaine du sein de tant de flots et de tant de ténèbres, pour la conduire dans un port si tranquille, dans un séjour si lumineux.

Compare, en effet, avec ces divines inventions qu'on attribue à d'autres dans les temps antiques. Cérès, dit-on, a établi chez les mortels l'usage du blé; Bacchus, celui de la liqueur engendrée par la vigne. Sans cela, cependant, la vie pouvait

encore se maintenir ; ainsi vivent, encore aujourd'hui, comme on l'assure, certaines nations ; mais sans un cœur purifié par la philosophie, quelle vie digne de ce nom était possible ? C'est donc à bien plus juste titre qu'il nous paraît un dieu, celui par qui se sont répandues, chez les peuples, ces douces consolations de la vie qui charment encore nos âmes.

Si vous pensez que les hauts faits d'Hercule méritent la préférence, vous vous égarez bien plus loin encore de la vérité. En quoi nous nuiraient aujourd'hui la gueule béante du lion de Némée, les crins hérissés du sanglier de l'Arcadie ? que pourraient contre nous le taureau de la Crète, le fléau de Lerne, cette hydre armée de serpents venimeux ? Les trois poitrines du triple Géryon ? Et ces chevaux de Diomède, dont les naseaux soufflaient la flamme, en Thrace, aux champs Bistoniens, près de l'Ismare; et ces oiseaux arcadiens, habitants de Stymphale, à la serre redoutable; et le gardien des brillants fruits d'or du jardin des Hespérides, ce terrible serpent, aux farouches regards, au corps monstrueux embrassant le tronc de l'arbre de ses amples replis, près des rivages de l'Océan et de ses tempêtes, que nul de nous ne visite et dont n'osent approcher même les barbares?

Tous les monstres de cette sorte, qu'on a pu mettre à mort, s'ils n'eussent point été vaincus, s'ils

vivaient encore, quel mal, enfin, en faudrait-il attendre? Aucun, je pense. La terre ne produit-elle pas toujours en abondance les bêtes sauvages; la terreur ne remplit-elle pas les bois, les hautes montagnes, les forêts profondes, tous lieux qu'il est en notre pouvoir d'éviter?

Mais si notre cœur n'est purifié, à quels combats, à quels dangers ne faut-il pas, malgré nous, nous préparer? Combien alors de désirs qui nous troublent, qui nous déchirent de leurs perçants aiguillons? et, par suite, combien de craintes. Et l'orgueil, la luxure, l'insolence, la sensualité, la paresse, de quelles déroutes ces ennemis nous affligent!

Celui donc qui les a tous domptés, qui les a chassés de l'âme, par la vertu de sa parole, et non par les armes, un tel homme ne conviendra-t-il pas qu'on le juge digne d'être compté au nombre des dieux, surtout lorsqu'il a toujours si bien, si divinement parlé des dieux immortels eux-mêmes, et développé dans ses discours tout l'ordre de la nature.

C'est donc sur sa trace que je poursuis pour les exposer dans mes discours les raisons des choses, enseignant comment chacune se forme sous des conditions, d'après un pacte qui règlent sa durée, enchaînée par des lois d'une puissance éternelle qu'elle ne peut rompre. Telle, au pre-

mier rang des êtres, nous a semblé la nature de l'âme, naissant d'un assemblage corporel, ne pouvant perpétuer sans atteinte une existence sans fin ; ce sont, nous l'avons reconnu, de simples simulacres qui, dans les songes, trompent notre esprit, quand nous croyons voir celui que la vie a abandonné.

Maintenant l'ordre de mon sujet me conduit à faire comprendre que le monde lui-même est de substance mortelle et qu'il a pris naissance ; à expliquer comment le concours de la matière a établi la terre, le ciel, la mer, les astres, le soleil, le globe de la lune ; comment certains êtres animés ont pu naître de la terre et comment d'autres n'ont dû jamais arriver à l'existence, comment le genre humain, à la parole flexible, en est venu à s'unir par le lien du langage ; comment s'est glissée dans les cœurs cette crainte des dieux qui entretient sur la face de la terre tant de temples, de lacs et de bois sacrés, d'autels, d'idoles.

Je dirai, en outre, comment, dans leur cours, le soleil et la lune sont guidés, gouvernés, par la puissance souveraine de la nature. N'allons pas croire qu'entre le ciel et la terre ces astres fournissent librement une carrière qui ne doit point avoir de fin, se prêtant complaisamment au soin de faire croître les fruits de la terre et les êtres animés ; ne croyons pas non plus que ce qui

les fait ainsi rouler, c'est quelque disposition divine. Car ceux-là mêmes auxquels on a enseigné, qui savent le mieux que les dieux mènent une existence exempte de tous soucis, s'étonnent quelquefois à la vue des phénomènes, se demandent comment ils peuvent s'accomplir, quand il s'agit surtout de ce qui se voit au-dessus de nos têtes, dans les régions de l'éther. Ils sont alors ramenés aux antiques superstitions, ils rentrent sous le joug de maîtres tyranniques auxquels les malheureux attribuent tout pouvoir, ignorant ce qui peut se produire et ne le peut pas, la puissance départie à chaque être, le terme inébranlable qui la limite.

Mais pour ne pas t'arrêter plus longtemps par de simples promesses, considère d'abord la mer, la terre, le ciel : cette triple nature, ce triple corps, Memmius, ces trois formes si diverses, ces trois vastes tissus, un seul jour les abandonnera à la ruine, et après tant d'années qu'elle se sera soutenue, tout à coup s'écroulera la masse, la machine du monde.

Je ne me cache pas de quelle idée nouvelle, merveilleuse, c'est frapper ton esprit, que de t'annoncer la ruine future du ciel et de la terre; combien il me sera difficile de t'amener par mes discours à y croire. Il en est ainsi quand on fait entendre aux oreilles une chose qui ne peut être soumise à l'épreuve des yeux, sur laquelle on ne

peut porter la main, ce qui est la voie la plus sûre et la plus rapide par laquelle l'évidence pénètre dans l'esprit de l'homme, dans les dernières retraites de son intelligence. Je parlerai cependant et peut-être l'événement viendra-t-il justifier mes paroles ; peut-être avant peu verras-tu tout l'ensemble de la terre s'ébranler à ces terribles mouvements: puisse cependant cette catastrophe être détournée loin de nous par la main souveraine de la Fortune, et le raisonnement nous convaincre, au lieu de l'expérience, que l'ensemble des choses peut succomber à cette effroyable destruction !

Mais avant de me répandre à ce sujet en oracles plus saints et plus certains que n'en fait entendre la Pythie sur le trépied et sous le laurier d'Apollon, j'aurai à t'offrir, répétant de doctes paroles, bien des consolations ; je prétends te soustraire au joug d'opinions superstitieuses qui te feraient penser que la terre, le soleil, le ciel, la mer, les astres, la lune, sont de substance divine et destinés à un cours éternel ; qu'ainsi c'est justice que, comme les géants, ceux-là portent la peine de leur insigne impiété, dont les principes tendent à ruiner l'édifice du monde, à éteindre dans le ciel le flambeau du jour, qui flétrissent du nom de mortels des êtres immortels ; des êtres pourtant si éloignés de l'essence divine, si indignes d'être comptés parmi les dieux, qu'ils sont propres

bien plutôt à nous donner l'idée de ce qui est étranger au mouvement et au sentiment de la vie.

Et, en effet, il n'y a pas lieu de croire qu'en toute espèce de corps puisse se trouver l'âme et la pensée. De même qu'il ne peut y avoir d'arbres dans l'air, de nuages dans les flots amers, de poissons dans les campagnes, de sang dans le bois, de suc dans la pierre; qu'un ordre fixe a réglé où devait croître et demeurer chaque chose; de même l'âme ne saurait avoir hors d'un certain corps d'existence isolée, vivre séparée du sang et des nerfs. Il en serait ainsi que l'esprit pourrait naître et habiter dans la tête, dans les épaules, dans les pieds, dans toute partie du corps indifféremment, mieux encore qu'y demeurer toujours à la même place et comme dans le même vase. Mais puisque, dans notre corps aussi, un ordre fixe a réglé où pouvait à part exister et croître l'âme et l'esprit, on n'en est que plus fondé à contester que le tout puisse hors du corps, hors de la forme animale, se produire et durer dans la poussière de la glèbe, dans le feu du soleil, dans l'eau, dans les régions éthérées. On ne peut donc regarder comme doué de l'essence divine, ce qui ne peut même être animé du mouvement de la vie.

Il n'y a pas non plus lieu de croire que les dieux aient leurs saintes demeures dans quelque partie de ce monde : à peine si leur nature subtile, inac-

cessible à nos sens, est aperçue par l'esprit ; et comme elle se dérobe à l'atteinte du tact, rien de ce qui nous est tangible ne peut être touché par elle, cela ne pouvant toucher ce qu'il est impossible de toucher. Ainsi leurs demeures mêmes doivent différer des nôtres ; elles sont nécessairement subtiles comme sont leurs corps. C'est ce que je compte te démontrer plus tard tout au long.

Dire que les dieux ont disposé en vue de l'homme ce monde et ses merveilles ; qu'ainsi il convient de louer une œuvre divine, si digne de louange, de la regarder comme immortelle, comme éternelle ; qu'on est coupable, en présence de ce qu'un acte antique de leur sagesse a établi, à tout jamais, en faveur des races humaines, de faire le moindre effort pour en ébranler par des paroles téméraires les fondements, pour le ruiner, prétendre de telles choses et d'autres de même sorte, Memmius, c'est folie ! Et, en effet, à ces êtres immortels et bienheureux quels si grands avantages peut apporter notre reconnaissance, pour qu'en vue de nous ils se mettent à l'œuvre ? Quel attrait nouveau est donc venu, après un si long temps, les séduire au sein de leur repos, et leur inspirer le désir de changer leur premier état ? On ne doit, ce semble, se plaire aux choses nouvelles que quand les anciennes sont importunes ; mais si rien de fâcheux ne s'est produit dans le passé, si toute l'existence

a été heureuse, le moyen qu'alors s'allume l'amour de la nouveauté? Croirons-nous que la vie des dieux se traînait dans les ténèbres et la tristesse, jusqu'au moment où a lui l'aurore de la naissance des choses? Et pour nous quel si grand mal était-ce de n'avoir pas été créés? Quiconque est né doit vouloir demeurer dans la vie tant que l'y retient la douce volupté ; mais celui qui jamais ne goûta l'amour de la vie, qui ne compta jamais parmi les êtres, celui-là, en quoi peut lui nuire de n'avoir pas été créé?

Et le dessein d'après lequel devaient être formées les choses, et l'idée même de l'homme, qui les a fait d'abord entrer dans l'esprit des dieux? D'où leur est venue l'intelligence, la vue distincte de ce qu'ils voulaient faire? Comment ont pu leur être connus la vertu des premiers principes et les résultats possibles de leurs combinaisons, avant que le modèle de la création n'eût été donné par la nature elle-même? Comme ces principes sont nombreux et divers, soumis pendant l'infinie durée des temps à des impulsions, à des chocs, qu'emportés par leur poids, ils s'abordent de toutes façons et essayent incessamment tout ce que peut produire leur concours ; il n'est pas étonnant qu'ils soient enfin arrivés à une disposition, à des mouvements, tels que ceux par lesquels le grand tout se gouverne et se renouvelle.

Quand j'ignorerais l'existence des éléments premiers, j'oserais encore, d'après ce qui se passe dans le ciel, d'après bien d'autres choses, affirmer que la nature n'a pas été faite pour nous et n'est pas de création divine ; elle est pour cela trop défectueuse.

D'abord, de tout ce que recouvre le vaste mouvement du ciel, une partie, qui toujours s'étend avidement, a été envahie par les montagnes, par les forêts, repaire des bêtes féroces; des rochers l'occupent et de vastes marécages, et la mer qui tient au loin séparés les rivages des continents. Deux autres parties, et par des chaleurs brûlantes, et par la chute de frimas sans fin, sont presque entièrement ravies aux mortels. Ce qui reste du sol, la nature, par sa force malfaisante, le remplirait de broussailles, si la force de l'homme n'y faisait obstacle, dans l'intérêt de la vie, gémissant, sans relâche, sous le poids du hoyau, pesant sur la charrue et en déchirant le sein de la terre. Si, retournant avec le soc la glèbe féconde et domptant le sol, nous n'appelions à la naissance ses productions, elles ne pourraient d'elles-mêmes s'élever dans les airs. Et cependant, quelquefois, ces fruits de nos pénibles travaux, quand déjà sur la terre tout verdit, tout fleurit, le soleil, du haut des airs, les brûle de ses trop vives ardeurs ou bien des pluies subites, des frimas glacés les font

périr, des vents impétueux les tourmentent, les fatiguent de leurs violents tourbillons.

En outre, ces espèces sauvages et cruelles, ennemies de la race humaine, pourquoi sur la terre et dans la mer la nature les produit-elle, les entretient-elle ?

Pourquoi chaque saison de l'année nous apporte-t-elle ses maladies ? Pourquoi la mort, se hâtant, erre-t-elle autour de nous ?

Et l'enfant, semblable au matelot qu'ont rejeté des flots ennemis, voyez-le gisant à terre, nu, sans parole, sans secours qui puissent aider à sa vie, au moment où, échoué sur les rivages de la lumière, la nature, avec de pénibles efforts, l'a précipité hors du sein maternel. De ses vagissements lugubres il remplit les lieux d'alentour, comme il est juste à l'entrée de cette vie où il lui reste encore à traverser tant de maux ! Cependant croissent heureusement les troupeaux petits et grands, les animaux sauvages, sans hochets dont il faille les amuser, sans qu'ils aient besoin d'entendre la douce et bégayante parole d'une tendre nourrice. Il ne leur faut point de vêtements divers selon la diversité des saisons ; point d'armes, de remparts pour protéger leurs biens, puisque à tous fournissent toutes choses, en abondance, la fécondité de la terre, l'industrie de la nature.

Revenons : puisque cette terre, cette eau, ces

souffles légers de l'air, ces chaudes vapeurs du feu dont se compose l'ensemble des choses sont des corps soumis à la nécessité de la naissance et de la mort, on doit penser qu'il en est de même du monde tout entier. Car les êtres dont les diverses parties, les membres nous semblent des composés qui ont pris naissance et qu'attend la mort, ces êtres-là nous semblent aussi généralement et mourir et naître. Lors donc que je vois les vastes membres, les parties de ce monde se consumer et se reformer, j'en conclus que de même pour le ciel et pour la terre, il y a eu un premier instant, il y aura une ruine finale.

Et ne va pas m'accuser, Memmius, d'avoir adopté au hasard cette opinion, que la terre et le feu sont de nature mortelle, que l'eau et l'air périssent ; que, d'autre part, ces éléments ont leur naissance et leur accroissement. D'abord, une certaine portion de la terre brûlée par de continuels soleils, sans cesse foulée sous les pieds, exhale comme une vapeur poudreuse, un nuage volant de poussière, que la violence des vents disperse dans toute l'étendue de l'air ; une autre portion de la glèbe est ramenée par les pluies qui la délayent à un état liquide, et dans leur cours les fleuves rongent perpétuellement leurs rives. D'autre part, ce dont chaque chose accroît une autre chose lui est rendu, et la terre étant sans aucun doute

et la mère commune et le commun tombeau, il doit te sembler qu'elle perd, et que recevant à son tour, elle se répare.

Ajoutez que dans la mer, les fleuves, les ruisseaux, un liquide toujours nouveau ne cesse d'affluer, qu'ils se répandent sans fin. Les paroles seraient ici inutiles; le grand courant des eaux rend la chose partout évidente. Mais, d'abord quelque chose est retiré à leur masse pour qu'elle ne devienne point excessive. D'une part, elle diminue, balayée par le souffle des vents, dissoute du haut du ciel par les rayons du soleil; d'autre part elle s'écoule souterrainement à travers le sol qui la divise : l'onde amère s'y filtre en effet, et ainsi est ramenée vers les sources où elle se rassemble la matière humide, pour couler ensuite, à la surface de la terre, en douces et pures eaux, partout où s'ouvre une route sous leurs pas, où la pente les invite à courir.

Quant à l'air, il faut maintenant que je dise quels changements innombrables ont lieu dans toute sa masse à chaque moment; toujours, en effet, ce qui s'écoule des corps, s'y rend comme dans une vaste mer; et si, à son tour, il ne leur restituait ce qu'il a reçu d'eux, et ne réparait leur épuisement, tous seraient déjà dissous et devenus air. L'air donc ne cesse et de se former aux dépens des corps, et de retourner aux corps,

la matière étant, on le sait, dans un perpétuel écoulement.

Ainsi, encore, source abondante de fluide lumineux, le soleil, du haut de l'éther, verse dans le ciel un éclat toujours nouveau, faisant succéder sans relâche la lumière à la lumière. Car chacune de ses brillantes émanations périt, quelque objet qu'elle ait été frapper. On le peut bien voir par ce qui arrive quand un nuage passe sous le soleil, interrompant ses rayons; aussitôt leur partie inférieure s'efface tout entière, et l'ombre court sur la terre à mesure que le nuage s'avance : par quoi on peut reconnaître que les objets ont besoin, pour être éclairés, d'une lumière toujours nouvelle, chaque jet lumineux s'effaçant à son tour; qu'ils ne peuvent apparaître à la clarté du soleil, si cette clarté n'est sans cesse renouvelée par la source même.

Bien plus, ces terrestres flambeaux dont nous usons pendant la nuit, ces lustres suspendus qui lancent comme des éclairs, ces torches résineuses et fumantes, vous les voyez de même se hâter de produire, à l'aide de la chaleur, une lumière toujours nouvelle : sans cesse tremblent leurs feux, sans cesse ils brillent, et dans le lieu qu'ils éclairent, ne s'interrompt pas un moment la clarté, tant de tous ces foyers ardents, la supprime et la remplace promptement la rapide génération de la

flamme ! Il en est ainsi du soleil, de la lune, des étoiles ; on doit le croire : la lumière que ces astres nous envoient, ils la produisent par des émissions successives qui se remplacent sans cesse; on ne doit donc pas les regarder comme doués d'une existence inaltérable.

Enfin, ne voyez-vous pas que les pierres elles-mêmes le temps en triomphe ; que les hautes tours s'écroulent, que leurs débris s'en vont en poussière ; que les temples, que les statues des dieux, s'affaissent, se dégradent sans qu'une puissance si révérée puisse reculer l'instant fatal de la destruction et faire obstacle aux lois de la nature ?

Et les monuments élevés aux hommes, ne les voyons-nous pas se consumer, se dissiper ! On croirait qu'eux-mêmes se hâtent vers la vieillesse. Ne voyons-nous pas rouler, détachés du sommet des monts, des rochers qui n'ont pu résister davantage à l'effort du temps, d'un temps limité ? et en effet ils ne se détacheraient pas, ils ne tomberaient pas tout à coup, si pendant une durée infinie ils avaient pu soutenir tous les assauts de l'âge, sans en être ébranlés.

Contemple maintenant ce qui nous entoure, ce qui nous domine, ce qui tient la terre embrassée ; ce qui, comme on le dit, fait sortir de soi tous les êtres, pour les reprendre après leur dissolution, cela aussi, considéré dans son tout, a sa naissance

et compose un corps mortel; en effet, ce qui fournit à l'aliment, à l'accroissement d'autres choses, doit souffrir diminution, et de même se réparer par l'accession de ces choses.

En outre, s'il n'y a pas eu un moment où aient pris naissance, où aient commencé la terre et le ciel, s'ils ont toujours été, s'il les faut croire éternels, d'où vient qu'au delà de la guerre de Thèbes et des funérailles de Troie, on ne connaît point d'autres événements qu'aient chantés d'autres poëtes; où se sont engloutis, et tant de fois, tant d'actes héroïques des âges précédents; sans que les éternels monuments de la renommée en aient recueilli et fait fleurir la mémoire? Mais, je le pense, l'ensemble des choses est dans sa nouveauté, le monde, la nature sont récents; il n'y a pas bien longtemps qu'ils ont pris commencement. Aussi certains arts se polissent encore, s'accroissent : que n'a-t-on pas, de nos jours, ajouté à la navigation! que de nouveaux accords ont fait naître les musiciens! Et ce système même de la nature, c'est dernièrement qu'on l'a trouvé, et personne, avant moi, ne s'était rencontré pour le reproduire dans la langue de notre patrie.

Peut-être penses-tu que, dans des âges antérieurs, les mêmes choses ont toutes existé; mais que les générations humaines ont péri consumées par l'excès de la chaleur, que les villes sont tom-

bées, renversées par quelque grand ébranlement du monde, ou bien qu'à la suite de pluies continuelles, les fleuves se répandant impétueusement sur la terre, les ont couvertes de leurs eaux débordées. C'est une raison de plus pour que tu avoues ta défaite, et reconnaisses qu'eux-mêmes et ce globe, et le ciel, sont destinés à périr. Et en effet, quand l'ensemble des choses était si malade, dans un danger si pressant, il ne fallait que l'invasion d'une cause plus fâcheuse encore pour l'amener à un désastre général, à une ruine totale. Si nous nous regardons tous comme également mortels, n'est-ce pas parce que nous ressentons l'atteinte de la maladie comme ceux que la nature a retranchés du nombre des vivants?

En outre, tout ce qui dure éternellement doit, cela est nécessaire, ou bien repousser, par sa solidité, les chocs extérieurs, sans se laisser pénétrer par ce qui romprait l'étroite cohésion de ses parties, comme sont ces éléments premiers de la matière, dont j'ai antérieurement exposé la nature; ou bien pouvoir se perpétuer pendant toute la durée des âges, à l'abri de tout choc, comme est le vide intangible, qui n'a rien à redouter d'aucune atteinte; ou bien, enfin, n'avoir pas autour de soi un espace où ce qui le compose puisse s'égarer, se disperser, comme est cet éternel ensemble des choses, hors duquel il n'y a ni lieu ouvert à leur

fuite, ni corps dont la rencontre et le choc risquent de les dissoudre.

Mais, comme je l'ai enseigné, le monde n'est point un corps d'une solidité parfaite, puisqu'il y a dans les choses un mélange de vide; le monde n'est pas non plus comme le vide, et il ne manque pas de corps qui puissent, venant de l'espace infini, heurter, dans leur violent essor, son assemblage, ou lui apporter la menace de quelque autre destruction : ce qui ne manque pas davantage, c'est un lieu, un espace dans les profondeurs duquel les remparts du monde puissent se perdre, ou rencontrer quelque force qui les fasse tomber et périr.

La porte de la mort n'est donc fermée ni au ciel, ni au soleil, ni à la terre, ni aux profondes eaux de la mer; elle s'ouvre sur le gouffre immense et béant qui les doit engloutir.

Toutes ces choses ont donc eu aussi leur naissance, il le faut avouer : car, avec un corps mortel, elles n'eussent pu, pendant tant de siècles et jusqu'à ce moment, braver les redoutables assauts d'une durée infinie.

Enfin, puisque les éléments qui composent le monde, les membres de ce grand corps, se livrent de els combats, animés sans relâche à cette guerre impie, ne voyez-vous pas que leur longue lutte pourra rencontrer son terme. Ce sera peut-être

quand le soleil et les autres feux, ayant bu toute l'humidité, l'emporteront, comme ils y tendent, sans avoir pu réussir jusqu'ici dans leurs efforts, tant abondent en eaux les fleuves, menaçant, de leur part, de tout noyer dans les abîmes de la mer. Vains efforts! La masse des flots diminue sans cesse, balayée par le souffle des vents, dissoute du haut du ciel par les rayons du soleil, et ceux-ci se flattent d'avoir tout desséché, avant que l'humide élément ait mis à fin son entreprise. Ainsi respirent la guerre, luttant pour de bien grands intérêts, mais sans jamais se vaincre, ces adversaires. Et cependant il y eut un jour où le feu fut le plus fort; un autre jour où, comme on le raconte, l'eau régna dans les plaines.

Le feu, en effet, l'emporta, et enveloppant, dévorant l'univers, produisit un vaste embrasement, lorsque, se détournant de leur route, les fougueux coursiers du soleil emportèrent Phaéton dans toute l'étendue des airs, toute l'étendue de la terre. Mais le père tout-puissant, ému d'un violent courroux, frappa soudain de sa foudre l'orgueilleux Phaéton, et, de son char, le précipita sur la terre. Le soleil, qui vint le recevoir dans sa chute, reprit l'éternel flambeau du monde, ramena ses chevaux dispersés, les attela de nouveau tout tremblants, puis, rentrant avec son char dans sa route accoutumée, rétablit l'ordre universel.

Voilà ce qu'ont chanté les anciens poëtes de la Grèce, et ce que repoussent les vraies notions des choses. Le feu peut l'emporter sans doute, mais c'est quand l'infini en a fourni en trop grande abondance les principes. Alors, ou sa force tombe, si quelque autre cause la surmonte ; ou bien tout périt, consumé par le souffle dévorant.

L'élément humide, dans ses accroissements, menaça de même, autrefois, de l'emporter, comme on le raconte, quand il ensevelit sous les eaux un si grand nombre d'hommes. Puis, quand une autre cause eut fait reculer cette force dont l'infini avait fourni les principes, alors s'arrêtèrent les pluies et se calmèrent les fleuves.

Mais comment le concours de la matière a-t-il jeté les fondements de la terre, du ciel, des abîmes de la mer, produit les révolutions du soleil et de la lune : c'est ce que je vais parcourir.

Car ce n'est pas certainement en vertu d'un dessein arrêté, par l'inspiration d'une pensée intelligente que les premiers principes des choses sont venus occuper leur place ; les mouvements qu'ils devaient accomplir, ils ne les ont pas réglés par un contrat. Mais comme ils sont nombreux et divers, soumis pendant l'infinie durée des temps à des impulsions, à des chocs ; qu'emportés par leur poids, ils s'abordent de toutes façons, et essayent incessamment tout ce que peut produire leur con-

cours, il arrive qu'après avoir erré durant des siècles, tentant des combinaisons et des mouvements de toutes sortes, ils rencontrent enfin ce qui, une fois rencontré, commence les grands objets de la nature, la terre, la mer, le ciel, les espèces animales.

Il fut un temps où ne se voyaient encore ni le char du soleil, versant par torrents la lumière dans son sublime vol, ni les astres de l'immense voûte, ni la mer, ni le ciel, ni la terre, ni l'air; rien enfin de semblable aux choses d'aujourd'hui, mais une sorte d'assemblage tumultueux de masse confuse.

Bientôt s'échappèrent en divers sens les parties diverses; les semblables s'associèrent aux semblables, et de l'ensemble des choses se sépara le monde, ce grand corps avec ses membres distincts et leur disposition, le tout produit par des principes de toutes sortes. Jusque-là, en effet, la discordance de ces principes avait tout confondu : les distances, les directions, les liens, les pesanteurs, les chocs, les combinaisons, les mouvements; ce n'étaient entre eux que combats, à cause de la dissemblance de leurs formes; s'ils se joignaient, ils ne pouvaient rester unis, et accomplir ensemble les mouvements convenables. Mais alors au-dessus de la terre, dont il se distingua, s'éleva le ciel; à part s'étendirent les eaux de la mer; à part aussi se formèrent les feux épurés de l'éther.

D'abord les éléments de la terre, parce qu'ils étaient pesants, et propres à s'entrelacer, se rassemblaient au centre et occupaient les régions inférieures ; et plus ils se mêlaient, s'unissaient, plus ils expulsaient ce qui devait former la mer, les astres, le soleil, la lune, la vaste enceinte du monde. Tous ces corps en effet se composent d'éléments plus lisses, plus arrondis, et de beaucoup plus petits que ceux de la terre. S'échappant donc par les pores terrestres des parties déjà formées, le premier s'éleva l'éther enflammé, avec les feux divers qu'il emportait dans son vol. C'est à peu près ainsi, nous le voyons bien souvent, qu'à ces premiers moments du matin, où sur l'herbe des prairies, sur les perles de la rosée, s'étendent, avec l'or et la pourpre de leur lumière, les rayons du soleil, où des lacs, des fleuves aux cours sans fin s'exhalent des vapeurs, où la terre elle-même, quelquefois, paraît fumante, ce qui s'élève et s'assemble au-dessus d'elle dans l'air forme le tissu de ces nuages qui voilent le ciel. De même, alors, le léger, le fluide éther, se rassembla de toutes parts en un corps qui, répandu partout autour de l'univers, l'étreignit d'un avide embrassement, l'entoura comme d'un rempart.

A sa suite s'élevèrent les principes créateurs et du soleil, et de la lune, et de ces masses qui se meuvent, entre l'un et l'autre, dans les airs ; prin-

cipes que la terre ne s'associa point, ni l'immense éther; ils n'étaient pas assez pesants pour tendre en bas et se fixer, assez légers pour monter dans les régions supérieures; ils ont leur place dans l'intervalle et y font mouvoir des corps doués de vie, pièces de la grande machine du monde : c'est ainsi qu'en nous il y a de certaines parties immobiles, et d'autres capables de mouvement.

Cette séparation opérée, tout à coup la terre, en ces lieux où aujourd'hui s'étend le vaste azur de la mer, s'affaissa, creusant des bassins à l'élément salé; et plus, de jour en jour, l'ardeur de l'éther dont elle était entourée, plus les rayons du soleil de leurs coups répétés resserraient sa masse, béante à sa surface, condensée à son centre, plus de ce corps pressé s'épanchait en abondance une sueur salée, dont l'écoulement accroissait la mer et ses plaines liquides; plus s'échappaient, s'envolaient au dehors, des particules sans nombre de feu et d'air, qui allaient épaissir dans les hauteurs, loin de la terre, la voûte brillante du ciel. Les plaines s'affaissaient et les montagnes semblaient croître et monter; car il ne se pouvait que les rochers s'abaissassent et que tout s'aplanît également. C'est ainsi que se forma la terre en un corps compacte et pesant : toute la vase de ce monde, pour ainsi dire, se précipita en bas; toute sa lie s'y déposa.

Ainsi la mer, ainsi l'air, ainsi l'éther enflammé

lui-même, ces composés de particules fluides, resteront purs de tout grossier mélange. Ils étaient inégaux en légèreté, et le plus léger, comme le plus fluide, l'éther se répandit au-dessus des régions aériennes. Sa masse fluide, il ne permet pas qu'elle soit pénétrée par les éléments de trouble qui agitent l'air, et qu'il laisse s'emporter ailleurs en violents tourbillons, en inconstants orages. C'est lui qui fait mouvoir ses feux rayonnants dans son essor rapide et réglé : car, qu'il puisse couler avec mesure et unité, c'est ce que montre la mer du Pont, coulant elle-même d'un mouvement régulier, et toujours un dans la continuité de son cours.

A quelle cause attribuer le mouvement des astres? Voilà, maintenant, ce que je vais chanter. D'abord, si nous admettons que la grande voûte du ciel tourne, il nous faudra dire qu'elle reçoit une double impulsion de l'air qui la touche, qui l'enferme de deux côtés; qu'un courant supérieur l'emporte dans le sens où roulent les feux éclatants, éternels flambeaux du monde; qu'un courant inférieur, la ramenant en sens contraire, lui fait achever le cercle, à la manière de ces roues, de ces seaux mus par les eaux des fleuves.

Il se peut encore que, le ciel demeurant immobile, ses signes brillants ne laissent pas de se mouvoir; soit que les particules les plus actives qu'en-

ferme, qu'emprisonne l'éther, cherchent tout à l'entour une issue, les entraînent dans leur essor, et les fassent rouler à travers l'immensité des régions célestes; soit que quelque courant aérien, venu du dehors, s'en empare et les précipite; soit que d'eux-mêmes ils rampent, allant où les appelle, les attire leur aliment, et cherchant çà et là dans les plaines du ciel la matière ignée dont ils se repaissent. Ce qu'il en est dans ce monde-ci, il est difficile de l'établir avec certitude. Mais ce qui se peut, ce qui se passe dans le grand tout, dans la diversité des mondes diversement formés qu'il contient, voilà ce que j'enseigne. Je propose pour expliquer le mouvement des astres plusieurs causes, dont l'existence dans le grand tout est possible. Une seule sans doute, il le faut, règle le mouvement des astres ; mais laquelle? il n'appartient pas de l'affirmer à celui qui n'avance dans la science que pas à pas.

Pour que la terre reste en repos dans la moyenne région du monde, il faut que peu à peu décroisse et disparaisse sa pesanteur; qu'elle ait, en dessous, des parties d'une autre nature étroitement liées, dès l'origine, à cette portion aérienne du monde sur laquelle elle repose ; de cette manière, elle n'est pas pour l'air un fardeau trop pesant. C'est ainsi que pour l'homme ses propres membres n'ont point de pesanteur; la tête ne pèse point sur le

cou, ni tout le corps sur les pieds, tandis que le moindre fardeau qui nous vient du dehors nous semble incommode, tant importent les qualités natives des choses. Il ne s'agit pas d'une terre, d'un air, étrangers l'un à l'autre et tout à coup rapprochés, opposés; mais de deux éléments conçus ensemble dès la première origine du monde et parties d'un même tout, comme en nous paraissent être nos membres.

La terre, en outre, quand elle est ébranlée par un violent coup de tonnerre, communique son ébranlement à ce qui est au-dessus d'elle. Elle ne le pourrait, en aucune façon, si quelque lien ne l'attachait aux parties aériennes, aux parties célestes du monde; elle y tient par des racines communes, leur étant unie dès le commencement des âges, ayant pris de concert avec elles son accroissement.

Ne vois-tu pas combien en nous-mêmes est pesant ce corps, dont pourtant l'âme, substance si déliée, soutient le fardeau, parce qu'elle lui est unie intimement, qu'elle ne fait qu'un avec lui: qui pourrait, d'un bond agile, le soulever avec tant de facilité, sinon la force de l'âme, par qui nos membres sont gouvernés?

Tu dois concevoir maintenant jusqu'où va la puissance d'une substance déliée unie à une masse pesante, comme l'air l'est à la terre, et, en nous, l'âme au corps.

Le disque ardent du soleil ne saurait être ni beaucoup plus grand, ni beaucoup moindre qu'il semble à nos sens. A quelque distance que se trouve de nous un feu qui peut nous envoyer de la lumière, communiquer à nos membres de la chaleur, l'intervalle ne fait pas que ses émissions retirent rien à l'aspect de sa masse enflammée, en réduisent l'apparence. Puis donc que la chaleur et la lumière épanchées par le soleil arrivent jusqu'à nos sens par une voie toute lumineuse, sa forme elle-même, son contour, doivent également nous apparaître dans leur réalité, tels qu'on ne puisse y ajouter, en retrancher.

Pour la lune, soit qu'elle emprunte la lumière qu'elle promène sur ce globe, soit qu'elle la tire de son propre disque, sa forme, en aucun cas, ne diffère de ce que voient nos yeux. D'un objet aperçu à une grande distance, à travers une épaisse couche d'air, les divers traits se confondent avant de se réduire ; or, puisque la lune nous offre une face claire et distincte, il faut que d'ici-bas nous la voyons telle qu'elle est dans le ciel, avec ses contours réels, sa véritable grandeur.

Enfin, il en est ainsi de tous ces feux que vous voyez briller dans l'éther. Si ceux qu'on allume sur la terre, tant que l'œil peut en distinguer l'éclat et le rayonnement, ne semblent pas changer sensiblement soit en moins, soit en plus, quelle

que soit la distance, il faut en conclure que les feux célestes eux-mêmes ne peuvent guère être ou plus petits, ou plus grands qu'ils ne nous paraissent.

Il ne faut pas s'étonner davantage que le soleil, petit comme il est, envoie assez de lumière, pour en arroser, en inonder la mer, la terre, le ciel, pour répandre la chaleur en tous lieux. Il se peut que pour notre univers il n'y ait que cette ouverture, par laquelle jaillissent et s'épanchent à larges flots la lumière et la chaleur; que leurs éléments s'y rassemblant de toutes parts, y affluant, s'en échappent comme d'une source unique. Ne voyez-vous pas qu'il suffit quelquefois d'une petite source pour arroser au loin les prairies, pour submerger les plaines?

Il se peut encore que d'un médiocre foyer émane une chaleur qui embrase l'air, s'il se trouve propre à s'enflammer au contact répété de particules ignées. C'est ainsi que, dans les chaumes, on voit quelquefois se propager des incendies allumés par une seule étincelle.

Peut-être enfin ce soleil, dont le rose flambeau luit le matin dans le ciel, est-il entouré d'un feu abondant et invisible, qui ne s'annonçant point par de l'éclat, mais envoyant de la chaleur, accroît à un tel degré la force pénétrante de ses rayons.

Ce n'est pas une chose d'une explication simple

et facile que la marche du soleil. Comment, dans sa carrière, arrive-t-il des signes d'été à l'extrémité brumeuse qui fléchit vers le Capricorne ; puis, revenant, regagne-t-il la borne du solstice marquée par le Cancer? Comment la lune semble-t-elle accomplir en un mois ce même tour, à l'achèvement duquel il faut que le soleil emploie toute une année ? Ce ne sont pas là, je le répète, des choses dont l'explication soit facile.

Avant tout, elles pourraient se passer comme l'établit la divine sagesse de Démocrite. Plus les astres sont près de la terre, moins ils sont emportés par le tourbillon céleste ; ce mouvement impétueux, allant toujours s'évanouissant, s'amoindrissant, dans les régions inférieures du ciel, peu à peu est laissé derrière, avec les globes qui le suivent, le soleil placé si fort au-dessous des signes brûlants de l'éther ; et la lune encore davantage ; plus son cours abaissé s'éloigne du ciel et avoisine la terre, moins elle peut lutter de vitesse avec ces signes ; plus sa révolution s'accomplit languissamment au-dessous du soleil, plus il est facile à ces signes de l'atteindre et de la dépasser. Voilà comment elle semble s'en rapprocher plus vite, tandis que ce sont eux qui reviennent la visiter.

Il peut se faire aussi que des extrémités opposées du monde s'écoulent, avec régularité, deux courants d'air : l'un précipitant le soleil loin des

signes d'été, jusqu'à cette partie de sa carrière qui tourne vers les brouillards et les glaces de l'hiver; l'autre le rejetant des ombres de la froide saison à la chaude région, aux signes brûlants de l'été. C'est ainsi encore que la lune, que ces étoiles, dont les grandes révolutions comprennent de si longues années, peuvent elles-mêmes, par l'action alternative de l'air, suivre tour à tour leur double route. Ne voyez-vous pas les nuages, poussés par des vents différents, courir en sens contraire, ceux d'en bas croisant ceux d'en haut? Pourquoi ne seraient-ce pas de même des tourbillons différents qui feraient décrire aux astres dans l'éther leurs cercles immenses?

La nuit enveloppe la terre d'épaisses ténèbres, ou bien parce que le soleil, à la fin de sa longue course, touchant l'extrémité du ciel, y exhale languissamment ses feux, fatigués par la longueur du voyage, affaiblis au long contact de l'air; ou bien parce qu'une même force le contraint de continuer sous la terre la course commencée au-dessus.

De même, il y a un moment où la déesse de l'aube matinale, Matuta, introduit dans les airs l'Aurore, et ouvre la voie à la lumière; ou bien, parce que ce même soleil revenant de dessous la terre s'empare de loin du ciel, et cherche à l'enflammer de ses rayons; ou bien, parce qu'à un instant précis les éléments ignés se rassemblent, et

donnent naissance à un nouveau soleil. C'est ainsi que, dit-on, du haut de l'Ida, on voit, au lever du jour, ses feux encore dispersés, puis se réunissant, se formant en un seul globe.

Et qu'ici on n'aille pas trouver étonnant que ces éléments du feu puissent à des époques si régulières se rassembler, et, par leur écoulement, réparer l'éclat effacé du soleil. Que de choses ne voyons-nous pas dans toute la nature, qui ont lieu à des époques régulières! C'est à un certain moment que fleurissent les arbres, et à un autre qu'ils laissent tomber leurs fleurs. Il n'est pas moins précis le moment où l'âge veut que les dents tombent de la bouche de l'enfant, où qu'arrivé à la puberté, il se revête d'un tendre duvet, et voie des deux côtés de ses joues descendre une barbe naissante. Les foudres enfin, les neiges, les pluies, les nuages, les vents, rien de tout cela n'a lieu à des époques de l'année trop incertaines : car c'est des causes premières, de la constitution du monde, à sa première origine, que tout résulte, comme conséquence, dans un ordre certain.

Si dans le même temps s'augmentent les jours et dépérissent les nuits; si, tandis que les jours se réduisent, les nuits prennent de l'accroissement, c'est peut-être parce que le soleil, demeurant toujours le même, et fournissant au-dessous de la terre et au-dessus des carrières de diverse lon-

gueur, fait deux parts, deux parts inégales de l'éther, de l'orbe céleste, à l'un desquels il retire autant qu'il ajoute à l'autre, jusqu'à ce qu'il rencontre ce signe, où se forme comme le nœud de l'année par la durée pareille des ombres et de la lumière. Car dans le milieu où se joignent le souffle de l'aquilon et celui de l'auster, le ciel se trouve placé à une égale distance de ses bornes extrêmes par la position du cercle étoilé, où chemine le soleil, y épuisant les jours de l'année, et de là répandant obliquement sa lumière sur la terre et sur le ciel : ainsi l'enseignent ces savants hommes qui ont retracé l'image des régions célestes, et l'ordre des signes qui les décorent. Peut-être encore un air trop épais, en certains endroits, retient sous la terre les rayons lumineux, s'oppose à ce qu'ils pénètrent, à ce qu'ils surnagent, pour apparaître à l'orient ; de là viendrait la langueur paresseuse des longues nuits d'hiver, jusqu'au moment où peut briller le diadème du jour. Enfin, peut-être qu'au retour périodique de certaines saisons, se rassemblent, ou plus lentement, ou plus vite, les particules ignées, dont le concours amène le lever du soleil à une place déterminée du ciel.

Il se peut que la lune, frappée des rayons du soleil et en tirant sa clarté, découvre à nos regards un disque de jour en jour plus grand, à mesure qu'elle s'éloigne du disque solaire, jusqu'à ce que,

lui faisant face, elle brille enfin d'une pleine lumière, et domine son coucher des hauteurs du ciel où elle se lève. Elle doit de même, insensiblement, cacher, pour ainsi dire, derrière son globe sa lumière, à mesure qu'elle se rapproche du soleil, suivant dans son cours, à travers une autre région, la direction du cercle formé par les signes célestes. Ainsi l'entendent ceux qui se la figurent comme une boule, qui la font courir au-dessous du soleil; et, en cela, ils semblent parler selon la vérité.

On a aussi des raisons de croire la lune douée d'une lumière propre, et pouvant, dans son cours, varier l'aspect de son disque éclatant. Il est permis de supposer un autre corps emporté avec elle dans l'espace, qui s'interpose entre elle et nous de diverses manières, et qu'on n'aperçoit point, parce qu'il n'est point lumineux.

Peut-être la lune tourne-t-elle sur elle-même, et comme un ballon dont la moitié serait teinte de lumière blanche, se produit-elle, en tournant ainsi, sous divers aspects, tantôt amenant devant nous la partie éclairée de son globe, sa face, avec ses yeux ouverts; tantôt l'éloignant par une conversion insensible, jusqu'à ce qu'elle disparaisse. C'est l'opinion que les Babyloniens, les Chaldéens, dans leurs disputes contre les astronomes grecs, s'efforcent de faire prévaloir : comme si des deux systèmes, si vivement soutenus, il y en avait né-

cessairement un qu'on ne pût admettre, pour lequel on dût craindre de se prononcer.

Enfin, pourquoi n'y aurait-il pas une succession continue de lunes toujours nouvelles, se produisant avec régularité sous des formes variées? Pourquoi, chaque jour, celle qui se serait formée la veille, ne s'évanouirait-elle pas, faisant place à une autre de formation récente? Il serait difficile de prouver, de démontrer le contraire, quand on voit tant de productions diverses se succéder dans un ordre certain.

Voici venir le Printemps avec Vénus, et, en avant, le héraut du Printemps, Zéphire, à l'aile légère, et, près d'eux, la déesse Flore, semant, remplissant leur route de couleurs et de parfums. Suit la saison brûlante et aride, et la poudreuse Cérès qui l'accompagne, et le souffle des vents étésiens. Après paraît l'Automne, près de qui s'avance le dieu du vin. Puis des orages, des tempêtes, le Vulturne grondant, l'auster que seconde la foudre. Enfin arrive, amenant la neige et le froid qui engourdit la nature, l'Hiver dont les dents se heurtent. Est-il si étonnant qu'à un certain moment la lune se forme; qu'elle se détruise à un certain moment, quand, pour tant d'autres choses, les moments sont marqués avec tant de certitude?

Aux défaillances du soleil, aux obscurcissements de la lune, on peut de même supposer plus d'une

cause. Doutez-vous que la lune puisse séparer la terre de la lumière du soleil; que, s'interposant entre la terre et la source placée si haut de cette lumière, elle ne puisse, par l'obstacle de son orbe pour nous invisible, en arrêter les ardents rayons? Doutez-vous davantage que, dans le même moment, le même effet puisse être produit par la rencontre de quelque autre corps céleste toujours privé de clarté?

Mais pourquoi le soleil ne pourrait-il, dans un moment de langueur, interrompre l'émission de ses feux, et puis les ranimer, après avoir franchi les lieux qui leur sont ennemis, qui les font s'éteindre et périr?

D'autre part, pourquoi la terre, à son tour, ne pourrait-elle ravir à la lune sa lumière du soleil, qu'elle tiendrait sous elle comme captif, tandis que l'astre des mois traverserait l'épaisseur de son ombre conique? Pourquoi aussi, dans le même moment, ne passerait-il pas sous la lune et devant le soleil quelque autre corps qui interceptât les rayons solaires en arrêtant le torrent lumineux?

Et, toutefois, si la lune brille d'une lumière qui lui est propre, pourquoi ne pourrait-elle pas être frappée de langueur dans certaines régions du ciel, où elle traverserait des lieux hostiles à sa lumière?

J'ai expliqué comment, dans le vaste azur du

ciel, peuvent s'accomplir tous les phénomènes; on a des moyens de connaître quelle force, quelle cause, produit la marche diverse, le cours du soleil et de la lune; on sait que le passage d'un corps devant leur lumière amène leur disparition, et, sur la terre surprise, l'invasion des ténèbres, qu'ils semblent alors des yeux qui se ferment pour se rouvrir ensuite, et visiter de nouveau les lieux illuminés de leurs brillants rayons. Maintenant je reviens à la nouveauté du monde, au tendre sein de la terre, à ces productions nouvelles, qu'elle a, pense-t-on, les premières fait paraître à la lumière et confiées à l'inconstance des vents.

D'abord, ses herbes avec leur verdoyant éclat, la terre en enveloppa ses collines, et sur toutes ses plaines brillèrent, émaillées de fleurs, de vastes prairies. Aux arbres de toute espèce, croissant, s'élevant à l'envi à travers les airs, la carrière fut comme ouverte; de même que la plume, le poil, le crin et les soies, se forment tout d'abord sur les membres des quadrupèdes, des animaux ailés, la terre, dans sa nouveauté, produisit des herbes, des arbrisseaux. Ensuite elle créa en grand nombre, par des moyens divers, les espèces animales. Car il ne se peut, et que du ciel soient tombés les êtres animés, et que les habitants de la terre soient sortis des mers aux eaux salées. Que reste-t-il? sinon que la terre a reçu avec justice le nom de mère,

puisque de la terre doivent être provenues toutes ces créations.

Maintenant encore se produisent du sein de la terre bien des animaux qu'y forment de concert l'eau de la pluie et la chaleur du soleil. C'est une raison de moins s'étonner qu'il en soit né alors en plus grand nombre, et de plus grands, de parvenus, la terre étant nouvelle encore ainsi que l'air, à tout leur développement.

C'étaient d'abord les animaux pourvus d'ailes, les oiseaux au plumage bigarré qui s'échappaient de leurs œufs, d'où les chassaient les jours printaniers. Ainsi on voit, maintenant encore, en été, la cigale abandonner d'elle-même son enveloppe pour aller chercher sa nourriture et la vie.

Alors, on peut le croire, la terre commença de produire les espèces mortelles, quand la chaleur et l'humidité se trouvaient en abondance dans les champs.

Partout, en des lieux d'une disposition convenable, se formaient, au sein de la terre, comme des entrailles fécondes; et quand, au temps marqué par la maturité de l'âge, l'enfant avait ouvert cette enveloppe, fuyant l'humidité de son premier séjour, et aspirant à l'air, la nature alors approchait de lui, les exprimant du sol entr'ouvert, des sucs nourriciers, semblables à ce lait, aliment bienfaisant, dont la femme, quand elle a enfanté, se

remplit tout entière, et qui court enfler ses mamelles. C'est ainsi que la terre offrait à l'enfant la nourriture nécessaire ; pour vêtement, il avait ses tièdes vapeurs, et pour lit le mou duvet de son herbe abondante.

Cependant la nouveauté du monde ne produisait encore ni froids trop durs, ni chaleurs excessives, ni vents à la violente haleine : toutes choses ont ensemble leur accroissement, leur progrès.

C'est donc, il faut le redire, bien justement que la terre a reçu le nom de mère, puisque c'est elle qui a créé le genre humain ; puisque de son sein se sont répandus, au temps marqué, tous les êtres animés, et ceux qui errent sur les montagnes, et ceux qui volent dans les airs revêtus de formes si diverses. Mais, comme il devait y avoir un terme à sa fécondité, elle a cessé, ainsi qu'une femme, d'enfanter, cédant à la fatigue de l'âge. Le temps, en effet, renouvelle le monde entier ; à chaque état de ce monde doit succéder sans cesse un autre état ; nulle chose ne demeure semblable à elle-même ; toutes se déplacent, s'altèrent. La nature les force toutes au changement : l'une tombe en poussière, frappée par l'âge de langueur ; l'autre au contraire se forme, se développe, échappant au mépris. C'est ainsi que le monde entier, le temps le renouvelle ; qu'à chaque état de ce monde succède un état nouveau ; que ce que pouvait la terre

lui devient impossible ; qu'elle devient capable de ce qu'elle n'avait pas fait encore.

Dans ces premiers temps, la terre, en travail, produisit encore bien des êtres monstrueux, aux traits, aux formes étranges, comme l'androgyne tenant des deux sexes, sans les réunir, également distant de l'un et de l'autre; des êtres auxquels manquaient ou les pieds, ou les mains, sans bouche pour parler, sans yeux pour voir, avec des membres partout adhérents au corps, et comme enchaînés, incapables par là d'agir, d'aller, de fuir le mal, de pourvoir aux besoins.

C'étaient des monstres de cette sorte que la terre travaillait à produire : vains efforts, la nature leur refusa de croître; ils ne purent atteindre le terme désiré où s'épanouit la fleur de l'âge, trouver leurs aliments, s'unir par les liens de Vénus. Il faut, nous le voyons, le concours de bien des choses, pour que les espèces puissent se propager; de la nourriture d'abord, puis une semence génératrice répandue dans tout le corps qui s'ouvre pour lui faire un passage; enfin, une conformation en mutuel rapport qui permette à la femelle et au mâle de se confondre dans des joies communes.

Beaucoup d'espèces animales durent périr sans pouvoir se créer de rejetons. Toutes celles que nourrit encore le souffle vital, c'est ou la ruse, ou la force, ou la vitesse, qui, dès les premiers jours,

les a défendues et conservées. Bon nombre en outre, qui se sont constamment recommandées à nous par leur utilité, ont été confiées à notre garde.

Dès le principe, la race ardente des lions et des autres bêtes féroces trouva sa sûreté dans sa force et dans son courage, comme les renards dans leurs ruses, les cerfs dans la rapidité de leur fuite. Pour les chiens au sommeil léger, au cœur fidèle ; pour les animaux qui naissent propres à traîner, à porter des fardeaux ; pour les brebis à la laine épaisse ; pour les bœufs, tous, Memmius, furent placés sous la garde de l'homme. Portés à fuir les bêtes sauvages, à rechercher la paix et une pâture abondante qui ne leur coûte point de travail, ils reçurent de nous ces avantages pour prix de leur utilité. Il y en avait que la nature n'avait pas ainsi traités, qui ne pouvaient ni pourvoir d'eux-mêmes à leur existence, ni nous devenir assez utiles pour que nous consentissions à les laisser vivre en paix sous notre protection ; ceux-là étaient pour les autres une proie, un butin, enchaînés dans les liens de cette condition fatale, jusqu'au moment où périssait leur espèce condamnée par la nature.

Pour des Centaures, il n'y en eut jamais, il ne put jamais y en avoir. Chez un tel être, à double nature, à double corps, composé de membres hétérogènes, point d'harmonie possible dans les

forces : c'est ce que doit reconnaître l'esprit le plus grossier.

D'abord, c'est après trois ans révolus que l'ardent cheval est dans sa fleur; l'enfant point du tout; souvent, à cet âge même, il lui arrive, dans son sommeil, de chercher encore la mamelle et le lait de sa nourrice. Plus tard, quand le cheval vieillissant est abandonné de ses forces, que de ses membres qui défaillent et languissent est près de s'enfuir la vie, c'est le moment où, arrivée à son terme, notre enfance fleurit, où la jeunesse vient revêtir nos joues d'un léger duvet. Ne croyez donc pas que, du mélange de l'homme avec la race des bêtes de somme, il puisse se former des Centaures, que de tels êtres puissent vivre ; non plus que les Scyllas avec leur ceinture de chiens furieux, leur corps à moitié marin, et que tous les monstres de cette espèce, dont les membres discordants semblent se repousser; êtres doubles, qui ne fleurissent point de concert, qui ne se fortifient point ensemble, qui ne reçoivent point ensemble leur achèvement du progrès de l'âge, qui ne brûlent point d'ardeurs semblables, qui ne se conviennent point par les mœurs, que ne réjouissent point les mêmes aliments. Vous voyez en effet que l'animal porte-barbe, la chèvre, peut s'engraisser en se nourrissant de ciguë, poison actif pour l'homme.

Comme la flamme n'est pas moins propre à brûler, à consumer le corps des fauves lions, que les viscères et le sang de toute autre sorte de corps, comment a-t-il pu se faire qu'un être à triple forme, lion par devant, dragon par derrière, et, dans le milieu, chèvre, chimère comme on l'appelle, soufflât de sa gueule, hors de sa poitrine, la flamme dévorante ?

Celui donc qui suppose qu'au temps où le ciel et la terre étaient encore nouveaux, il a pu se produire des êtres de cette sorte, sans qu'une telle imagination s'appuie d'autre chose que du vain mot de nouveauté, celui-là pourra, raisonnant de même, se répandre en puérilités de toutes sortes : dire que des ruisseaux d'or ont coulé sur la terre ; que les arbres y ont eu pour fleurs des pierres précieuses; qu'on y a vu naître des hommes doués d'un corps si vaste et si puissant, que leurs pieds franchissaient d'un seul pas les mers profondes, que leurs mains faisaient tourner la voûte du ciel. Qu'il y ait eu dans la terre bien des germes de toutes sortes, au temps où elle fit sortir de son sein les premiers êtres animés, ce n'est pas une raison pour croire à la possibilité de ces créations mixtes, de ces composés d'espèces diverses. Et en effet de tant d'herbes et de plantes que la terre produit encore en abondance, il ne résulte pas de productions complexes ; chacune suit à part son déve-

loppement propre ; fidèles aux lois de la nature, elles maintiennent toutes leurs limites.

Alors vécut sur la terre une race d'hommes plus dure, comme il convenait à des êtres produits par le dur sein de la terre ; une race dont des os et plus grands et plus forts formaient la structure intérieure, dont des nerfs puissants reliaient les viscères ; que ne pouvaient facilement surprendre les atteintes du froid et du chaud, la nouveauté des aliments, les causes, quelles qu'elles fussent, de ruine corporelle.

Pendant de nombreuses révolutions du soleil à travers le ciel, ils menaient, en troupes, la vie errante des bêtes sauvages. Nul encore ne maniait, d'une main robuste, la charrue recourbée, ne savait dompter avec le fer un sol rebelle, confier à la terre de nouveaux rejetons, retrancher des grands arbres, en s'armant de la serpe, les rameaux vieillis. Ce que le soleil et la pluie avaient produit, ce que la terre avait fait naître d'elle-même, ces dons de la nature suffisaient à satisfaire leur cœur. C'est parmi les chênes, à la moisson de glands, qu'ils allaient chercher d'ordinaire la nourriture de leur corps. Ces fruits sauvages que nous voyons, à l'approche de l'hiver, annoncer leur maturité par une teinte de pourpre, la terre les portait alors et plus nombreux et même plus forts. La nouveauté du monde, dans sa fleur, étalait en abondance de

grossières et âpres pâtures, richesse de ces malheureux mortels.

Leur soif, ils étaient invités à la satisfaire par les fleuves, par les fontaines; c'est ainsi qu'aujourd'hui le bruit éclatant des torrents qui tombent du haut des montagnes appelle de loin les troupes altérées des bêtes sauvages. Enfin, les retraites accoutumées de leur vie errante, c'étaient ces demeures sauvages des Nymphes, d'où elles épanchaient à larges flots des eaux qui baignaient les rochers, les rochers humides, y distillant sans relâche à travers la verte mousse, ou bien qui, jaillissant en ruisseaux, s'élançaient dans la plaine.

Ils ne savaient encore rien préparer à l'aide du feu pour leur usage, se servir, en quoi que ce fût, de la peau des bêtes, se vêtir de leur dépouille. Ils habitaient les antres des montagnes, les profondeurs des bois, et cherchaient dans les broussailles un abri pour leurs corps incultes contre les violentes atteintes du vent et de la pluie.

Ils ne pouvaient avoir en vue l'avantage commun, inhabiles qu'ils étaient à former entre eux les liens des mœurs et de la loi. Chacun s'emparait de la proie que lui offrait la fortune, ne sachant employer sa force et vivre que pour soi.

Vénus accouplait dans les bois de grossiers amants, unions fortuites que formaient ou un mutuel désir, ou l'emportement effréné, la violence

de l'homme, ou ses présents, des glands, des fruits sauvages, quelques poires de choix.

Pourvus de mains et de pieds d'une force, d'une agilité merveilleuses, ils atteignaient au loin les bêtes sauvages avec des quartiers de roche qu'ils leur lançaient; ils les abattaient avec d'énormes, de pesantes massues; vainqueurs de la plupart, devant quelques-unes seulement ils se retiraient, se cachaient; et pareils au sanglier tout hérissé de soies, ils étendaient nus, sur la terre, leurs membres sauvages quand les surprenait la nuit, se roulant dans les feuillages et s'en enveloppant.

Et le jour, le soleil disparu, ils ne les redemandaient pas à grands cris; ils ne les cherchaient pas tout tremblants à travers les campagnes, égarés parmi les ténèbres de la nuit; ils attendaient en silence, et ensevelis dans le sommeil, que des roses lueurs de son flambeau le soleil rapportât la lumière au ciel. Accoutumés dès l'enfance à toujours voir renaître tour à tour les ténèbres et la lumière, il ne pouvait leur arriver de s'étonner à ce sujet, de concevoir la crainte qu'une éternelle nuit ne s'emparât de la terre abandonnée à jamais par la lumière du soleil. Une plus sérieuse cause d'inquiétude pour ces malheureux, c'était que bien souvent les bêtes féroces leur faisaient du sommeil un danger, qu'il leur fallait fuir de ces antres, leur abri, à l'arrivée imprévue d'un san-

glier écumant, d'un terrible lion, et, au plus profond de la nuit, céder, pleins de terreur, à ces hôtes cruels leur couche de feuillage.

Ne croyez pas, cependant, qu'alors plus qu'aujourd'hui, les races mortelles fussent exposées à quitter avec larmes la lumière de la vie. Un plus grand nombre, il est vrai, surpris par les bêtes sauvages, offraient à des dents cruelles une proie vivante, et remplissaient de gémissements les bois et les montagnes, en voyant leurs membres palpitants s'ensevelir dans un sépulcre animé. Pour ceux qu'avait sauvés la fuite, le corps en partie rongé, appliquant sur d'affreuses plaies leurs mains tremblantes, ils appelaient la mort par des cris pleins d'horreur, jusqu'à ce que les eussent privés du jour de cruelles convulsions, dépourvus qu'ils étaient de tout secours, et ne sachant ce que demandaient leurs blessures.

Mais enfin des milliers d'hommes, entraînés sous les drapeaux, un seul jour ne les livrait point au trépas; les flots turbulents ne brisaient point contre les rochers vaisseaux et équipages. La mer pouvait se soulever follement et laisser tomber ses vaines menaces, sans dommage pour les mortels; elle ne les attirait pas non plus au sein des dangers par le calme décevant, le sourire perfide de ses eaux. L'art funeste de la navigation leur restait caché. Alors c'était le manque de nourri-

ture qui conduisait à la mort les corps languissants; aujourd'hui c'est l'abondance qui les y plonge. On se versait à soi-même, par ignorance. de mortels poisons, qu'aujourd'hui un art criminel sait préparer pour d'autres.

Quand on eut des cabanes, des habits de peaux de bêtes, du feu; quand la femme, unie à l'homme, se fut retirée avec lui dans une même demeure, que les chastes douceurs de la vie conjugale furent connues, qu'on vit autour de soi les enfants qu'on avait fait naître, alors le genre humain commença à perdre quelque chose de sa dureté première. Le feu accoutuma les corps, plus délicats, à ne plus pouvoir supporter l'atteinte du froid sous le seul abri du ciel; Vénus en affaiblit l'ancienne vigueur; les enfants, par leurs douces caresses, domptèrent sans peine l'esprit farouche de leurs pères. Alors firent entre eux amitié ceux dont les habitations se touchaient; ils cessèrent de s'insulter, d'user les uns envers les autres de violence; ils se recommandèrent mutuellement leurs enfants et leurs femmes, de la voix et du geste, faisant entendre confusément qu'il est juste d'avoir pitié de la faiblesse. Ce n'est pas que la concorde pût toujours naître parmi les hommes; mais un grand nombre et des meilleurs observaient religieusement le traité. Autrement le genre humain eût dès lors péri tout entier, et la suite des générations ne

se fût point prolongée jusqu'au temps présent.

C'est la nature qui a contraint les hommes à émettre les divers sons de la voix ; c'est le besoin qui leur a arraché les noms de toutes choses ; à peu près comme dans l'enfance, l'impuissant bégayement de notre langue semble nous forcer au geste, et nous fait montrer du doigt tout ce qui s'offre à nos yeux : car chacun a le sentiment de la faculté qu'il possède et dont il peut faire usage. Le jeune taureau, lorsqu'il s'irrite, menace et frappe déjà de la corne qui est encore à poindre sur son front ; les nourrissons de la panthère et de la lionne se défendent de leurs ongles et de leurs dents, qui ne sont presque point encore ; et les petits des oiseaux, ne les voyons-nous pas se confier à leurs ailes naissantes et y chercher un appui encore tremblant. Penser qu'alors un seul homme a distribué des noms aux objets, et que la race humaine a appris de lui les premiers mots, c'est folie. Car s'il a pu trouver un terme pour chaque chose, émettre les divers sons du langage, comment, dans le même temps, ses semblables ne le pouvaient-ils pas? En outre, si les autres hommes, pour communiquer entre eux, ne s'étaient point encore servis des paroles, comment en a-t-il pu concevoir l'idée, d'où est venu à cet inventeur, avant tous les autres, le pouvoir de comprendre, de voir distinctement ce que réclamait l'utilité

commune? Enfin, un seul pouvait-il faire la loi à tous, et les contraindre à apprendre ces mots qu'il avait trouvés? Pouvait-il davantage enseigner, persuader des sourds qui ne l'eussent point entendu, qui ne se seraient pas prêtés à l'écouter, qui n'auraient jamais souffert qu'on leur fatiguât vainement les oreilles de sons inconnus?

Enfin, est-il donc si surprenant que le genre humain, qui avait une voix et une langue, ait trouvé pour la variété de ses affections les signes variés du langage, lorsque, tout muets qu'ils sont, les animaux domestiques et les animaux sauvages ont des cris, des accents divers pour la crainte, pour la douleur, pour la joie, ce dont il est facile de se convaincre.

Quand s'irrite la chienne des molosses, avec un sourd murmure, et découvrant, sous ses lèvres frémissantes, ses redoutables dents, sa rage, prête à se déchaîner, menace par de tout autres sons que ceux qu'elle fait entendre, quand déjà elle aboie et remplit des éclats de sa voix tout le voisinage. Et quand de sa langue, qui les effleure à peine, elle lèche tendrement les membres de ses petits, qu'elle les flatte de ses pieds qui semblent les fouler, de ses dents à peine appuyées, qui simulent d'innocentes morsures, l'accent de sa voix caressante est aussi tout autre que lorsque, laissée seule à la maison, elle se répand en longs hurlements,

ou bien lorsqu'elle rampe en pleurant pour se dérober au coup qui va la frapper.

Le hennissement du coursier est-il le même lorsque, dans la fleur de l'âge, étalon superbe, il bondit furieux parmi les cavales sous les aiguillons de l'amour; lorsque ses larges naseaux frémissent au bruit des armes, ou lorsque quelque autre émotion vient agiter ses membres?

Enfin, les volatiles, les oiseaux de toute espèce, l'épervier, l'orfraie, le plongeon qui cherche sa vie dans les flots amers, ont des cris bien différents, selon les occasions, comme lorsqu'ils disputent leur subsistance, qu'ils défendent leur proie. Il en est dont la voix rauque change avec la température; tels sont les corneilles vivaces et ces corbeaux, volant en troupes, qui, par leurs croassements, demandent, dit-on, de l'eau, de la pluie, et appellent les vents et les orages.

Si donc des sensations différentes forcent les animaux, tout muets qu'ils sont, à émettre des sons divers, combien n'est-il pas plus naturel que l'homme ait trouvé pour chaque chose des termes particuliers.

Ici, Memmius, je veux prévenir une question tacite que peut-être tu m'adresses. C'est la foudre qui a fait descendre sur la terre, pour l'usage des mortels, la première flamme, celle de laquelle sont émanées toutes les autres. Nous voyons en effet

que bien des corps, où sont recélés des éléments du feu céleste, étincellent tout à coup quand un choc de ce feu les vient embraser. Toutefois, il arrive encore que, sous l'effort des vents, un arbre penchant ses épais rameaux sur ceux d'un autre arbre, tous deux s'échauffent au contact, et que, par la violence du frottement, soit exprimé le feu qu'ils contiennent; par moment alors jaillit l'ardente flamme, tandis que se heurtent entre eux les rameaux et les troncs. L'une et l'autre de ces deux causes ont pu donner le feu aux mortels.

Cuire les aliments, les amollir à l'ardeur de la flamme, on l'apprit du soleil; on voyait que bien des choses, dans les campagnes, s'adoucissaient sous le coup de ses rayons et l'action victorieuse de sa chaleur. De jour en jour changeait la nourriture et la vie des premiers temps, ceux-là enseignant à les renouveler par un nouvel emploi du feu, qui l'emportaient sur tous en force d'esprit, en intelligence.

Bientôt les rois commencèrent à fonder des villes, à se construire sur les hauteurs des citadelles, pour être leur défense et leur refuge; ils firent le partage des troupeaux et des champs, gratifiant chacun en raison de la beauté de son corps, de sa force, de son esprit. Car alors la beauté du corps avait beaucoup de valeur, la force beaucoup de puissance; c'est plus tard que fut

trouvée la richesse, que l'or fut découvert, ce qui dépouilla facilement de leurs honneurs et les forts, et les beaux, le parti du plus riche étant suivi d'ordinaire même par les hommes doués de force et de beauté.

Pour qui gouverne sa vie d'après les vrais principes, c'est une grande richesse que de savoir vivre content de peu. De ce peu en effet jamais il n'y a disette. Mais les hommes ont voulu être illustres et puissants, pour que leur fortune reposât sur une base inébranlable, et qu'ils pussent achever de vivre au sein de l'opulence et du repos. Vaine pensée! Leurs luttes pour arriver au faîte des honneurs ont rendu bien dangereuse la route de la vie; et de ce faîte même, parfois une puissance envieuse, comme par un coup de foudre, les précipite dédaigneusement dans le noir Tartare. Oh! qu'il vaudrait bien mieux se borner paisiblement à obéir, que de vouloir toujours ranger les choses sous son empire et tenir le sceptre. Laissez-les donc lutter vainement, s'épuisant en efforts, se couvrant d'une sueur de sang, dans l'étroit sentier de l'ambition; puisque c'est sur ces hauteurs, sur ces sommets qui dépassent tout le reste, que se rassemblent, pareils aux vapeurs de la foudre, les traits de l'envie. Ce sont hommes qui n'ont que des jugements d'emprunt, qui désirent et poursuivent sur la foi d'autrui, non d'après leur sentiment

propre. Il en est ainsi maintenant, il en sera ainsi demain, mais pas plus qu'auparavant.

Avec les rois égorgés tombait la majesté des trônes et l'orgueil des sceptres ; et le superbe ornement d'une tête auguste, foulé tout sanglant sous les pieds du vulgaire, semblait pleurer ses anciens honneurs : car ce que l'on a craint, on aime à le briser. Alors s'agitait la lie des sociétés, chacun prétendant pour soi au premier rang et à l'empire ; de là le conseil donné par quelques hommes, et qui fut suivi, de créer des magistrats, de fonder la justice, de se soumettre à des lois. Fatigué de la violence, épuisé par la discorde, le genre humain tomba de lui-même sous le joug étroit de la justice et des lois. Comme chacun auparavant, dans l'emportement de la colère, était disposé à porter sa vengeance plus loin que ne l'accorde aujourd'hui l'équité des lois, on comprend que les hommes en soient venus à se lasser d'une vie de violence. Désormais la crainte du châtiment trouble pour le coupable toutes les douceurs de l'existence ; ses violences, ses injustices l'enveloppent comme d'un filet ; parties de lui, presque toujours elles remontent à lui. Il ne se peut guère que celui-là coule des jours paisibles, qui a violé par ses actes le traité de la paix publique. En vain les a-t-il dérobés aux regards des dieux et des hommes, il ne peut avoir la confiance qu'ils restent toujours ignorés ; ne

sait-on pas que beaucoup, par des paroles échappées dans le sommeil ou le délire de la maladie, se sont décelés, ont fait connaître à tous des crimes longtemps cachés?

Maintenant quelle cause a répandu parmi les nations l'idée du gouvernement des dieux, a rempli les villes d'autels, a institué ces solennités saintes, qu'on voit fleurir aujourd'hui en tant de grandes occasions, en tant de lieux? Comment a pénétré dans le cœur des mortels la religieuse horreur qui leur fait sans cesse élever par toute la terre de nouveaux temples, et les y précipite en foule dans les jours de fête? Il n'est pas bien difficile de l'expliquer.

Dès l'origine, les mortels voyaient tout éveillés, par les yeux de leur esprit, de belles images des dieux; ils en voyaient surtout pendant leur sommeil, et d'une merveilleuse stature. A ces images, ils attribuaient le sentiment, parce qu'elles leur semblaient se mouvoir et faire entendre un langage superbe, en rapport avec leur beauté et leur force; ils leur supposaient une vie éternelle, parce que l'apparence en était sans cesse renouvelée, la forme toujours subsistante; et encore, parce qu'ils ne croyaient pas que des êtres doués d'une telle force pussent succomber à quelque puissance que ce fût; enfin, c'étaient pour eux les plus fortunés de tous les êtres, parce que la crainte de la mort

ne les pouvait tourmenter, et aussi parce qu'ils les voyaient, en songe, exécuter beaucoup d'actes surnaturels qui ne leur coûtaient aucune peine.

En outre, ils voyaient s'accomplir, dans un ordre invariable, les mouvements du ciel, la marche des saisons ; par quelles causes? ils ne le pouvaient comprendre. Leur seul refuge était de tout abandonner à la volonté des dieux, de remettre entre leurs mains les rênes.

C'est dans le ciel qu'ils ont placé la demeure des dieux, parce que dans le ciel on voit rouler la nuit étoilée avec la lune; parce que là sont et la lune, et le jour, et la nuit, et l'imposant ensemble des constellations nocturnes, et les flambeaux errants, les flammes volantes des météores, les nuages, le soleil, la pluie, la neige, la foudre, la grêle, les impétueux éclats de la tempête, ses menaçants murmures.

Malheureux le genre humain d'avoir fait les dieux auteurs de ces phénomènes, et d'y avoir placé les signes redoutables de leur colère! Quels sujets de gémissements, de larmes, par là préparés! Quelles plaies faites et à eux, et à nous, et à nos descendants!

La piété ! ce n'est pas se montrer aux autres se tournant à tout instant la tête voilée vers une pierre, s'approchant de tous les autels, précipitant sur le sol son corps prosterné, étendant ses mains

vers les sanctuaires, arrosant les temples du sang des animaux, enchaînant les prières aux prières; c'est bien plutôt regarder toutes les choses de ce monde avec tranquillité. Lorsqu'en effet nous élevons les yeux vers la voûte céleste, cette voûte de l'éther où sont attachées et brillent les étoiles, et qu'il nous vient à l'esprit de penser aux routes parcourues par le soleil et par la lune, alors, parmi les maux qui nous oppressent, s'éveille et se dresse dans notre âme un souci de plus : ne seraient-ce pas les dieux dont la puissance infinie produirait ces mouvements divers, et ferait tourner les astres? L'ignorance des causes abandonne notre esprit au doute : nous ne savons s'il y a eu pour le monde une naissance, un commencement; si, par suite, il doit y avoir un terme, au delà duquel les cieux, ses remparts et leurs insensibles mouvements ne pourront supporter la fatigue d'un si long travail; ou bien, si, divinement doué d'une éternelle vertu, le monde doit, pendant l'infinie durée des âges, braver leurs redoutables assauts.

En outre, quel est l'homme dont le cœur ne se serre, dont les membres ne rampent, glacés par l'effroi, à la pensée formidable des dieux, quand, frappée des terribles traits de la foudre, la terre embrasée s'ébranle, et que de menaçants murmures parcourent au loin le ciel. Les peuples alors sont dans la terreur; les rois superbes frissonnent, re-

doutant le courroux des dieux; ils craignent que, pour quelque action coupable, quelque parole orgueilleuse, le temps de leur châtiment ne soit arrivé.

Et quand une violente tempête balaye, à la surface de la mer, un général avec sa flotte, avec ses puissantes légions et ses éléphants, n'essaye-t-il pas, tout tremblant, d'apaiser la divinité par des vœux ; n'implore-t-il pas de la pitié des vents un souffle favorable ? Mais c'est en vain, puisque souvent, enveloppé par un tourbillon, il n'en est pas moins emporté vers les abîmes du trépas. On dirait que je ne sais quelle puissance secrète se plaît à écraser l'humanité, foulant aux pieds les nobles faisceaux, les haches redoutables, s'en faisant comme des jouets.

Enfin, quand, sous nos pieds, la terre entière chancelle, que les villes ébranlées tombent ou menacent de leur chute, est-il bien étonnant que les mortels se prennent en mépris, et souffrent dans les choses, de grands et merveilleux pouvoirs, ceux des dieux; qui, pensent-ils, gouvernent tout ?

Poursuivons : et l'airain, et l'or, et le fer, et la pesanteur de l'argent, et la puissance du plomb, tout cela fut découvert quand des incendies eurent consumé, sur les hautes montagnes, de grandes forêts : soit que la foudre du ciel y fût tombée; soit que, dans leurs anciennes guerres, les hommes

s'y fussent armés de la flamme pour porter la terreur chez leurs ennemis; soit qu'ils en eussent fait usage, engagés par la bonté du sol, pour l'ouvrir à la culture, pour le changer en pâturage; ou bien encore pour faire périr les bêtes sauvages et s'enrichir de leur dépouille : car c'est par les fosses et le feu que commença l'art de la chasse, avant qu'on en fût venu à investir les bois de filets, à les battre par des meutes.

Quoi qu'il en soit, par quelque cause qu'aient été produits ces incendies, qui, consumant à grand bruit les forêts jusque dans les racines les plus profondes, embrasaient la terre elle-même, de ses veines brûlantes s'écoulaient à sa surface, et se rassemblaient dans ses cavités, des ruisseaux d'argent et d'or, des ruisseaux d'airain et de plomb; le métal, bientôt durci, les hommes le voyaient se détacher de la terre par sa couleur et son éclat; ils le recueillaient, charmés de son aspect luisant et poli; ils remarquaient qu'il avait pris la forme et conservé l'empreinte de ces crevasses où on l'avait trouvé; alors il leur venait à l'esprit que, rendu de nouveau liquide à l'aide de la chaleur, il pourrait courir dans des moules de toute forme; qu'il serait possible, en le frappant, de l'étendre en lames aussi minces et aussi aiguës que l'on voudrait; qu'ainsi on se ferait des armes, des instruments, pour couper le bois des forêts, l'équar-

rir, le raboter, le polir, le percer, le perforer.

Et d'abord ils étaient portés à croire qu'ils pourraient employer à ces usages l'argent et l'or, non moins que la dureté si puissante de l'airain. Vains essais! la force de ces deux métaux cédait bientôt vaincue et incapable de suffire aussi bien au travail; dès lors, l'airain, surtout, fut en estime, l'or fut rejeté à cause de son inutilité, sa faible pointe s'émoussant trop facilement. Maintenant c'est l'airain que l'on néglige, et l'or s'est élevé aux plus hauts honneurs. Ainsi le temps, dans ses révolutions, change les conditions des choses; celle qu'on estimait est désormais sans honneur; une autre succède, échappant au mépris; on en recherche, on en exalte chaque jour davantage la possession; c'est merveille comme elle fleurit, et est en honneur chez les mortels.

Maintenant comment a-t-on trouvé le fer et ses usages? Il est facile de te l'expliquer, Memmius.

Les plus anciennes armes des hommes ce furent leurs poings, leurs ongles, leurs dents; ce furent des pierres; ce furent des branches arrachées aux arbres des forêts; puis, après la découverte du feu, ils s'avisèrent du fer et de l'airain : de l'airain d'abord, connu et employé avant le fer, comme étant de sa nature plus traitable et en plus grande abondance. Avec l'airain, ils travaillaient la terre; avec l'airain, ils soulevaient les tempêtes de la

guerre, semaient les blessures et la mort, ravissaient le bétail et les champs; car à des combattants armés cédait facilement ce qui était nu et sans armes. Ainsi s'introduisit peu à peu l'épée de fer, et on se détourna de la faulx d'airain, réservée à d'odieuses pratiques. On se servit désormais du fer pour ouvrir le sein de la terre, et pour rendre égales les luttes douteuses de la guerre.

S'élancer armé sur le cheval, et, pressant ses flancs, le gouverner de la main gauche pour agir librement de la droite, fut en usage avant qu'on allât, sur un char à deux chevaux, tenter les périls de la guerre; de même, on attela à ce char deux chevaux seulement, avant de le faire traîner par un double couple, ou bien de combattre du haut d'un char armé de faulx. Ensuite ces animaux, que nous avons appelés bœufs de Lucanie, au corps surmonté d'une tour, à la peau noire, à la trompe souple comme un serpent et adroite comme une main, apprirent des Carthaginois à braver dans les batailles les blessures, à porter le trouble parmi les bataillons de Mars. Ainsi, successivement, furent enfantés par la triste discorde de nouveaux moyens de rendre la guerre plus effrayante pour les humains; ainsi chaque jour ajouta quelque chose à ses terreurs.

On essaya même de tirer parti des taureaux

dans les batailles, de dresser des sangliers pour les lancer contre l'ennemi. Les Parthes se firent précéder de lions menés par des conducteurs armés, maîtres féroces, qui devaient les gouverner, les tenir à la chaîne. Vaine précaution! dans la chaleur de la mêlée, ces animaux furieux jetaient le trouble indistinctement dans la cavalerie des deux armées, agitant de tous côtés leurs terribles crinières. A leurs rugissements s'effrayaient les chevaux, que ne pouvaient calmer et ramener au combat leurs cavaliers. Des lionnes bondissaient çà et là, attaquant quiconque leur faisait face, avec leur gueule menaçante; ou bien, surprenant par derrière les combattants, s'attachaient sur leurs corps renversés, y enfonçant leurs dents et leurs ongles. Les taureaux, s'attaquant à leurs guides, les lançaient en l'air, les foulant aux pieds, éventraient de leurs cornes les chevaux, faisaient dans leur fureur voler le sable et la poussière. Les sangliers déchiraient de leurs fortes dents les soldats mêmes avec lesquels ils combattaient, teignant de leur sang les traits rompus dans leurs blessures; et rendus furieux par la douleur, ils entassaient confusément autour d'eux cavaliers et fantassins. Les chevaux, en effet, ou bien s'efforçaient de se dérober, par un violent écart, à l'atteinte de la dent cruelle, ou bien se cabraient, et battaient l'air de leurs pieds. Vains efforts les jarrets tranchés,

on les voyait s'abattre et couvrir au loin la terre de leur chute pesante.

Les animaux qu'on croyait avoir par avance suffisamment dressés paraissaient, dans l'action, rendus à leur naturel farouche, par les blessures, les cris, la fuite, la terreur, le tumulte ; on ne pouvait les retenir, les ramener ; çà et là fuyaient des bêtes de toutes sortes, comme fuient encore aujourd'hui les éléphants blessés, après avoir causé de cruels dommages à leur propre armée.

Les choses ont pu se passer de cette manière ; toutefois, on m'amènerait difficilement à penser que les hommes n'ont pas su prévoir quel mal ils se feraient à eux-mêmes, aussi bien qu'à leurs ennemis. J'aimerais mieux affirmer le fait, en général, des divers mondes, diversement créés, que de le restreindre à quelque monde en particulier. Ainsi ont agi peut-être, moins dans l'espoir de vaincre, que pour donner, en se perdant eux-mêmes, des sujets de larmes à leurs ennemis, des peuples sans confiance dans leur petit nombre et désarmés.

Pour les vêtements, des pièces rapportées précédèrent les tissus ; les tissus ne vinrent qu'après le fer ; il faut le fer pour fabriquer la toile ; comment autrement donner le poli, la délicatesse nécessaire aux instruments sonores de l'art du tisserand, pédales, traverses, fuseaux, navettes ?

C'est aux hommes que la nature imposa d'abord le soin de travailler la laine, de préférence aux femmes, leur sexe étant de beaucoup le plus habile, le plus industrieux. Dans la suite, la sévérité des laboureurs en fit à ceux qui s'y livraient un sujet de reproche ; ils durent l'abandonner aux mains des femmes, prendre leur part des durs travaux de la culture, y endurcir et leurs mains et leurs membres.

L'art de planter, de greffer, doit son premier modèle, son origine à la nature elle-même, l'universelle créatrice. Les baies, les glands tombés des arbres, produisaient à leur pied, dans la saison, comme un essaim de jeunes arbustes. De là vint l'idée de confier le plant à la branche, ou de creuser la terre pour le recevoir.

Ensuite furent essayés, l'un après l'autre, dans les douces campagnes, les divers procédés de la culture. Les fruits sauvages, on les voyait comme apprivoisés peu à peu par des ménagements, des soins délicats. De jour en jour se retiraient sur les montagnes les forêts forcées de céder les terrains inférieurs à la culture. Prés, lacs, ruisseaux, moissons, riants vignobles, occupaient les collines et les plaines, et parmi couraient, s'en détachant par leur teinte azurée, des plants d'oliviers, répandus en profusion sur les tertres, dans les vallons, dans les champs. Ainsi tous charment aujourd'hui par

le tableau de leur variété ces plaines parées de tant d'arbres aux doux fruits, aux rameaux féconds, qui les traversent, qui les entourent.

Les hommes imitèrent avec la voix le gazouillement des oiseaux, avant de savoir unir à l'harmonie des vers celle du chant et de charmer l'oreille par leur accord. Les soupirs du vent dans les roseaux leur apprirent à enfler un chalumeau champêtre, et ils en vinrent peu à peu à connaître les douces plaintes qu'exhale la flûte sous les doigts, sous les lèvres qui la touchent, art nouveau trouvé dans les bois, dans les forêts, dans les solitudes pastorales, au sein du loisir et de la paix.

Ainsi le temps et l'industrie humaine produisent tour à tour et amènent à la lumière toutes les inventions.

Voilà ce qui récréait, ce qui charmait le cœur des premiers humains, lorsqu'ils étaient rassasiés de nourriture, en ces moments où il n'est rien qui ne plaise.

Souvent donc, couchés ensemble sur un tendre gazon, près d'une eau limpide, sous l'ombrage d'un arbre élevé, ils contentaient à peu de frais les besoins de la nature ; surtout dans la riante saison, lorsque le printemps répandait dans les vertes prairies l'aimable peinture des fleurs. Puis venaient des jeux, des ris, de doux propos, le premier éveil de la muse rustique. Inspirés d'une

gaîté folâtre, ils se couronnaient de fleurs et de feuillage; ils s'entouraient de guirlandes, et toute la troupe s'ébranlait à la fois, sans trop de mesure, avec de lourds mouvements, frappant lourdement la terre, la mère commune. Alors c'étaient de douces risées, d'innocents éclats, à ces essais d'un plaisir nouveau encore et merveilleux. On passait durant la nuit de longues heures sans sommeil à filer, à moduler des sons, à arrondir des chants, à promener ses lèvres sur des pipeaux. Tels sont encore aujourd'hui les plaisirs de nos veillées, qui nous sont venus de là avec les lois de l'harmonie. Mais en jouissons-nous plus que ne faisaient ces sauvages habitants des bois, ces enfants de la terre?

Ce qui est à notre portée, quand nous n'avons rien connu de plus agréable, nous plaît avant tout, et nous semble solidement établi; puis ce quelque chose de meilleur, qui plus tard se rencontre, change nos sentiments pour ce qui avait précédé. Ainsi on s'est dégouté du gland; ainsi ont été abandonnées les couches d'herbes et de feuillage; les premiers vêtements, faits de la peau des bêtes sauvages, sont de même tombés dans le mépris; et pourtant, je le pense, au temps où on en eut l'idée, ils furent un tel objet d'envie, que le premier qui les porta dut perdre sa vie dans quelque embûche, sans que sa dépouille, disputée entre les

assaillants, mise par eux en lambeaux et arrosée de leur sang, ait pu servir à aucun.

Alors il s'agissait de quelques peaux de bêtes; il s'agit aujourd'hui d'or et de pourpre ; c'est là l'objet de nos soucis, ce qui nous fait consumer notre vie dans la discorde et dans la guerre. En cela pèse sur nous, je le crois, un plus grave sujet de reproche. Le froid, sans ces peaux de bêtes, eût cruellement tourmenté les enfants de la terre encore nus ; mais quelle souffrance est-ce pour nous de n'avoir point une robe de pourpre rehaussée d'or et de broderies en relief, si une étoffe plébéienne suffit à nous protéger ? Les hommes donc se travaillent vainement, usant leurs jours en soins frivoles ; et pourquoi? parce qu'ils ne connaissent pas quelle est la borne légitime des désirs, jusqu'où peut s'étendre et croître la véritable volupté ; voilà ce qui peu à peu a poussé au large la vie humaine, et soulevé autour d'elle les tempêtes de la guerre.

Cependant le soleil et la lune, ces astres vigilants qui, sur la vaste et tournante voûte du ciel, promènent circulairement leur lumière, enseignèrent aux hommes la succession régulière des années, des saisons ; et quel ordre immuable règle toutes choses!

Déjà les hommes vivaient dans des villes entourées de fortes murailles; la terre partagée, divisée,

était livrée à la culture. La mer s'émaillait de voiles ouvertes au souffle des vents; on s'assurait au loin par des traités des secours et des alliances. Quand les poëtes confièrent pour la première fois aux vers le souvenir des choses passées, bien peu de temps avant on avait trouvé l'écriture. Voilà pourquoi ce qui a précédé échappe aujourd'hui à nos regards, à moins que la raison ne nous en fasse retrouver la trace.

Vaisseaux, cultures, constructions, lois, armes, chemins, étoffes, toutes les inventions de ce genre, celles mêmes qui charment la vie, les vers, les tableaux, les statues artistement travaillées, tout cela a été le fruit de l'expérience et du travail, des efforts opiniâtres de l'esprit humain, de ses lents et continuels progrès.

Ainsi le temps, ainsi l'intelligence, produisent tour à tour, et amènent par degrés à la lumière les arts sans cesse éclairés par des génies nouveaux, jusqu'à ce qu'ils aient atteint au comble de la perfection.

LIVRE VI

La première, l'illustre Athènes, a distribué aux malheureux mortels la plante qui porte le blé; elle a renouvelé la vie humaine; elle a institué les lois. La première aussi, elle nous a donné ce qui console si doucement notre existence, quand elle a fait naître un homme, en qui s'est rencontrée une telle intelligence, qui, de sa bouche inspirée, a répandu tant de vérités diverses, et dont, après sa mort, pour prix de ses divines découvertes, la gloire, partout propagée et toujours nouvelle, s'élève encore jusqu'au ciel.

Il avait vu que rien, ou peu s'en faut, ne manque désormais aux mortels de ce que réclament les besoins de la vie, de ce qui peut en faire la sécurité; que les hommes ont en abondance richesses, honneur, gloire, et grandissent encore de la renommée de leurs enfants; que, cependant, l'intérieur de leur âme n'en est pas moins troublé par des soucis, leur vie tourmentée de leurs vaines plaintes. La cause qui les force à ces plaintes, il l'a comprise; la faute est au vase lui-même qui

corrompt et qui perd tout ce qui du dehors peut y venir d'avantages ; soit parce qu'il est sans fond, et ne saurait jamais se remplir ; soit parce que, imprégné d'une amère saveur, il en infecte tout ce qu'il reçoit.

Il a donc par ses véridiques paroles purifié les cœurs ; il a borné le désir et la crainte ; il a enseigné en quoi consiste ce souverain bien que nous cherchons tous, et par quelle route, plus courte et plus facile, on peut y tendre sûrement ; ce qu'il y a de mal réel dans les choses mortelles, flottant, volant çà et là, soit hasard, soit nécessité, parce que ainsi l'a réglé la nature ; de quel fort et par quelles portes il faut aller au-devant de tant d'assauts ; combien vaines sont presque toujours ces tempêtes de soucis et d'affliction que nous soulevons dans nos cœurs.

Car de même que les enfants tremblent dans l'obscurité et s'y effrayent de toutes choses, ainsi nous-mêmes, au grand jour, nous redoutons bien souvent ce qui n'est pas plus redoutable que les objets de leurs nocturnes alarmes. Or ces terreurs de l'âme, ces ténèbres, il faut pour les dissiper non pas les rayons du soleil, les traits lumineux du jour, mais le tableau fidèle de la nature, les vues de la raison. Je reprends donc avec une nouvelle ardeur ma trame commencée.

Je t'ai montré que ce vaste monde, que ce ciel,

est mortel, que c'est un corps qui a pris naissance ; qu'à peu près tout ce qui, dans son enceinte, existe ou doit exister périt par la dissolution de ses parties. Écoute maintenant le reste....

Tous ces phénomènes qui s'accomplissent sur la terre et dans le ciel à la vue des mortels jettent dans le doute leur âme épouvantée, l'humilient par des terreurs superstitieuses, l'abaissent, la courbent vers la terre ; leur ignorance des principes les force de tout remettre à l'autorité des dieux, de leur déférer l'empire ; ce dont ils ne peuvent, en aucune sorte, apercevoir les causes, ils le regardent comme provenant d'une action de la divinité. Car ceux-là mêmes auxquels on a enseigné, qui savent le mieux que les dieux mènent une existence exempte de tous soins, s'étonnent quelquefois à la vue des phénomènes, se demandant comment ils peuvent s'accomplir, quand il s'agit surtout de ce qui se voit au-dessus de nos têtes dans les régions de l'éther. Ils sont alors ramenés aux antiques superstitions ; ils rentrent sous le joug de maîtres tyranniques, auxquels les malheureux attribuent tout pouvoir, ignorant ce qui peut se produire et ne le peut pas, la puissance départie à chaque être, le terme inébranlable qui la limite ; aussi errent-ils en aveugles, entraînés par de vains systèmes.

Si tu ne rejettes hors de ton esprit, si tu ne ren

voies bien loin de telles pensées indignes qu'on les conçoive au sujet des dieux, sans rapport avec le calme de leur existence, leur image, par suite de ton erreur, te viendra souvent tourmenter; non que leur divinité puisse recevoir d'offense, et, par ressentiment, vouloir exiger un châtiment sévère; mais parce que toi-même, troublant ta tranquillité, supposeras que, dans leur sein, roulent les flots de la colère; tu n'approcheras plus de leurs temples avec un cœur libre de crainte; et ces simulacres, qui, de leur corps, viennent troubler l'esprit de l'homme, messagers de leur beauté divine, tu ne pourras plus les accueillir en paix.

On voit assez quelle vie doit suivre; la repousser loin de nous n'appartient qu'au vrai système de la nature. Dans cette pensée bien des choses sont déjà venues de moi; bien d'autres restent, auxquelles il me faut encore prêter la parure de mes vers. J'ai à rendre compte de ce qui se passe dans la région d'en haut, dans le ciel, à parler des orages et des tonnerres, de ce qu'ils produisent, des causes qui les amènent; il ne faut plus que désormais, divisant curieusement les espaces célestes, tu recherches avec terreur d'où est venu le vol de la foudre, de quel côté elle s'est dirigée; comment elle a pu pénétrer dans des lieux fermés; comment, s'en échappant victorieuse, elle s'est de nouveau élevée dans les airs; phénomènes dont les hommes

ne peuvent, en aucune sorte, apercevoir les causes, et qu'ils regardent comme provenant d'une action de la divinité.

Quand je cours vers le terme éclatant de la carrière, précède-moi, montre-moi la route, Muse habile, Calliope, repos des hommes, volupté des dieux ; qu'à ta suite j'enlève avec gloire la couronne.

D'abord, au bruit du tonnerre s'ébranle l'azur du ciel, parce que se rencontrent, dans leur vol à travers les airs, les nuages poussés en sens contraire par la lutte des vents. Ce bruit, en effet, ne vient point de la partie sereine du ciel ; c'est au point où sont le plus pressés les bataillons des nuages que se produisent avec le plus de force l'ébranlement et le murmure.

Les nuages d'ailleurs ne peuvent être ni aussi denses que la pierre ou le bois, ni aussi déliés que le brouillard ou que la fumée volant dans les airs. Autrement ils devraient, entraînés par leur pesanteur, tomber comme les pierres, ou bien, inconsistants comme la fumée, ils ne pourraient retenir dans leur sein la neige et la grêle.

Le bruit qu'ils font entendre au-dessus des plaines de l'air est semblable à celui que produisent les toiles tendues sur nos vastes théâtres, lorsque elles s'agitent entre les mâts qui les soutiennent. Quelquefois la nue s'entr'ouvre au souffle des vents,

et sa furie contre leur insolence s'exhale par des sons qui rappellent ceux du papier que l'on déchire. Dans le bruit du tonnerre vous pouvez distinguer des sons de cette sorte et d'autres encore : ceux de vêtements étendus, de feuillets volant dans l'air, que fouette à coups redoublés, qu'emporte et roule le vent.

Quelquefois les nuages s'abordent moins de front que par leurs flancs, et frottent l'une contre l'autre leurs masses mues en sens contraire ; il en résulte un bruit sec qui froisse l'oreille et se prolonge tant qu'ils ne sont pas sortis du défilé. Voici encore comment on pourrait rendre compte de ce fracas du tonnerre qui semble tout ébranler et faire voler en éclats les vastes remparts du ciel, enceinte de notre univers. Quand le vent, croissant en force et amassant sa tempête, se tord au sein des nuages, s'en entoure, s'y enferme, il en forme un rapide tourbillon, qui va toujours grossissant, s'épaississant au dehors, en même temps qu'il se creuse au dedans, jusqu'au moment où de son souffle impétueux il rompt et dissipe, avec un bruit terrible, cet assemblage. Doit-on s'en étonner puisqu'une petite vessie, remplie d'air, que l'on crève, éclate elle-même à si grand bruit !

Il se pourrait aussi que les vents, soufflant à travers les nuages, donnassent lieu à de tels bruits. Nous voyons en effet que les nuages qui traversent

le ciel y étendent quelquefois, en tous sens, comme des rameaux touffus ; or, dans une forêt épaisse, où pénètre le vent, résonnent de même les feuilles et les branches.

Quelquefois encore, redoublant de violence, un vent très-fort vient frapper directement la nue et la déchire. Ce que peut là son souffle nous le voyons clairement par ce qui se passe sur la terre, où, bien que plus modéré, il ne laisse pas d'abattre, d'emporter de grands arbres arrachés de leurs racines.

Les nuages, de plus, ont comme leurs flots qui se brisent avec un sourd murmure, semblables à ceux des grands fleuves ou de la mer soulevée se brisant contre ses rivages.

Il arrive que d'un nuage tombe, sur un autre nuage, le trait enflammé de la foudre, qui reçu dans ce milieu humide y périt comme égorgé, avec une sorte de grand cri. C'est ainsi que le fer, tiré brûlant de la fournaise, siffle dans l'eau glacée où on le plonge aussitôt.

Que si la nuée où la flamme a été reçue est d'une nature aride, elle s'embrase et brûle à grand bruit. Ainsi, quand sur les montagnes couronnées de bois de lauriers court la flamme excitée par le vent, dans son essor impétueux elle consume tout ce qu'elle rencontre. Car de toutes choses, l'arbre de Phœbus, le laurier de Delphes, est ce que dévore,

avec le bruit le plus terrible, la flamme pétillante.

Enfin, c'est souvent le bris de la glace et la chute de ses débris qui résonnent ainsi au haut du ciel dans les grands nuages, quand pressées, resserrées par le vent, éclatent ces montagnes de vapeurs où la grêle est contenue.

Pour l'éclair, il a lieu de même quand des particules ignées jaillissent en grand nombre des nuages qui se rencontrent et se heurtent, comme ils feraient d'un caillou frappé par un autre caillou, ou d'un morceau de fer ; car alors aussi on voit s'élancer la lumière et briller, dispersées dans l'air, des étincelles.

Mais nous n'entendons le tonnerre qu'après avoir vu l'éclair ; c'est que ce qui affecte l'ouïe nous arrive plus lentement que ce qui affecte la vue. Voici qui le fera comprendre : qu'un émondeur à quelque distance frappe un arbre de sa cognée, vous discernez le coup avant que le son n'en retentisse à travers les airs ; par la même raison nous voyons l'éclair avant d'entendre le tonnerre, bien que l'un et l'autre se produisent au même moment et par la même cause, résultant d'un même choc.

Voici encore comment il se fait que d'une lumière au vol rapide les nuages éclairent et colorent les objets, et que tremble dans le ciel l'impé-

tueux éclat de la tempête quand le vent a envahi le nuage et que, comme je l'ai montré, il y tourbillonne, en creusant le centre, en épaississant les bords, il s'échauffe par la rapidité de ses mouvements, comme s'échauffent tous les corps emportés d'un effort rapide ; une balle de plomb, par exemple, qui même, dans un long trajet, à force de rouler, se fond. Ce vent brûlant donc, quand il déchire les flancs noirs du nuage, disperse aussitôt dans l'air les particules enflammées qu'il en exprime violemment, et qui produisent les éclatantes vibrations de l'éclair ; après vient le bruit, plus lent à chercher nos oreilles que la lumière à aborder nos yeux. Voilà ce qui a lieu dans ces nuages épais, qui s'amoncellent tout à coup avec une si merveilleuse impétuosité.

Ne te laisse pas abuser par notre situation qui nous fait voir plutôt l'étendue des nuages en longueur, en largeur, que la hauteur à laquelle s'élèvent leurs masses amoncelées. Sois attentif, quand des nuages semblables à des montagnes sont portés par les vents à travers les airs ; ou quand, s'accumulant, à la façon de monts entassés, ils s'élèvent les uns au-dessus des autres, et pèsent sur les régions inférieures, les vents étant partout assoupis : tu pourras alors juger combien grande est leur masse et tu y distingueras des cavernes aux roches pendantes. Or, la tempête venue, les vents

qui remplissent ces cavernes s'indignent, se révoltent contre leur prison; ils murmurent, ils menacent, ainsi que des bêtes sauvages dans la loge qui les renferme ; ils portent çà et là leur furie frémissante; ils tournent, cherchant une issue; et cependant sur leur passage ils recueillent, ils amassent les éléments ignés, ils roulent dans cette fournaise intérieure une flamme que bientôt, déchirant la nue, ils font briller au dehors.

Voici encore qui peut nous expliquer le vol rapide, vers la terre, de cette pure flamme, à la couleur dorée. Les nuages eux-mêmes doivent contenir beaucoup de particules ignées; car, lorsqu'ils ne se résolvent pas en eau, ils sont le plus souvent d'une teinte enflammée, éclatante. C'est de la lumière du soleil qu'ils reçoivent nécessairement, en si grand nombre, ces particules qui les font paraître rouges, qui leur font répandre la flamme. En effet, quand le vent les pousse, les rassemble, les serre étroitement les uns contre les autres, ils répandent, sous cette pression, la matière propre à produire l'éclat subit, la couleur de l'éclair.

L'éclair enfin résulte de la raréfaction des nuages. Quand d'un souffle léger le vent les agite, les dissout, ils sont bien forcés de laisser tomber les éléments de l'éclair. C'est alors sans ténèbres et sans bruit qu'il éclaire, c'est sans trouble dans l'air.

Quelle est, maintenant, la nature de la foudre? On le voit assez par ses coups, par leurs traces brûlantes, par la forte odeur de soufre qui s'en exhale. A ces signes, on reconnaît le feu, et non pas l'air, non pas l'eau.

La foudre, en outre, embrase le toit des maisons, elle fait pénétrer dans l'intérieur de l'édifice une flamme agile qui y exerce ses ravages. C'est une flamme subtile entre toutes, composée par la nature des éléments les plus déliés et les plus prompts, à laquelle rien ne peut faire obstacle.

La foudre, en effet, traverse les murs, remparts de nos habitations, comme les cris, comme les sons de la voix; elle traverse la pierre et l'airain; l'airain et l'or, elle les fond en un moment; elle fait que le vin s'échappe tout à coup du vase encore entier; sans doute parce que tout à l'entour l'accès de sa chaleur en relâche, en raréfie les parois, tandis que pénétrant dans l'intérieur elle dissout et dissipe les éléments du vin lui-même. C'est là ce qu'en bien des siècles ne pourrait opérer la chaleur du soleil, cet astre si éclatant, aux si brûlantes atteintes, tant est plus active, tant règne avec plus d'empire la chaleur de la foudre!

Maintenant, comment s'engendre la foudre, comment parvient-elle à un tel degré de violence, qu'elle puisse d'un coup enfoncer les tours, faire écrouler les maisons, en arracher portes et solives,

ruiner, emporter nos plus solides monuments, faire périr les hommes, joncher au loin la terre des cadavres des animaux, par quelle force produit-elle tant d'effets de ce genre, je vais le dire et ne te ferai pas attendre plus longtemps l'effet de mes promesses.

Il faut penser que la foudre s'engendre de nuages épais et dont la masse s'élève à de grandes hauteurs, comme par étages. Par un ciel serein ou voilé de légers nuages, jamais il ne tombe de foudre. C'est ce dont ne permet pas de douter, ce que montre avec évidence la chose même. Alors en effet, dans toute l'étendue des airs, s'assemblent et grossissent les nuages. On dirait que toutes les ténèbres ont quitté l'Achéron et sont venues remplir les profondeurs du ciel. Dans cette affreuse nuit, qu'épaissit le concours des nuages, on croit voir planer suspendu le spectre de la terreur. Ainsi en est-il quand la tempête commence à forger la foudre.

En outre, on voit bien souvent sur mer un nuage sombre, semblable à un fleuve de poix qui coulerait du ciel, fondre sur l'onde, se répandre au loin avec les ténèbres, y transporter une tempête toute grosse de foudres, rempli qu'il est lui-même et de vents et de feux; de sorte que sur la terre elle-même les hommes frissonnent de terreur et cherchent des abris.

On doit penser qu'au-dessus de nous monte bien haut la tempête ; les nuages pourraient-ils ensevelir la terre sous une telle obscurité, si leurs étages superposés ne supprimaient la lumière du soleil? Pourraient-ils, fondant sur elle, l'écraser sous des torrents de pluie capables de faire déborder les fleuves, et de submerger les plaines, si l'air n'était comblé, à une grande hauteur, par leur entassement?

Alors donc tout est rempli et de vents et de feux; partout des tonnerres grondants, des éclairs, car, je l'ai précédemment enseigné, les nuages, dans leurs cavités, recèlent beaucoup de particules ignées; ils en reçoivent un grand nombre des rayons brûlants du soleil. Or quand le vent, formant dans un même lieu un amas de nuages, en exprime des germes de feu qu'il incorpore à sa substance, son tourbillon emprisonné, qui tourne rapidement sur lui-même, aiguise dans l'ardente fournaise le trait de la foudre. Car il peut s'allumer de double manière, par sa propre agitation, ou par le contact de la flamme. Quand donc le vent, croissant en violence, s'est échauffé de lui-même, ou que la flamme lui a communiqué son impétueuse ardeur, la foudre est comme mûre; elle déchire tout à coup la nue, et par le ciel vole, avec des lueurs éclatantes dont tout est illuminé, un feu rapide. A sa suite se fait entendre un bruit si fort, qu'on

croirait que la voûte du ciel se rompt et va nous écraser de ses ruines. Sur la terre alors court comme un mortel frisson, tandis que de terribles murmures parcourent le ciel. Partout à la fois s'ébranle et retentit la tempête. A cet ébranlement succèdent les flots d'une pluie abondante. L'éther semble se fondre en eau et, dans sa chute précipitée, ramener au déluge : tant se produit avec force, par le déchirement du nuage et l'éruption fougueuse du vent, ce bruit qui vole au-devant du trait enflammé.

Quelquefois encore, venant du dehors, un vent violent s'abat sur le faîte du nuage épais où mûrit l'explosion. Quand il l'a rompu et traversé, alors, tout aussitôt se précipite la flamme tortueuse que nous appelons du nom de foudre. La même chose a lieu vers quelque partie du nuage que se porte la violence du vent.

Il se peut encore que le vent, sans flamme à son point de départ, se trouve enflammé après une longue course à travers l'espace : il a perdu, dans le trajet, certaines parties élémentaires trop fortes pour qu'elles puissent avec lui pénétrer dans l'air, et de l'air il en a détaché et emporté d'autres très-déliées, bientôt mêlées à sa substance et qu'a allumées son vol. Ce n'est pas autrement qu'une balle de plomb, lancée avec force, devient brûlante par la rapidité de sa course, se séparant de ses élé-

ments froids, et en recevant de chauds du contact de l'air.

Il se peut de même qu'il suffise du choc pour que la flamme jaillisse, même quand le vent dont provient ce choc est un vent froid, parti sans flamme. C'est que la violence du coup peut produire à la fois des éléments ignés et au corps qui frappe et à celui qui est frappé. Quand nous frappons un caillou avec un morceau de fer, à l'instant la flamme vole ; la froide nature du métal n'empêche pas la chaleur resplendissante de la rencontre et le concours des éléments ignés. Ainsi doit s'allumer la foudre, pour peu que la circonstance soit propice. Il n'est guère possible, toutefois, que le vent soit complétement froid, venant des régions supérieures avec tant de violence ; s'il ne s'est point embrasé dans sa course, du moins doit-il arriver un peu échauffé, pénétré de quelque chaleur.

Si la foudre se meut et frappe, si elle tombe d'une chute rapide, c'est que la force violente qui la produit, s'accumulant au sein du nuage, fait effort pour s'en échapper ; bientôt le nuage ne pouvant soutenir ses assauts redoublés, elle s'en dégage tout à coup et doit ainsi voler avec une merveilleuse impétuosité, comme ces traits que lancent les balistes.

Ajoutez qu'elle est faite d'éléments menus et lisses et qu'à une substance de cette sorte il n'est

guère possible que quelque chose fasse obstacle. Elle se glisse en effet, elle pénètre par les moindres passages et ne rencontrant point de chocs capables de la retarder, de l'arrêter, il en résulte que son vol est des plus rapides.

Ensuite, de leur nature, les corps pesants tendent en bas. Qu'une impulsion extérieure s'ajoute à cette disposition, leur vitesse s'en augmente, leur mouvement impétueux s'en aggrave; de là, la violence, la promptitude avec laquelle la foudre dissipe par son choc tout ce qu'elle rencontre, et poursuit sans obstacle sa route.

Enfin, l'étendue même de l'espace franchi par son vol doit lui faire acquérir une vitesse sans cesse redoublée, lui communiquer une force croissante, appesantir son corps. Il en résulte, en effet, que les particules mobiles dont elle se compose sont toutes entraînées dans un même sens, rassemblées sur un même point par la rapidité de sa course; peut-être aussi que sur son passage elle détache de l'air d'autres particules dont l'action accélère, échauffe son mouvement.

Elle peut laisser intacts les corps qu'elle traverse parce que sa flamme, fluide comme elle l'est, coule à travers leurs pores. Il lui arrive aussi de les rompre, quand ses éléments se heurtent contre les leurs, que lie un tissu plus serré.

Elle fond l'airain sans peine et fait tout à coup

bouillonner l'or, parce qu'elle est composée d'éléments menus et lisses qui se glissent dans leur assemblage et là relâchent tous les nœuds, brisent tous les liens.

C'est surtout en Automne que sont ébranlés par la foudre et le palais céleste avec sa voûte parsemée de brillantes étoiles et la terre entière ; c'est aussi quand s'ouvre la fleurissante saison du printemps. Au temps froid manque le feu, au temps chaud le vent, et alors les nuages ne présentent pas des masses aussi denses. Mais quand la température se tient entre les deux extrêmes, alors concourent les causes diverses de la foudre ; le passage d'une saison à l'autre mêle le froid et le chaud tous deux nécessaires pour la produire par le discord des principes, le conflit du froid et du vent soulevant la fureur des vagues aériennes. Le commencement de la chaleur et la fin du froid, voilà le printemps où il faut bien que se combattent et se mêlent confusément deux portions si dissemblables de l'année. De même le mélange de la chaleur à sa fin, du froid à son commencement ramène la saison que l'on appelle automne, et où luttent encore l'hiver et l'été. C'est là ce qu'on pourrait appeler les batailles de l'année : faut-il s'étonner qu'en des temps pareils il se forme beaucoup de foudres, que de nombreuses tempêtes troublent le ciel où se font la guerre à forces égales

d'une part le feu, de l'autre le vent et ces humides vapeurs auxquelles il se mêle ?

C'est là pénétrer dans la nature même des feux que transporte la foudre et voir clairement par quelle force ils produisent tous leurs effets. On ne le fait pas en dévoilant et lisant à contre-sens les vers tyrrhéniens, en recherchant vainement, comme indice de la pensée cachée des Dieux, d'où est venu le vol de la foudre, de quel côté elle s'est dirigée, comment elle a pu pénétrer dans des lieux fermés, comment, s'en échappant victorieuse, elle s'est de nouveau élevée dans les airs, ce que peuvent faire redouter les traits lancés du ciel.

Si c'est Jupiter, si ce sont d'autres dieux avec lui qui illuminent d'éclairs, qui ébranlent par le bruit effrayant du tonnerre la voûte du ciel, et lancent la foudre partout où il leur convient, pourquoi ne nous font-ils pas voir ces hommes qui n'ont pas eu l'aversion du crime, qui ne s'en sont point gardés, atteints des traits vengeurs, et exhalant la flamme de leur poitrine entr'ouverte, grande et terrible leçon pour les mortels ? Comment arrive-t-il au contraire que l'homme qui n'a la conscience d'aucune action honteuse, soit lui-même, malgré son innocence, enveloppé par le feu céleste, emporté dans son brûlant tourbillon ?

Pourquoi en outre visent-ils des lieux solitaires, perdant ainsi leurs peines ? Ne veulent-ils qu'exer-

cer leurs bras, les rendre plus assurés? Comment souffrent-ils que les traits du père céleste aillent s'émousser sans fruit contre la terre? Comment lui-même le permet-il et ne met-il pas en réserve de quoi frapper ses ennemis?

Ensuite, pourquoi n'est-ce jamais par un ciel entièrement serein que Jupiter lance sur la terre sa foudre et fait résonner son tonnerre? Lui faut-il, quand les nuages se sont rassemblés, descendre lui-même au sein de la tempête, pour diriger de plus près ses coups? Et la mer, par quelle raison la frapper? de quoi accuse-t-il les ondes, leur masse liquide, leurs plaines flottantes?

En outre, s'il veut que nous nous gardions de la foudre, pourquoi ne fait-il pas que nous la voyions partir? s'il veut au contraire qu'elle nous surprenne, pourquoi tonnant au lieu même d'où il la lance nous met-il ainsi dans le cas de l'éviter? pourquoi la fait-il précéder de ténèbres, de mouvements tumultueux, de murmures?

Pouvez-vous croire, d'ailleurs, que Jupiter lance la foudre de plusieurs côtés à la fois? ou bien oserez-vous prétendre qu'il n'y eut jamais à la fois plusieurs coups de foudre? C'est ce qui arrive, au contraire, et doit arriver bien souvent; il pleut au même moment en divers lieux, il se peut aussi qu'en divers lieux la foudre éclate au même moment.

Enfin pourquoi Jupiter ruine-t-il de sa foudre ennemie les saints temples des dieux et la beauté de leurs sanctuaires? Pourquoi met-il en pièces leurs statues, ces belles œuvres de l'art, et déshonore-t-il par de violentes mutilations ses propres images ? pourquoi s'adresse-t-il le plus souvent aux lieux élevés ? pourquoi est-ce sur les sommets des montagnes que nous trouvons le plus de traces du feu céleste?

Pour ce qui est d'un autre phénomène, on comprend facilement, d'après ce qui précède, par quelle cause les trombes, que les Grecs ont, de la chose même, nommées *prestères*, fondent des régions supérieures sur la mer. Elles forment, en effet, comme des colonnes descendant du ciel à la mer : à l'entour bouillonnent les flots soulevés par les souffles violents qu'elles renferment, et si au sein de la tourmente se trouve surpris quelque navire, il est mis par elle en grand péril. Il en arrive ainsi quand le vent, par sa violence, ne peut rompre la nue dont il s'est emparé; qu'il l'abaisse et lui donne peu à peu l'apparence d'une colonne descendant du ciel à la mer, d'une masse qu'à force de bras on pousserait en bas, qu'on étendrait sur les eaux : quand il a rompu la nue, le vent s'engouffre dans la mer et y produit d'étranges bouillonnements. En effet, roulant sur lui-même il descend en tourbillon, et fait descendre avec lui

la nue, au corps flexible; une fois qu'il en a amené, qu'il en a étendu la masse sur la surface de la mer, il plonge tout entier dans ses flots, les soulève à grand bruit et les fait bouillonner.

Il arrive encore qu'un tourbillon de vent s'entoure d'un nuage dont il a, dans sa révolution rapide, enlevé à l'air les éléments; on dirait une de ces trombes qui descendent du ciel sur la mer. C'est sur la terre qu'il descend et qu'il se dissout, vomissant avec une terrible violence les bourrasques et les tempêtes. Mais comme il se produit rarement de tels tourbillons, que les montagnes qu'ils rencontrent sur leur chemin doivent leur faire obstacle, ce phénomène se voit surtout dans les libres espaces où s'étendent sans fin les horizons de la mer et du ciel.

Les nuages se forment, quand, parmi tous ces corpuscules qui volent au-dessus de nos têtes dans les airs, les plus anguleux se rencontrent et s'agrégent mollement, de façon cependant à se tenir unis.

Il en résulte de petites nuées qui se joignent, s'assemblent, grossissent sans cesse, et qui, portées par les vents, font éclater enfin de terribles tempêtes.

Ajoutez que plus les sommets des montagnes s'élèvent et s'approchent du ciel, plus ils nous semblent fumants, par l'effet de ces épais et som-

bres nuages dont ils sont toujours environnés. C'est qu'au moment où ces nuages prennent quelque consistance, avant même que nos yeux puissent en distinguer l'assemblage, les vents les emportent et les amassent autour de ces sommets; et là, leur foule croissant toujours, formant une masse de plus en plus pressée, de plus en plus dense, ils offrent à nos yeux l'apparence d'un nuage de fumée qui du pic monte dans les airs. Que ces hautes régions soient toutes livrées à l'action des vents, c'est ce que nous montre assez l'expérience quand nous gravissons les montagnes.

Vous pouvez comprendre en outre que de la surface de la mer s'élève une multitude de particules liquides par ces vêtements étendus sur le rivage qui s'y pénètrent de l'humidité. Combien, pour fournir à l'accroissement des nuages, ne doivent-elles pas monter en plus grand nombre de la masse toujours mouvante des flots amers! Il y a, au reste, ressemblance, affinité entre toutes les eaux.

Des fleuves et aussi de la terre elle-même nous voyons sortir des brouillards, de chaudes vapeurs; c'est comme une haleine qui s'en échappe; un mouvement naturel les fait monter; ils étendent un voile sur le ciel et forment peu à peu, en se rapprochant, d'épais nuages. De plus ces flots éthérés, où brillent les astres, pèsent sur eux, et pour

ainsi dire épaississent leur tissu qui s'étend sur l'azur du ciel.

Enfin peuvent venir des mondes du dehors, pour se joindre à la matière des nuages mobiles, des corpuscules propres à les former. J'ai enseigné que ces parties élémentaires se trouvent en nombre innombrable, en quantités infinies, dans le grand tout; j'ai montré quelle est leur mobilité, la rapidité de leur vol; combien il leur faut peu de temps pour franchir des distances indicibles. Il ne faut donc pas s'étonner qu'en quelques moments la tempête, étendue dans les cieux, puisse couvrir de ses ténèbres de si hautes montagnes, et les terres et les mers ; puisque, de tous côtés dans les interstices de l'éther, et comme dans les pores du monde, la voie est toujours ouverte à l'entrée et à la sortie de ces parties élémentaires.

Maintenant, comment la pluie se forme-t-elle dans les nuages et tombe-t-elle en averses sur la terre, je vais le dire. Vous conviendrez d'abord que des semences aqueuses s'élèvent en grand nombre vers les nuages de tous les objets ; qu'ainsi s'accroissent ensemble et les nuages, et l'eau qu'ils contiennent; de même qu'en nous le corps s'accroît avec le sang, et aussi avec la sueur, avec tous les fluides contenus dans les membres.

Les nuages se pénètrent encore, comme fe-

raient des toisons suspendues, d'une humidité marine, quand les vents les transportent au-dessus de la vaste mer. Il émane pareillement de tous les fleuves une humidité qui monte vers eux ; et quand bon nombre de semences aqueuses, venues par toutes voies, s'y sont rassemblées, amassées, ils tendent à se dissoudre de double manière ; ou bien c'est le vent qui les presse, ou bien c'est la foule accrue des autres nuages qui pèse sur eux et en fait échapper l'averse.

En outre quand ils se raréfient par l'action du vent ou qu'ils se dissolvent sous les traits du soleil, ils laissent échapper la pluie, qui tombe goutte à goutte comme quand la cire se fond exposée à un brasier ardent.

La pluie tombe avec violence quand les nuages sont violemment pressés tout à la fois par l'amas des vapeurs et par le souffle impétueux du vent.

Elle se maintient, elle se prolonge, quand s'écoule dans tout le ciel, au sein des nuages accumulés, la foule des semences aqueuses, quand de la terre fumante s'exhale partout l'humidité qui les renouvelle.

Si, perçant l'obscurité de la tempête, les rayons du soleil vont frapper dans une région opposée l'averse tombant des nuages, sur le fond noir de ces nuages apparaissent les couleurs de l'arc-en-ciel.

Tout ce qu'on voit encore se former, se produire au-dessus de nous, tout ce qui s'opère dans les nuages, tout, la neige, le vent, la grêle, les frimas, la gelée, cette glace qui durcit les eaux, qui enchaîne le cours des fleuves, tout cela on pourra facilement, selon son désir, en pénétrer, en apercevoir le secret, le rapporter à ses causes, pour peu que l'on connaisse les propriétés des principes.

Apprends maintenant comment sont produits les tremblements de terre ; et d'abord persuade-toi que la terre est en dessous ce qu'elle est au-dessus, toute pleine de cavernes hantées par les vents ; portant dans son sein nombre de mares, de lacs, de rocs, de précipices ; recélant sous son enveloppe des fleuves qui roulent impétueusement avec leurs flots des pierres submergées. Il faut qu'elle soit partout semblable à elle-même ; l'évidence le veut.

Tout cela admis, la terre tremble à sa surface, ébranlée par quelque grande ruine intérieure, quand le temps, minant ses vastes cavernes, les fait crouler ; alors, en effet, tombent des montagnes entières au choc soudain et violent, desquelles se propage au loin dans tous les sens l'ébranlement. Il le faut bien : nos maisons ne tremblent-elles pas, et jusque dans leurs fondements, au passage de chariots même faiblement chargés? Ne tressaillent-elles pas de même quand

un rapide attelage fait bondir sur le pavé le cercle de fer d'une double roue?

Il se peut encore que dans de vastes et profonds bassins remplis d'eau roulent, détachées par le temps, de grandes masses de terre, et que l'agitation de l'onde, s'étendant au globe lui-même, le fasse comme chanceler. Ainsi un vase ne retrouve point sur le sol son aplomb, que la liqueur qu'il contient n'ait cessé d'y flotter incertaine.

En outre, quand le vent, rassemblé dans des cavités souterraines, se porte sur un point, et fait effort contre les hautes parois de ces cavernes, la terre penche du côté où la pousse la violence du vent; alors les édifices construits à sa surface, ceux-là surtout qui s'élèvent le plus haut vers le ciel, penchent eux-mêmes, entraînés dans le même sens; leurs poutres disjointes s'avancent menaçantes, toutes prêtes à s'en détacher; et l'on n'oserait croire que le monde lui-même doive rencontrer quelque jour l'heure de sa destruction, quand on voit qu'une masse telle que celle du globe peut pencher ainsi. Que si les vents ne reprenaient haleine, pour ainsi dire, nulle force ne pourrait mettre un frein à l'universel emportement, retenir l'ensemble des choses courant à sa ruine. Mais, parce qu'ils ont des alternatives et de relâche et de violence, qu'ils semblent tantôt se rallier et revenir à la charge, et tantôt plier devant la résistance, il

en résulte que la terre menace de plus de ruines qu'elle n'en fait ; elle s'incline en effet, et puis se redresse ; son poids lui fait perdre et retrouver tour à tour son équilibre. Voilà pourquoi chancèlent sur le sol tous les édifices, le faîte plus que le milieu, le milieu plus que sa base, et celle-ci très-peu.

Voici encore une cause de ces grands mouvements : Quelquefois un vent impétueux, un souffle violent, venu du dehors ou produit au sein même de la terre, se jette tout à coup dans ses cavités, et là tourne frémissant dans les vastes cavernes qui l'emprisonnent, se porte de tous côtés pour trouver une issue, s'échappe enfin, fendant profondément le sol, et y ouvrant un large abîme. C'est ce qui eut lieu dans la Syrie, à Sidon, à Egium, dans le Péloponèse. La fuite du vent et l'ébranlement de la terre qui s'en suivit renversèrent ces deux villes. Des mouvements semblables ont fait ailleurs crouler sur la terre bien des murailles, et descendre dans la mer des cités avec leurs habitants. Mais le vent ne s'échappe pas toujours au dehors ; alors son souffle impétueux, distribué dans les conduits intérieurs de la terre, y répand une sorte de frisson, y produit un ébranlement. Ainsi le froid, pénétrant nos membres, les ébranle, les fait, malgré eux, s'agiter et trembler. Dans les villes donc, on s'empresse, on court, en proie à des ter-

reurs diverses; on craint, au-dessus de sa tête, la chute des toits; sous ses pieds, l'écroulement des cavernes souterraines; la nature ne va-t-elle pas les démolir tout à coup, et ouvrant dans son sein déchiré un vaste abîme, le combler confusément de ses débris?

On peut donc, tant qu'on voudra, regarder le ciel et la terre comme inaltérables, et placés sous la garde éternelle d'une puissance conservatrice : la présence du danger ne laisse pas de faire sentir à l'âme, dans quelque partie secrète, l'aiguillon de la terreur : si la terre, se dit-on, allait, se dérobant tout à coup sous nos pas, disparaître dans un abîme, l'ensemble des êtres s'y précipiter à sa suite, et le monde n'être plus qu'un amas confus de ruines!

Maintenant il faut expliquer pourquoi la mer ne connaît pas d'accroissement. On s'étonne d'abord que la nature ne la fasse pas croître, quand vers elle descendent tant de cours d'eau, et se rendent de toutes parts tant de fleuves. Ajoutez ces nuées errantes, transportées dans le ciel par le vol des tempêtes, et qui l'arrosent ainsi que la terre; ajoutez les sources qu'elle recèle. Et cependant tout cela, eu égard à son volume, l'accroît à peine de la valeur d'une goutte. Grande raison de moins s'étonner, que ce volume immense reste le même.

En outre, le soleil, par l'action de sa chaleur, en retire une forte part. Nous voyons, en effet, que

des vêtements humides se sèchent à l'ardeur de ses rayons. Comme les mers s'étendent en vastes plaines à perte de vue, le soleil a beau n'enlever, sur chaque point de leur surface, qu'une parcelle d'humidité, c'est bien largement, si l'on songe à l'étendue totale de cette surface, qu'il puise dans leurs eaux.

Les vents aussi peuvent bien en enlever une forte part, les vents dont le souffle balaye la mer. En une seule nuit nous voyons bien souvent le sol détrempé de nos routes devenir sec, et la boue molle s'y durcir.

Je t'ai d'ailleurs fait connaître que les nuages se chargent de beaucoup d'eau attirée des plaines liquides, et qu'ensuite ils la répandent dans toute l'étendue du globe, quand la pluie tombe sur la terre, quand les vents font voler les nuages dans le ciel.

Enfin, puisque la terre est perméable et toutefois compacte, ceignant de tous côtés la mer de ses rivages, il faut que l'eau, venue de la terre à la mer, s'écoule ensuite de ce bassin salé pour rentrer dans la terre. L'onde amère s'y filtre en effet, et ainsi est ramenée vers les sources où se rassemble la matière humide, pour couler ensuite à la surface de la terre, en douces et pures eaux, partout où s'ouvre une route sous leurs pas, où la pente les invite à courir.

Maintenant comment expliquer que, par les bouches de l'Etna, s'échappent, de temps à autre, de tels tourbillons de flammes. Je vais le dire; car ce ne fut pas un médiocre fléau que cette tempête enflammée, qui, régnant dans les champs de Sicile, attira les regards des nations voisines, alors qu'à l'aspect de la voûte céleste, toute noire de fumée, toute éclatante de feux, les cœurs se remplissaient d'épouvante, et qu'on se demandait avec inquiétude quelles étranges nouveautés préparait la nature.

Ici, Memmius, il te faut jeter les yeux et autour de toi, et au-dessus, et au-dessous, prolonger en tous sens tes regards, pour remettre en ta mémoire que le grand tout est infini, et comprendre combien le ciel est une petite, une minime partie de ce grand tout, une partie moindre que n'est un seul homme à l'égard de la terre entière. Si cette proposition t'apparaît avec clarté, avec évidence, tu pourras t'épargner bien des étonnements.

Qui de nous en effet s'étonne, quand dans les membres d'un homme pénètre l'ardeur de la fièvre, que s'introduit dans ses membres quelque autre mal? C'est le pied qui s'enfle tout à coup; c'est une vive douleur qui attaque les dents ou envahit les yeux eux-mêmes; c'est le feu sacré qui se déclare et brûle, errant par tout le corps, et en gagnant tour à tour les diverses parties, celles

dont il s'empare. Pourquoi ? parce qu'il existe des principes de toutes sortes, et que ce globe, ce ciel, portent en eux assez d'éléments morbides, pour qu'il puisse s'en former une maladie de proportions immenses. Il faut penser que, de même, au ciel et à la terre l'infini peut fournir tous les principes en assez grande abondance, pour que tout à coup le sol s'ébranle, qu'à la surface des flots et sur les plaines courent de rapides tourbillons, que dans l'Etna le feu abonde, que le ciel soit tout en flammes, ce qui arrive, les célestes voûtes semblant elles-mêmes s'embraser. Il arrive aussi que les tempêtes pluvieuses éclatent avec d'autant plus de force, que se sont rassemblés en plus grand nombre, pour les produire, les éléments de l'eau.

Mais il est immense cet incendie qui tourbillonne dans l'Etna; sans doute, comme tout fleuve pour celui qui n'en a pas vu de plus grand. Immenses aussi peuvent paraître un arbre, un homme ; en toutes choses, ce qu'on a vu de plus grand, on se le figure immense. Tout cela cependant, et le ciel, et la terre, et la mer, ne sont rien par rapport à la masse totale.

Disons cependant de quelles manières diverses il arrive que, tout à coup irritée, la flamme s'échappe hors des vastes fournaises de l'Etna. D'abord la montagne entière est creuse, reposant sur

des rochers caverneux, et dans toutes ces cavernes il y a de l'air, il y a du vent, du vent qui provient de l'air agité. Quand il s'est échauffé, quand, dans sa furie, il a tout embrasé autour de lui, les pierres et la terre, qu'il en a exprimé de la flamme aux jets rapides, alors il s'élève, il monte en droite ligne par de longs soupiraux ; il répand au dehors, il fait pleuvoir au loin des feux et des cendres, il roule de noirs tourbillons de fumée, il lance des rochers d'un poids merveilleux. Ces troubles si violents, ne doute pas qu'ils ne doivent être attribués à l'emportement de l'air.

En outre, au pied de la montagne, sur une grande étendue, la mer vient briser et répandre ses flots. De la mer des cavernes intérieures communiquent à la bouche du volcan ; elles vont en ce sens, il le faut avouer, l'évidence y force, et ouvrent, d'une part, une libre voie aux eaux, de l'autre, une issue aux éruptions. C'est ainsi qu'elles répandent des flammes, qu'elles lancent des rochers, qu'elles soulèvent des nuages de sable. Au sommet de la montagne, il y a en effet ce qu'on appelle là des cratères, et ce que nous désignons, nous, par les noms de gorges et de bouches.

Il y a encore bien des choses auxquelles il ne suffirait pas d'assigner une cause seulement, il faut en proposer plusieurs, parmi lesquelles une seule est la véritable. Si, par exemple, vous apercevez

à quelque distance le corps gisant à terre d'un homme sans vie, c'est en parcourant toutes les causes possibles de sa mort que vous rencontrerez la véritable. Vous ne sauriez décider s'il a péri par le fer, par l'excès du froid, par la maladie, par le poison. Mais qu'à quelque cause de cette sorte doive être attribué ce qui lui est advenu, on le sait. Or voilà, en bien des cas, ce que nous avons à dire.

Un fleuve unique sur la terre, le fleuve de l'Égypte, le Nil, croît avec le progrès de l'été, et se répand dans les campagnes. L'Égypte en est presque toujours arrosée dans la chaude saison ; peut-être qu'en ce temps les vents du nord, qu'on nomme étésiens, soufflant en face de son embouchure, dans un sens contraire à son cours, retardent ses eaux, les refoulent, les grossissent, les forcent de séjourner. Car, sans aucun doute, c'est contrairement au cours du fleuve que se dirige le souffle de ces vents partis des régions où brillent les froides constellations du nord : pour le fleuve, il vient des contrées brûlantes où souffle l'Auster ; il traverse des peuples noircis par les cuisants rayons du soleil ; il a sa source bien loin dans l'hémisphère méridional.

Peut-être encore qu'au mouvement de ses eaux s'opposent, comme des digues, les grands amas du sable que pousse vers son embouchure la mer sou-

levée par les vents ; leur sortie en devient moins libre, leur pente moins inclinée, leur courant moins impétueux.

Il se pourrait qu'aux lieux où le fleuve prend sa source, il y eut des pluies plus abondantes, quand les vents étésiens y amènent les nuages. En effet, repoussés en foule vers les régions méridionales, ces nuages doivent aller se heurter contre les hautes montagnes, et, cédant à la pression, se rompre.

Enfin, pourquoi la crue du Nil n'aurait-elle pas sa cause lointaine aux hautes montagnes de l'Éthiopie, quand le soleil, accomplissant son vaste cours, y fond de ses brûlants rayons les blancs amas de la neige, et les précipite en eaux dans les plaines?

Mais passons à ces lieux, à ces lacs, qu'on nomme Avernes ; je vais t'en entretenir, t'en expliquer la nature.

D'abord, s'ils ont le nom d'*Avernes*, ils le tiennent de cette circonstance, qu'ils sont funestes aux oiseaux. Ceux-ci y dirigent-ils leur vol, aussitôt, comme oubliant de ramer, et laissant tomber les voiles, ils sont précipités des cieux, ils coulent à travers les airs, la tête pendante, jusqu'à terre, si la disposition des lieux le veut ainsi, jusqu'aux eaux, si au-dessous se trouve le lac Averne. C'est un lieu voisin de Cumes ; là fument des monts

tout remplis de soufre aux acres exhalaisons, et aussi de sources chaudes.

Il y a dans les murs d'Athènes, au haut de la citadelle, près du temple de la bienfaisante Pallas, de la déesse du lac Triton, un lieu de cette sorte, où jamais n'abordent en volant les rauques corneilles, même quand fument les offrandes sur les autels : tant elles sont portées à fuir, non pas la colère de Pallas, irritée d'une vigilance indiscrète, comme l'ont chanté les poëtes grecs, mais un lieu dont la nature seule produit leur effroi.

On parle encore d'un lieu pareil en Syrie : là, les quadrupèdes eux-mêmes, sitôt qu'ils y portent leurs pas, cédant à la funeste influence, s'abattent tout à coup, comme si on venait de les immoler aux Dieux Mânes.

Tout cela a lieu naturellement ; les causes, l'origine en sont assez apparentes pour nous dispenser de croire que dans de tels lieux soit placée la porte des Enfers, que par là les dieux Mânes attirent les âmes sur les bords de l'Achéron, comme on dit vulgairement que le souffle seul des cerfs aux pieds ailés attire hors de leurs profondes retraites les serpents.

A quel point les notions du vrai repoussent de telles croyances, tu vas le voir. C'est à t'en convaincre que je vais maintenant m'attacher.

Je te répéterai d'abord ce que je t'ai déjà dit

plus d'une fois, qu'il y a sur la terre des parties élémentaires de toute forme ; beaucoup propres à alimenter, à entretenir la vie ; beaucoup aussi dont l'effet est d'introduire les maladies, de hâter la mort. J'ai montré précédemment que toutes choses ne conviennent pas également à la conservation des êtres animés, à cause de la dissemblance des natures, des tissus, des configurations. Il pénètre dans nos oreilles, dans nos narines bien des principes ennemis, des corpuscules anguleux et blessants. Le nombre n'est pas petit de ceux qu'évite le toucher, dont se détourne le regard, qui révoltent le goût.

Que d'impressions on pourrait citer hostiles à nos sens, repoussantes, douloureuses ! D'abord il y a des arbres auxquels a été donnée une ombre malfaisante à tel point que souvent il en résulte des douleurs de tête pour celui qui à leur pied s'étend sur l'herbe.

Bien plus, sur le mont Hélicon il en existe un dont la fleur peut tuer l'homme par ses pernicieuses exhalaisons. Ces principes funestes s'élèvent tous de la terre qui renferme dans son sein les semences de toutes choses confusément mêlées, mais quelquefois aussi les produit au dehors séparément.

Que dans la nuit votre lampe vienne à s'éteindre et aussitôt l'âcre senteur dont elle blesse votre

odorat peut vous faire tomber assoupi sur la place, comme fait l'atteinte de certaines maladies.

A la forte odeur du castoreum une femme s'assoupit, laissant aller son corps et couler de ses mains languissantes l'éclatante tapisserie, quand elle a respiré cette odeur au temps de son tribut mensuel.

Bien d'autres objets encore, frappant les membres de langueur, en relâchent les attaches et vont ébranler l'âme dans ses plus intimes retraites.

Si, l'estomac chargé de nourriture, vous passez quelque temps dans un bain chaud, vous inondant de l'eau brûlante, avec quelle facilité vous pouvez tomber en défaillance !

Avec quelle facilité encore la vapeur du charbon nous monte au cerveau, si nous n'en prévenons l'effet, en buvant de l'eau fraîche !

Que les émanations d'une cuve où bouillonne le vin nouveau se répandent dans les pièces d'une maison, les nerfs sont frappés comme d'un coup mortel.

Enfin n'est-ce pas dans la terre que s'engendre le soufre, que se forme le bitume à la malfaisante odeur ? et quand, fouillant ses entrailles avec le fer, on y suit un filon d'argent ou d'or, quels miasmes ne s'en échappe-t-il pas ?

Qu'elles sont meurtrières ces exhalaisons des mines ! de quelle pâleur affreuse elles couvrent la

face des travailleurs ! Ne voyez-vous pas, ne savez-vous pas en combien peu de temps périssent, par épuisement de force vitale, les malheureux que la nécessité enchaîne à cette tâche ? Eh bien, toutes ces vapeurs si funestes, la terre, qui en regorge, les rejette au dehors et les répand dans les airs.

C'est ainsi qu'aux lieux nommés Avernes, les oiseaux doivent être atteints par de mortelles influences qui de la terre passent dans les airs, de sorte qu'une partie du ciel en est comme empoisonnée : l'oiseau qu'y porte son vol, surpris dans les lacs d'un poison invisible, va tomber directement au lieu même d'où montent les vapeurs, et là leur malignité achève de faire sortir de ses membres les restes de la vie. D'abord, en effet, elle avait produit en lui quelque trouble, mais une fois tombé à la source du poison, il lui faut rendre sa vie elle-même, les principes du mal abondant autour de lui.

Il peut se faire encore que par l'action violente des vapeurs de l'Averne, tout l'air compris entre les oiseaux et la terre soit dissipé et l'intervalle rendu à peu près vide. Venu là, en volant, l'oiseau ne fait plus qu'agiter vainement des ailes boiteuses, dont le double effort est comme trahi. Sans force pour lutter, pour se soutenir dans l'air, la nature le force bientôt à descendre vers la terre, entraîné par le poids de son corps ; et de ce corps, gisant à

peu près dans le vide, l'âme s'échappe par tous les pores.

Si l'eau des puits devient plus froide en été, c'est qu'alors la terre raréfiée par la chaleur laisse tout ce qu'elle contient d'éléments ignés s'échapper dans l'air; plus donc elle s'épuise de cette manière, plus se rafraîchit l'eau recélée dans son sein. Mais quand l'hiver pèse sur elle, qu'elle se resserre, se durcit, alors, par l'effet de la pression, elle répand dans les puits tout ce qu'elle a de chaleur.

On dit qu'il y a près du temple d'Hammon une source froide le jour et chaude la nuit. C'est pour les hommes un sujet de grand étonnement que cette source ; ils s'imaginent que les feux du soleil viennent, par-dessous la terre, l'échauffer à certaines heures, quand la nuit couvre le sol de ses horribles ténèbres ; mais ils sont en cela bien loin de la vérité. Si le soleil n'a pu, par le contact direct de ses rayons descendus si brûlants de son astre lumineux, rendre chaude la surface de l'eau, comment croire que, l'atteignant par-dessous, à travers l'épaisseur compacte du globe, il puisse lui communiquer sa chaleur ; quand on voit surtout qu'il lui est à peine possible, si ardente que soit sa flamme, de la faire pénétrer à travers les clôtures de nos maisons ?

Quelle est donc la vraie cause du phénomène ? la

voici : le terrain avoisinant étant plus poreux que partout ailleurs, et beaucoup d'éléments ignés s'y trouvant à proximité, il arrive que quand la nuit répand son ombre et sa rosée, la terre aussitôt se refroidit, se resserre, et que la pression, semblable à celle d'une main, en exprime tout ce qui s'y rencontre d'éléments ignés. Puis, quand le soleil, de ses rayons renaissants, ouvre la terre, la raréfie, y fait pénétrer ses feux, alors les éléments ignés reviennent à leur première place, toute la chaleur de l'eau repasse dans la terre, et c'est ainsi que la source redevient froide pendant le jour.

Ajoutons que les traits du soleil qui frappent l'eau où il semblait trembler, les raréfient de plus en plus à mesure que croît le jour, de sorte que tout ce qui s'y trouve d'éléments ignés s'en échappe; c'est ainsi que nous voyons souvent le froid se dégager de l'onde, quand elle relâche et rompt les liens dont la glace l'enchaîne.

Il y a encore une source froide à la superficie de laquelle on ne peut présenter de l'étoupe, sans qu'aussitôt du feu ne naisse dans cette étoupe et que de la flamme ne s'en échappe. De même une torche qu'on y jette, s'y allume et y luit au sein de l'onde, partout où la fait flotter le souffle du vent. Cela vient sans doute de ce que son eau contient un grand nombre d'éléments ignés ; il faut aussi que de la terre où elle coule il s'en élève d'autres

qui la traversent pour s'exhaler au dehors, se produire dans l'air, sans avoir toutefois assez de vive ardeur pour l'échauffer elle-même.

Ces éléments, dans leur émission, obéissent à une force qui la fait se frayer tout à coup un passage au travers de l'eau et se rassembler à sa surface. C'est ainsi qu'au sein de la mer d'Aradus, jaillit, entre ses flots amers qu'il écarte, un filet d'eau douce ; qu'en beaucoup d'autres lieux encore, la mer offre une ressource pareille à la soif des matelots par les eaux douces qu'elle épanche du milieu de ses eaux salées. Voilà comment on peut concevoir que s'élancent vers l'étoupe, de la source qu'ils ont traversée, les éléments ignés ; et quand ils s'y sont amassés, ou qu'ils se sont attachés à la torche flottante, aussitôt ils s'allument, d'autant plus facilement que l'étoupe et les torches contiennent elles-mêmes un grand nombre d'éléments ignés.

Ne voyez-vous pas, de plus, la mèche récemment éteinte de votre lampe se rallumer avant de toucher à la flamme dont vous l'approchez ? Il en est de même d'un flambeau. Combien de matières d'ailleurs, que le contact seul de la vapeur embrase à quelque distance, avant qu'elles ne communiquent de plus près avec le feu lui-même ! On doit croire que les choses ne se passent pas autrement pour la source dont nous parlons.

Je passe à un sujet nouveau et vais rechercher par quelle loi de la nature peut attirer le fer cette pierre que les Grecs appellent Magnès, du nom de son lieu natal pour ainsi dire, car c'est de la Magnésie qu'elle est comme originaire.

Cette pierre est aussi pour les hommes un sujet d'étonnement. Elle peut former une chaîne d'anneaux qu'elle tient suspendus sans autre lien qu'elle-même. On en voit quelquefois cinq et même davantage prolonger cette chaîne qu'agite le souffle du vent, le premier soutenant le second qui s'y attache au-dessous, et tous communiquant de l'un à l'autre la vertu de la pierre, cette vertu qui les lie, tant elle a de puissance pour se transmettre.

Dans des questions de cette sorte, il faut établir solidement bien des propositions avant d'en venir à l'explication de la chose elle-même; ce n'est que par de longs détours qu'on la peut aborder. Je réclame donc de toi des oreilles, une pensée de plus en plus attentives.

D'abord de tout ce que nous voyons doivent s'écouler perpétuellement, se dispersant dans l'espace, des corps qui viennent frapper nos yeux, assaillir notre vue; de certains objets s'écoulent les odeurs, des fleuves le froid, du soleil la chaleur, des flots bouillonnants cette poussière humide qui ronge les murailles sur les rivages. Les sons cependant ne cessent de traverser les airs; à notre

bouche humectée arrive une saveur saline, quand nous sommes près de la mer ; si devant nous, sous nos yeux, on broye, on délaye l'absinthe, son âpreté nous touche. Ainsi des objets de toutes sortes va s'écoulant quelque chose qui se dissipe en tous sens ; et point de relâche, de terme à cet écoulement, puisque toujours peuvent s'exercer en nous la vue, l'odorat, l'ouïe.

Maintenant je rappellerai ce qu'a déjà mis en lumière mon premier livre, combien les corps sont poreux. Il importe, dans bien des cas, de savoir, et pour le sujet surtout que j'entreprends de traiter, il est nécessaire d'établir que rien n'existe absolument que des corps mêlés de vide.

D'abord, on voit dans les cavernes les rochers de la voûte s'humecter d'une sorte de transpiration qu'ils distillent goutte à goutte ; de tout notre corps s'écoule de même la sueur ; la barbe, le poil y croissent sur chaque membre ; dans les veines se distribue le suc des aliments qui l'augmente, qui le nourrit, jusqu'en ses parties extrêmes, jusqu'au bout des ongles. Nous sentons le froid, la chaleur traverser l'airain, traverser l'or et l'argent, quand nous tenons en main une coupe pleine. A travers les murs de pierre de nos maisons volent les sons de la voix, passent les odeurs, le froid, le chaud, le feu ; le feu pénètre même la densité du fer, et se fait sentir au cou pressé

par la cuirasse. Il en est de même des principes morbides quand du dehors ils s'introduisent en nous. Et ces tempêtes venues de la terre et du ciel, on les renvoie avec raison au ciel et à la terre, puisqu'il n'existe que des assemblages, rares, sans cohésion.

J'ajoute que les émanations des corps ne sont pas toutes propres à donner les mêmes sensations, ne conviennent pas également à tous les autres corps.

Le soleil cuit la terre et la dessèche, mais il résout la glace et sur les hautes montagnes dissipe, de ses rayons, les hauts amas de neige; enfin la cire devient liquide exposée à la chaleur. Le feu, de même, liquifie l'airain et fond l'or; pour la peau, les chairs, il les resserre, les réduit. D'autre part, l'eau durcit le fer qui a passé par le feu, tandis qu'elle amollit la peau et les chairs, que durcissait la chaleur. La feuille de l'olivier sauvage plaît fort à l'animal qui porte barbe, à la chèvre, autant que si elle distillait de l'ambroisie, que si elle était imbibée de nectar; or il n'est point de feuillage dont le goût semble plus amer à l'homme. Le pourceau fuit la marjolaine et a en aversion toute espèce de parfums; pour ces animaux aux soies hérissées, c'est un poison que ce qui quelquefois nous rappelle à la vie. La fange, que nous trouvons si repoussante, leur est chose agréable;

ils ne peuvent se lasser de s'y plonger tout entiers, de s'y rouler.

Il me reste, avant d'aborder l'explication que j'ai entreprise, une dernière proposition à établir. Tous ces pores, qui ont été donnés en si grand nombre aux divers corps, doivent différer entre eux quant à leur nature, avoir chacun son genre particulier de conduit. Ainsi, chez les êtres animés, il y a des sens différant entre eux, à chacun desquels s'adressent des perceptions qui lui sont propres, par où pénètrent, on le peut voir, soit des sons, soit des saveurs, soit des odeurs. En outre, autre est, à ce qu'il semble, ce qui coule à travers les pierres ou le bois, autre ce que laissent passer l'or et l'argent, autre ce qui traverse le verre. Ici, par exemple, ce sont des images qui s'introduisent, et là c'est de la chaleur. Enfin par un même pore le passage est plus ou moins rapide. Ainsi arrive-t-il nécessairement, en raison de cette diversité des voies dont je parlais tout à l'heure, de la constitution, de la contexture diverse des corps.

Tout cela posé et solidement établi, il sera désormais facile d'expliquer, de montrer, comment et par quelles causes la pierre magnétique attire le fer.

Il faut d'abord que de cette pierre il s'écoule un flux de corpuscules dont le choc écarte en tous

sens l'air qui la sépare du fer. L'intervalle devenu libre, aussitôt se précipitent dans le vide qui s'est fait les éléments du fer, sans se désunir ; de sorte que l'anneau suit lui-même le mouvement communiqué au corps entier. Dans aucun corps, en effet, les parties élémentaires ne sont plus étroitement liées entre elles, plus cohérentes que dans le fer, ce métal si dur et si froid. Cela rend moins étonnant que, comme je l'ai dit, des corpuscules ne puissent s'en échapper en grand nombre et s'emporter dans le vide, sans que l'anneau suive lui-même : et c'est ce qu'il fait ; il suit, jusqu'à ce qu'il rencontre la pierre à laquelle il s'attache par des nœuds invisibles. La chose a lieu dans toutes les directions ; de quelque côté que se fasse le vide, même latéralement, même en haut, à l'instant s'y portent les corpuscules voisins ; ils reçoivent le mouvement de chocs extérieurs, car d'eux-mêmes ils ne sauraient s'élever dans l'air.

Voici encore qui peut rendre la chose possible. Quand, en face de l'anneau, l'air s'est raréfié, que le vide a commencé à s'y faire, aussitôt cet autre air que l'anneau a derrière lui le pousse en avant. Car toujours l'air bat ce qu'il entoure et alors il peut pousser en avant le fer, parce que de ce côté s'ouvre un espace libre, un réceptacle. Cet air donc, dont je parle, se glissant par tous les pores du fer jusqu'à ses plus petits éléments leur donne

l'impulsion; il est pour eux ce que sont les vents pour les voiles des vaisseaux ; il aide à leur mouvement.

Enfin tous les corps doivent contenir de l'air, puisqu'ils sont rares, et qu'il n'en est point que l'air n'environne et n'avoisine. Or, l'air recélé dans le fer et qui s'agite d'un mouvement inquiet, doit se faire sentir à l'anneau, sans aucun doute, le remuer intérieurement, le pousser dans le sens où déjà il se précipitait, où le vide ouvrait la voie à son essor.

Quelquefois aussi est repoussé par la pierre magnétique le fer qui tour à tour la fuit et la recherche.

J'ai vu comme bondir des anneaux de fer de Samothrace, s'emporter follement de la limaille de fer, dans des vases d'airain sous lesquels avait été placée une pierre magnétique. Tant le fer semble pressé de fuir cette pierre, quand l'airain les sépare; tant cette interposition fait éclater entre eux de discorde! Cela vient sans doute de ce que l'effluve de l'airain, pénétrant la première dans les pores du fer et s'en emparant, l'effluve de la pierre, qui vient après, y trouve tous les conduits occupés et ne peut s'y introduire comme auparavant; force lui est donc de heurter, de soulever par son flot qui monte les tissus de fer qu'elle rencontre ; et c'est ainsi que la pierre magnétique

peut repousser loin d'elle et agiter à travers l'airain ce qu'autrement elle a coutume d'attirer, d'absorber.

Et qu'ici on n'aille pas s'étonner que cette effluve ne puisse de même ébranler d'autres corps. Il en est qui résistent par leur pesanteur, l'or entre autres : il en est aussi dont la masse poreuse est simplement traversée par l'effluve, sans en recevoir d'ébranlement; et de ce nombre semble être le bois. Entre les deux se place le fer; mêlé à quelques particules d'airain, il acquiert la propriété d'être ébranlé par le courant magnétique.

Ce n'est pas que ce phénomène ait rien de si particulier, que je ne puisse alléguer bien d'autres faits du même genre, ayant entre eux une singulière analogie.

Vous voyez les pierres ne faire corps qu'au moyen de la chaux ; des pièces de bois ne se joindre qu'au moyen de la colle fournie par le taureau, lien si fort que les tablettes elles-mêmes, entr'ouvrant leurs fibres, se fendront avant qu'il se relâche.

La liqueur de la vigne ne craint point de se mêler à l'eau, ce que ne peuvent faire la poix trop lourde et l'huile trop légère.

La pourpre, cette couleur exprimée d'un coquillage, ne fait qu'un corps avec la laine, de sorte qu'elle n'en saurait être séparée, quand on em-

ployerait les flots de Neptune pour rendre cette laine à son premier état, quand la mer la pénétrerait tout entière de toutes ses ondes.

Enfin pour unir l'or à l'or il n'est qu'une substance ; l'union du cuivre avec le cuivre n'a lieu que par l'étain.

Que de faits semblables je pourrais encore rassembler ! Mais à quoi bon ? Il n'est besoin, ni pour toi de si longs détours, ni pour moi de la peine d'une telle exposition : mieux vaut tout comprendre dans un court énoncé. Quand les tissus se trouvent opposés de telle sorte que, de part et d'autre, les creux se rapportent aux pleins, il en résulte entre les corps l'union la plus solide. C'est comme par des anneaux et des crochets que d'autres corps s'attachent et se tiennent unis ; on peut le voir surtout au sujet de la pierre magnétique et du fer.

Maintenant, quelle est la cause des maladies ; d'où viennent, tout à coup, ces influences morbides du concours desquelles peut se former pour la race humaine et pour la foule des animaux un fléau destructeur? Je vais le dire. J'ai enseigné précédemment que, parmi tous ces germes qui volent dans l'air, il y en a beaucoup qui ont pour nous une vertu vitale ; beaucoup aussi qui nous apportent la maladie et la mort. Quand, par rencontre fortuite, ceux-ci se sont rassemblés, qu'ils ont troublé l'état du ciel, l'air alors est rendu

malfaisant. Ces maladies, ces pestes qu'il contient ou bien arrivent du dehors, comme les nuages venant à travers le ciel, ou bien s'élèvent du sein de la terre corrompue par l'humidité, quand des pluies excessives, d'excessives chaleurs l'ont tour à tour frappée.

Ne voyez-vous pas aussi que la nouveauté du ciel et des eaux éprouvent ceux qui arrivent en des lieux éloignés de leur patrie, de leur demeure habituelle? Pourquoi? parce que là les choses sont tout autres. Combien nous semblent différents le climat des Bretons et celui de l'Égypte, où fléchit l'axe du monde! Quelle différence encore entre celui du Pont et celui de Gadès, de l'Espagne jusqu'à ces peuples noircis par les rayons cuisants du soleil! Ce sont là quatre points bien distincts l'un de l'autre, qui répondent aux quatre vents principaux, aux quatre principales parties du ciel; ce qui les sépare plus encore, c'est la couleur, la figure des habitants, les maladies propres à chaque race.

Il y a une maladie, l'éléphantiasis, qui s'engendre aux bords du Nil, dans l'intérieur de l'Égypte, et non ailleurs.

Dans l'Attique le mal attaque les pieds et dans l'Achaïe les yeux : certains lieux sont hostiles à telle ou telle partie du corps, à tel ou tel membre; cela tient aux diverses qualités de l'air.

Or quand cet air, qui, pour nous peut être un poison, qui nous est ennemi, commence à s'ébranler, à se mouvoir, il s'avance insensiblement, rampant à la façon d'un brouillard, d'un nuage, et partout où il passe apporte le trouble et le changement. Arrivé enfin dans notre climat, il le corrompt, il le rend semblable à soi, il nous le rend contraire.

De là donc la soudaine invasion d'un fléau étrange, d'une peste. Ou bien elle fond sur les eaux; ou bien elle s'établit dans les blés, dans les autres aliments de l'homme, dans les pâtures des animaux ; ou bien, enfin, elle reste suspendue dans l'air, avec lequel nous la respirons, forcés ainsi de l'absorber en nous. C'est de la même manière que la contagion gagne souvent les bœufs, et les troupes languissantes des moutons bêlants.

Peu importe, d'ailleurs, si c'est nous qui venons en des lieux ennemis et nous y revêtons d'une température nouvelle, ou bien si c'est la nature elle-même qui nous apporte un air vicié, quelque chose du moins d'étranger à nos habitudes, dont la venue subite peut nous éprouver.

C'est une maladie ainsi produite, une mortelle infection de l'air, qui, autrefois, dans la terre de Cécrops, remplit les campagnes de funérailles, rendit les routes désertes, épuisa la ville de citoyens. Venu du fond de l'Égypte, après un long voyage à

travers les airs et les plaines liquides, le fléau s'abattit enfin sur le peuple de Pandion, et tous étaient livrés en foule à la maladie et à la mort.

D'abord ils avaient peine à soutenir leur tête brûlante ; dans leurs yeux se répandait une rouge lueur ; l'intérieur même de leur gorge, devenu noir, s'humectait d'une sueur sanglante ; des ulcères fermaient le passage de la voix, et l'interprète de l'âme, la langue, distillait le sang, affaiblie par la souffrance, lente à se mouvoir, rude au toucher.

Ensuite, quand, du gosier, le mal était venu remplir la poitrine, que sa violence s'était amassée autour du cœur attristé, tous les supports de la vie fléchissaient à la fois.

Le souffle exhalé de la bouche envoyait au dehors une odeur fétide, celle que répand la corruption des cadavres laissés sans sépulture. Les forces de l'âme entière, et en même temps tout le corps, étaient frappés de langueur, comme au seuil même de la mort. D'intolérables souffrances avaient pour assidues compagnes une angoisse douloureuse, une plainte mêlée de gémissements. De fréquents hoquets, la nuit bien souvent comme le jour, contractant les nerfs et les membres, brisaient les malades et comblaient leur fatigue.

Chez aucun il n'y avait lieu de remarquer que les parties externes, la superficie du corps, fussent

embrasées d'une ardeur trop vive; c'était plutôt une sensation de tiède chaleur qu'elles offraient au toucher. Et cependant tout le corps, comme s'il eût été brûlé d'ulcères, se couvrait de cette rougeur qu'y répand l'invasion du *feu sacré*. Quant aux parties internes, elles brûlaient jusque dans la moelle des os; brûlant était au dedans l'estomac, comme une fournaise. Aussi n'eussiez-vous pu faire servir au soulagement de ces malheureux, quoi que ce fût de mince et de léger. Ils exposaient aux fraîches haleines du vent, quelquefois même au contact glacial des fleuves, leurs corps embrasés par la maladie, se plongeant nus dans les eaux. Beaucoup tombèrent précipités dans des puits, vers lesquels ils s'étaient traînés la bouche béante; l'inextinguible soif qui les desséchait les faisait s'inonder à grands flots de ce qui leur semblait à peine quelques gouttes.

Et point de relâche à ce mal; auprès des corps épuisés, tristement étendus, balbutiait la médecine, renfermant ses craintes. Elle s'effrayait surtout de ces yeux enflammés par la maladie qui tournaient toujours ouverts dans leurs orbites, pendant des nuits entières, sans trouver le sommeil. Bien d'autres signes de mort apparaissaient : le trouble d'un esprit tout à la tristesse et à la crainte; un sourcil froncé; un visage ardent et furieux; des oreilles inquiétées, assiégées de bruits confus;

une respiration haletante, quelquefois de fortes et rares aspirations; des flots de sueur brillante baignant le cou; une salive appauvrie, teinte de la couleur du safran, amère comme le sel, péniblement arrachée par la toux à une gorge enrouée; des mains dont les nerfs se retiraient; des membres qui tremblaient; des pieds d'où peu à peu montait un froid mortel; enfin, vers le moment suprême, des narines serrées; un nez aminci à son extrémité; des yeux caves; des tempes caves; une peau froide et rude; des lèvres ouvertes et tombantes; un front tendu et saillant. La mort ne tardait guère à roidir leurs membres, et au huitième retour de la brillante lumière du soleil, tout au plus la neuvième apparition de son flambeau, ils rendaient l'âme.

Pour ceux, car il y en eut, qui avaient échappé au trépas, l'irritation et le noir débordement de leurs entrailles les conduisaient plus tard à la consomption et à la mort; ou bien encore c'était avec de grandes douleurs de tête, un flux de sang corrompu qui engorgeait leurs narines et qui, en s'écoulant, entraînait en même temps toutes les forces, toute la substance de leurs corps.

Avait-on évité ce funeste écoulement de sang noir, la maladie se jetait sur les nerfs, sur les articulations, sur les parties génitales elles-mêmes. Il y en eut qui redoutant de passer le seuil

du trépas se conservèrent la vie en retranchant avec le fer leur virilité. D'autres restaient sans mains, sans pieds, vivant encore pourtant; d'autres renonçaient à la lumière du jour : tant la crainte de la mort avait pénétré profondément dans leur cœur ! A quelques-uns survint l'oubli de toutes choses, au point qu'ils ne pouvaient plus se reconnaître eux-mêmes.

Bien que la terre fût couverte de cadavres amoncelés, les oiseaux carnassiers, les animaux sauvages ou bien se hâtaient de s'en éloigner, pour sortir d'un air empesté, ou, s'ils y touchaient, ne faisaient plus que languir, condamnés à une mort prochaine.

Peu d'oiseaux d'ailleurs se hasardaient à se montrer en ces tristes jours; les bêtes cruelles ne sortaient plus des forêts; la plupart, atteintes par la maladie, languissaient et mouraient. Les chiens fidèles, surtout, gisant là et çà dans les rues, y exhalaient péniblement une vie qu'arrachait de leurs membres la violence du mal.

C'étaient partout des funérailles se hâtant sans cortége vers la tombe. Et nul moyen commun de salut auquel on pût recourir avec assurance. Ce qui avait conservé à l'un la jouissance de l'air que nous respirons, du ciel que nous contemplons, était la perte des autres, la cause de leur mort.

Ce qu'il y avait de vraiment triste et, par-dessus

toutes choses, de lamentable, c'est qu'à peine surpris par le mal, on se regardait déjà comme condamné à mourir; que, s'abandonnant soi-même, on restait là, étendu, le cœur plein de tristesse, dans l'attente du brancard funèbre, et que bientôt on expirait sur la place.

L'avide contagion ne cessait pas, en effet, un seul moment de passer de l'un à l'autre, comme dans un troupeau de brebis ou de bœufs. Et c'est là surtout ce qui entassait morts sur morts. Ceux qui se dérobaient au devoir de visiter leurs parents, leurs amis souffrants, expiaient bientôt ce trop grand amour de la vie, cette trop grande crainte du trépas par un trépas honteux et misérable; détestés eux-mêmes, laissés sans secours, l'abandon se chargeait de les immoler. Mais ceux que le devoir avait trouvés prêts succombaient à la contagion, à la fatigue que les forçaient de s'imposer une noble pudeur, et la voix suppliante, la voix plaintive des malheureux malades : tel était le genre de mort réservé aux meilleurs.

Comme il fallait sans relâche vaquer au soin d'ensevelir, l'un après l'autre, le peuple de ses morts, on s'en revenait fatigué de larmes et de deuil. Aussi la tristesse seule réduisait-elle un bon nombre à prendre le lit; on n'eût trouvé personne que, dans un temps pareil, ou la maladie, ou la mort, ou le deuil n'atteignissent.

En outre, les bergers, les pasteurs de toute sorte, le robuste conducteur de la charrue recourbée, étaient frappés de langueur. Au fond de leurs chaumières gisaient étendus des corps souffrants, que la pauvreté et la maladie destinaient à la mort. Sur les enfants sans vie vous eussiez vu privés de vie leurs parents eux-mêmes, et quelquefois les enfants rendant l'âme sur les restes de leurs mères et de leurs pères.

Une grande partie de cette désolation reflua des champs dans la ville; elle y fut apportée par la foule souffrante des cultivateurs, qui, à la première atteinte du mal, y accouraient de toutes parts. Ils remplissaient les lieux publics, les maisons; la mort n'en faisait que mieux de ces flots humains ainsi pressés des monceaux de cadavres.

On ne voyait confusément couchés sur le pavé, près des fontaines, que malheureux, qu'y avait précipités la soif et qu'une eau trop douce à leur gosier avide avait suffoqués. On ne voyait dans ces rues, ces places, fréquentées naguère par un peuple actif, que corps languissants, à demi morts, d'une saleté affreuse, enveloppés de lambeaux, se consumant dans un odieux abandon, des corps dont la peau, collée sur les os, était comme engloutie dans des plaies intérieures ou disparaissait sous l'ordure.

Les saints temples des dieux, la mort les avait

tous remplis de corps sans vie; ils demeuraient encombrés des cadavres amoncelés de tant d'hôtes qu'y avaient reçus leurs gardiens. La religion, la divinité, on n'en tenait plus de compte; la douleur présente était plus forte.

Elles ne subsistaient plus ces coutumes suivies jusque-là par un peuple pieux dans les funérailles. Il y avait chez tous trop de trouble, d'agitation; chacun ensevelissait, comme il pouvait, plein de tristesse, son compagnon.

Trop souvent on prit conseil d'une nécessité pressante et de la pauvreté. Sur des bûchers dressés pour d'autres, on allait, avec de grands cris, placer ses proches, on les y brûlait, soutenant des luttes sanglantes plutôt que de les abandonner.

FIN

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
871L9.FP1893 C001
DE LA NATURE 2 ED PARIS
3 0112 072890962